BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA

~~7=6.~~ 4=7.

316
429

Z9990695

DES ILLUSIONS DU CŒUR DANS TOUTES SORTES D'ÉTATS ET DE CONDITIONS.

SECONDE EDITION.

Par le R. Pere JEAN CROISET, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez les FRERES BRUYSET, ruë Mercière, au Soleil & à la Croix d'or.

MDCCXLVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roy.

DES ILLUSIONS DU CŒUR DANS TOUTES SORTES D'ÉTATS ET DE CONDITIONS.

PARAGRAPHE XII.

Des Illuſions du Cœur dans tous les artifices dont ſe ſervent tous les Héretiques pour répandre l'erreur.

IL ne faut, ce ſemble, à tout homme de bon ſens, comme on a dit, que de faire ſimplement ré-

flexion sur ce qui a donné naissance à toutes les Sectes, & de considerer par quelles voyes elles se sont établies, pour en découvrir visiblement l'erreur, & l'illusion. Les artifices cependant dont tous les Héresiarques se sont servis pour pervertir & les peuples, & les grands, ont été si séduisans, que la plûpart n'ont pas sçû s'en défendre ; toute illusion qui flatte l'orgueil, la cupidité, & l'amour propre n'est pas seulement plausible, elle est toujours contagieuse ; c'est une peste qui fait d'autant plus de ravage, qu'on s'en défie moins. Mais elle fait bien plus de progrès, quand on ajoute à la contagion, l'artifice ; il est difficile alors de s'en préserver.

Un des plus communs, & des plus malins artifices de

l'Héresie, c'est le déchaînement furieux contre le Saint Siége ; les déclamations insolentes, impies même contre le Pape, sont le mot du guet de toutes les Sectes héretiques : Vaudois, Wiclefistes, Lutheriens, Zuingliens, Calvinistes tous ont le même jargon. Quand on se revolte contre son Souverain, on s'en prend toujours à son prémier Ministre, si l'on menage, si l'on a encore quelque retenuë pour la Majesté Royale, on se répand en plaintes, en invectives, en injures contre le prémier de ses Lieutenans. Si les Héretiques en se revoltant ouvertement contre Dieu, ont eu encore un reste de pudeur, qui les a empêchés de vomir mille blasphêmes contre Jesus-Christ, ils ont voulu se dédommager en quel-

que façon de la violence qu'ils se font, en vomissant brutalement mille injures contre son Vicaire en terre, & contre son Eglise. Les termes les moins injurieux dont se servent Luther & Calvin contre le Souverain Pontife, ce sont ceux de diable, & d'Ante-Christ; les noms de prostituée, & de Babilone, sont ceux qu'ils donnent à l'Eglise; reconnoît-on là des Apôtres, & des hommes spécialement envoyés de Dieu?

Le prétexte frivole, s'il en fut jamais, & la plus pitoyable illusion dont un homme soit capable, c'est le prétendu relâchement de l'Eglise de Jesus-Christ, quand même cet imaginaire relâchement seroit réel: qui a choisi ce Moine Apostat, ou ce Simoniaque Curé pour

réformer ces prétendus abus ? La commiſſion eſt importante : de qui l'ont-ils reçûë ? Il n'appartient pas à de ſimples particuliers, de s'ingerer de leur propre autorité dans un ſi grand Miniſtère. S'il s'étoit introduit des abus dans l'Etat ; ſeroit-ce à un particulier de vouloir ſans ordre exprès du Prince, en entreprendre la réforme ? Quel ſeroit le ſort de cet inſolent & ſéditieux Réformateur ? Tout le monde ſçait que ce qui a tenu lieu de Miſſion à ce Moine défroqué, & à cet Eccleſiaſtique, tous deux dans les Ordres Sacrés, c'eſt la paſſion, & l'envie d'avoir une femme, comme Eraſme le leur reproche.

Mais quel a été ce prétendu relâchement ? Ce n'a pas été dans le Dogme. L'Egliſe Ca-

tholique a toujours crû, & croit encore fermement tout ce que les Apôtres instruits par Jesus même, ont crû, & tout ce que les prémiers Fidéles ont appris des Apôtres ; la créance de l'Eglise Catholique du seiziéme, & du dix-septiéme & du dix-huitiéme siécle, est précisément la même que celle des Fidéles du prémier ; mêmes Articles de Foi, même Symbole du Concile de Nicée ; & une nuée de Docteurs, & de Saints Peres demontrent que l'article de Foi, touchant la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie n'a jamais varié, & que cet article de Foi, est aussi ancien que l'Eglise même ; Luther lui-même en est convenu ; l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, ne s'est donc pas relâchée

dans sa créance, & dans ses dogmes.

Le prétendu relâchement de l'Eglise Catholique dans la morale, n'est pas moins frivole, ni moins visiblement faux. Même Evangile, même règle des mœurs, mêmes préceptes aujourd'hui, mêmes loix, qu'elle a toujours eu depuis la naissance du Christianisme, l'abstinence des viandes, les jeûnes durant l'année, aux tems marqués; Carême, Quatre-tems, Vigiles, observation exacte du saint jour de Dimanche & des Fêtes, & en ces jours prohibition de toute œuvre servile; obligation des vœux; Sacremens, Confession Sacramentale, bonnes œuvres, aumônes, exercices de penitence; invocation des Saints, culte Religieux de la Croix & des

Images des Saints, & autres exercices de Religion qui ont été de tous tems ordinaires à tous les vrais Fidéles : voilà le précis de la morale de l'Egliſe, qu'elle a reçûë des Apôtres mêmes, & qui eſt encore dans toute ſa vigueur, ſans qu'aucune de ces Sacrées Loix ait jamais été alterée. L'Egliſe n'eſt donc pas relâchée dans la morale de l'Evangile de Jeſus-Chriſt ; mais c'eſt cette morale de Jeſus-Chriſt que Luther, Zuingle, & Calvin appellent le relâchement de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine ; & c'eſt ce que ces Héreſiarques ont entrepris de reformer ; & voilà ſur quoi porte, & en quoi conſiſte toute la prétenduë reforme de ces Reformateurs de l'Evangile.

Il eſt vrai que ſelon eux Jeſus-Chriſt n'étant mort que pour ceux qu'il a plû à Dieu de prédeſtiner de toute éternité à la gloire, en deſtinant tous les autres aux feux éternels; l'obſervation de cette morale auſtère de Jeſus-Chriſt ſeroit à pure perte. Car ſi on a le malheur d'être du nombre de ceux, ſelon eux, que Dieu a reprouvé de toute éternité; quoi qu'on faſſe, on ſera damné ſans miſericorde: & ſi on eſt du nombre de ceux qu'il a plû à Dieu de prédeſtiner; quoi qu'on faſſe, quelque licencieuſe que ſoit la vie, de quelque maniére qu'on vive, on ſera infailliblement ſauvé. Et comme les crimes les plus énormes ne ſçauroient damner ceux-ci, ſelon le nouvel Evangile; de même toutes les bon-

nes œuvres, & la vie la plus chrêtienne, la plus reguliére, la plus exemplaire ne ſçauroient ſauver ceux-là ; c'eſt d'après la doctrine de Luther, & de Calvin, qu'on fait ce raiſonnement, & qu'on tire cette conſéquence. Or ſur un pareil ſyſtême de Religion, à quoi bon une morale ſi religieuſe & ſi auſtère ? Jeſus-Chriſt nous a impoſé, & ſon Egliſe impoſe un joug inſupportable à tous les Fidéles. Les Apôtres & tous les vrais Fidéles, ſelon ces Héreſiarques, ont été dans l'erreur depuis la naiſſance de l'Egliſe ; l'Evangile de Jeſus-Chriſt avoit beſoin de reforme, & c'eſt ce que Luther & Calvin ont entrepris de faire en donnant un nouvel Evangile qui proſcrit tout ce que celui de Je-

sus-Christ a d'austère, & de contraire à la licence des mœurs, à la sensualité, & à l'amour propre ; & qui permet à tous les Moines, aux Curés, & à tous les Prêtres de se marier. Car c'est là le privilège favori de la prétenduë reforme.

Quoique tout homme qui a du sens, voye le ridicule de cet artifice commun à toutes ces Sectes, on ne peut s'empêcher de déplorer encore ici le pitoyable aveuglement de ceux qui persistent opiniâtrement dans l'erreur. Non, ce n'est pas, à proprement parler, ni la doctrine, ni l'autorité de ces Héresiarques, qui nourrissent l'opiniâtreté des Sectaires, l'illusion est trop grossiere ; c'est un libertinage ou d'esprit ou de cœur, qui fait aujour-

d'hui tout Luthérien, tout Calviniſte, qu'on récrie tant qu'on voudra contre cette propoſition ; tout homme qui a le ſens commun, voit, & ſent qu'on dit vrai, qu'elle eſt vraye.

Certainement quoi de plus ſéduiſant, quoi de plus tentant, de plus ébloüiſſant même qu'une Doctrine, qu'une Religion qui en fait de ſalut ne propoſe rien, n'exige rien qui ne ſoit aiſé, qui ne ſoit même conforme aux inclinations naturelles de l'eſprit, & du cœur de l'homme. Pour ce qui regarde la Foi : croyez fermement que vous ſerez ſauvé, dit le nouvel Evangile, & infailliblement vous le ſerez. Le jeûne, le célibat, l'abſtinence des viandes, la confeſſion, la pratique de la mortification, les

bonnes œuvres, ſont des loix incommodes & bien gênantes ; le nouvel Evangile en diſpenſe ; l'obſervation même en ſeroit fort inutile dans le ſyſtême de la prédeſtination Calvinienne. Que peut-on conclure naturellement de cette Doctrine ? Ce que concluoient les méchans dans le Livre de la Sageſſe, dans l'égarement de leurs penſées : *Dixerunt cogitantes apud ſe non rectè. Coronemus non roſis antequam marceſcant.* Couronnons-nous de roſes avant qu'elles ſe flêtriſſent ; *Nemo noſtrûm exſors ſit luxuriæ noſtræ* ; donnons à la ſenſualité, & à l'amour propre tout ce qu'il peut ſouhaiter ; que rien ne nous gêne, ſatisfaiſons en tout nos déſirs, & notre cupidité ; *ubique relinquamus ſigna lætitiæ* ; laiſſons par tout des

marques de réjoüiſſance ; la Religion de Luther & de Calvin que nous profeſſons, nous donne cette liberté : *Quoniam hæc eſt pars noſtra, & hæc eſt ſors.*

Ce n'eſt point ici un tour malin, c'eſt un raiſonnement fort juſte ; & nullement forcé, c'eſt une conſéquence qui ſuit naturellement des principes de la Doctrine Calvinienne. Et voilà tout le fond, tout le fin, & l'objet de la prétenduë reforme. Eſt-il poſſible qu'à la faveur de la moindre étincelle de raiſon, on ne découvre point l'erreur, & le pitoyable égarement de la Secte ? Et quelle plus mortelle léthargie d'y perſeverer obſtinément.

Un autre malin artifice commun

mun à tous les Chefs des Sectes Héretiques pour ébloüir, & pour imposer, c'est d'oser effrontément se servir de l'Ecriture Sainte, pour autoriser leurs erreurs, & pour les rendre plausibles aux ignorans & au peuple.

La Sainte Ecriture, dit sagement l'Auteur d'un excellent Ouvrage intitulé : les Artifices des Héretiques, duquel nous empruntons les faits que nous allons rapporter ; la Sainte Ecriture est le plus ferme appui de l'Eglise, & les Héretiques voudroient, s'il étoit possible, le lui rendre inutile, ils tâchent même de s'en servir pour défendre leurs erreurs, & ils veulent se faire un bouclier de ce Livre Divin contre les foudres de l'Eglise.

C'est des plus anciens Hé-

retiques, que Luther & Calvin ont appris cette mauvaise fineſſe, & cette ruſe groſſiere pour faire illuſion, en ne parlant qu'Ecriture Sainte, en gémiſſant ſur le peu de ſoin qu'on a de lire les Livres Saints.

Tertullien ne pouvoit ſouffrir cette audace des Héretiques de ſon tems. „ Il ne faut „ pas, dit-il, écouter ce que „ les Héretiques veulent nous „ dire touchant l'Ecriture Sain„ te : ils n'ont aucun droit ſur „ ces Livres Sacrés ; il faut au „ contraire les repouſſer avec „ ces paroles : qui êtes-vous, „ que faites-vous dans ce païs „ qui m'appartient, vous que „ je ne connois point ? Quel „ droit avez-vous, Marcion, „ pour venir couper mes fo„ rêts ? Et vous, ô Valentin,

qui vous a donné la hardieſſe « de détourner mes ſources ? « Et vous, ô Appelles, pour- « quoi changez-vous la place « de mes limites ? Ce païs où « vous venez avec tant de liber- « té, m'appartient ; c'eſt mon « héritage ; je l'ai toujours poſ- « ſedé, ſoit par moi-même, « ſoit par les Apôtres dont je « ſuis l'héritier, & à qui j'ai « ſuccedé. «

Tertullien fait voir avec ces expreſſions allégoriques, que c'eſt de tout tems depuis les Apôtres, qu'on eſt perſuadé, qu'il n'y a que l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, qui ait le véritable ſens, & l'intelligence de l'Ecriture Sainte. Tous ceux qui ſont ſéparés de cette Egliſe, ſont des Etrangers, qui n'entendent point cette Langue ſainte ; elle ſeule

a reçû le don d'en ſçavoir le véritable ſens, & de l'interpreter ; c'eſt là une prérogative ſinguliére qu'elle a reçû, comme dit Tertullien, en héritage.

„ Oüi, continuë le même „ Tertullien, nous ſommes les „ héritiers des Apôtres, puiſ„ que nous obſervons ce qu'ils „ ont ordonné par leur Teſta„ ment, & que nous obéïſſons „ aux volontés de l'Egliſe, & „ de Saint Pierre le Prince des „ Apôtres. Pour vous, ils vous „ ont desherités, ils vous ont „ conſiderés comme des étran„ gers, & comme leurs en„ nemis.

Ceux-là ſont de véritables larrons, dit Saint Ambroiſe, qui ſe ſervent de l'Ecriture, non pas pour leur utilité, mais pour tromper les autres, & qui

employent ces biens céleſtes, pour faire réüſſir leurs mauvais deſſeins. On peut leur addreſſe ces paroles du Prophête : Dieu a dit au pecheur, pourquoi vous mêlez-vous d'annoncer ma Juſtice, & pourquoi les paroles de ma Loi ſont-elles dans vôtre bouche ?

Liſez les Ouvrages d'Eunomius, de Jovien, & de Priſcillien, dit Vincent de Lerins, vous les trouverez remplis d'une infinité d'exemples tirés de l'Ecriture Sainte ; à peine ſe trouve-t-il une page qui ne ſoit ornée de quelque ſentence de l'Ancien ou du Nouveau Teſtament ; mais ils ſont d'autant plus à craindre, qu'ils tâchent à ſe cacher à l'ombre de cette Loi Divine. Ils ſçavent que leurs opinions feroient horreur, ſi elles étoient pro-

posées sans déguisement ; c'est pourquoi ils se servent de la parole de Dieu, comme d'un parfum qui en adoucit la mauvaise odeur. Ils font comme ceux qui voulant faire prendre un breuvage amer à quelque enfant, frottent avec du miel les bords du vase qu'ils lui présentent ; afin qu'étant trompé par la douceur qu'il trouve d'abord, il ne s'apperçoive pas de l'amertume qui la suit. C'est pour cela, ajoûte-t-il, qu'ils sont appellés par Saint Paul, *faux Apôtres*, *Ouvriers trompeurs*, qui se déguisent en Apôtres de Jesus-Christ.

Les Héretiques, dit Saint Athanase, rempliſſent leurs Ouvrages des paroles de l'Ecriture Sainte, comme d'un appas pour attirer dans leurs piéges

ceux qui ne se tiennent pas assez sur leurs gardes.

Ne soyez pas surpris, dit Saint Ambroise, lors que vous voyez un Héretique qui cite des passages tirés de l'Ecriture Sainte..... le démon se sert bien aussi de ces divines paroles ; mais il ne s'en sert que pour nous tromper, & non pas pour nous instruire.

Saint Athanase a reproché la même chose aux Ariens ; & recommande aux vrais Fidéles d'être en garde, pour ne se pas laisser prendre à un leurre si spécieux. Cet artifice a été familier à tous les Héretiques. Parcourez tous les siécles depuis la naissance de l'Eglise : quel tas sans nombre, de Sectes, toutes différentes entre-elles dans le dogme ; nul de leurs Chefs cependant, qui n'ait pré-

tendu trouver dans les Livres Sacrés, de quoi autoriſer ſa doctrine, c'eſt-à-dire, de quoi rendre plauſible le pernicieux ſyſtême de la Secte, & par là canoniſer, pour ainſi parler, ſes erreurs. En bonne foi, qui ne voit pas ici ſenſiblement, que c'eſt des plus groſſieres illuſions du cœur, que naiſſent toutes les erreurs de parti; & que c'eſt par ces artifices ſéduiſans que ſe maintiennent toutes les Héreſies.

Trouvez un Chef, ou un Partiſan d'une Secte Héretique, qui ne ſe ſoit pas ſervi de cette maligne induſtrie, pour accréditer ſon parti? Arius, Marcion, Valentin, Manès, Wiclef, Jean Hus, Luther, Zuingle, Calvin, & tous les autres Héreſiarques ſe targuent de l'autorité des Livres Saints; il

il n'eſt pas juſques aux Vaudois, ces ignorans de profeſſion, qui ne ſe vantent d'avoir l'Ecriture Sainte pour garand de leurs opinions, & de la prétenduë orthodoxie de leur Secte. De-là cet étalage de paſſages couſus, tronqués, ſophiſtiquement expliqués, & adaptés pour faire illuſion, ébloüir, & impoſer aux ſimples; & on n'y réüſſit que trop. Car qu'un Prédicant, qu'un Miniſtre ait farci ſon diſcours de citations de l'Écriture: on ſort du Prêche extaſié, & confirmé plus que jamais dans l'erreur, par l'illuſion que fait l'abus qu'on fait effrontément du ſacré Texte; mais qu'un peu de réfléxion diſſiperoit aiſément le preſtige, ſi on ſçavoit raiſonner? Doit-on beaucoup compter ſur tout cet étalage de citations, dont on

corrompt le ſens, en rapportant les termes. Fauſſe monnoye ; dont on paye le pauvre peuple, le métail en eſt bon, mais il eſt gâté, falſifié par l'alliage. En bonne foi, l'Ecriture Sainte, eſt la pure parole de Dieu ; tous les Héretiques la citent cependant en faveur de leurs opinions, quelques oppoſées qu'elles ſoient entre elles : pour peu qu'on ait de ſens commun, peut-on s'imaginer que Dieu ait enſeigné dans ces Livres Sacrés, les reveries, & les erreurs des Manichéens, des Arriens, des Pelagiens, des Vaudois, & en même tems, le Wicleſiſme, le Luthéraniſme, le Calviniſme, & ce tas monſtrueux d'héreſies qui ſe ſont répanduës dans le monde ? Car nul Héreſiarque qui ne cite en faveur de ſa Secte, les

Saints Livres. Quelle idée aurions-nous de nôtre Foi, & de la Religion de Jesus Christ, quelle idée même de Dieu, si sa parole sainte & infaillible étoit comme l'école de toutes les erreurs. On voit par-là, quel fond on doit faire sur toutes ces prétenduës autorités, dont tous les Héretiques se servent malignement, pour colorer, pour accréditer les erreurs, le Fanatisme même de leur Secte; & on doit conclure necessairement, si on sçait faire usage de sa raison, qu'il n'y a que la seule Eglise Catholique, Apostolique & Romaine qui soit seule la dépositaire de la vraye parole de Dieu; seule qui en ait le vrai sens; seule à qui le Sauveur ait dit: *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei*: c'est à vous seuls à qui il

a été donné de connoître, & d'entendre tout le fonds de la Doctrine Evangelique, ce qu'il y a de plus caché dans la Loi nouvelle ; *Cæteris autem in parabolis : ut videntes non videant, & audientes non intelligant ;* Pour les autres qui ne ſont pas dans cette Egliſe, ils en verront, ils en liront le texte, ſans en avoir l'intelligence ; ils ne l'étudieront, que pour en corrompre le ſens, & en abuſer : *Videntes non videant, & audientes non intelligant.* Peut-on déſigner plus clairement les Héretiques, & l'abus qu'ils devoient faire des Livres Sacrés ?

❖❖❖

Ce n'eſt pas de la ſeule Ecriture Sainte, que tous les Héreſiarques abuſent pour donner du

relief à leur héresie ; nul qui ne se vante d'avoir les Saints Peres, & sur tout Saint Augustin, pour garand de ses opinions, c'est-à-dire, de ses erreurs. Quelque pitoyable que soit cet artifice, & quelque visible que soit la supercherie, elle n'a pas laissé de leur faire des Prosélites, & de fortifier la Secte, sur tout dans ces derniers tems. Pour faire voir que cet artifice est commun à tous les Héretiques; commençons par les anciens.

Les Ariens eurent l'audace de publier que le célébre Denis d'Alexandrie, d'une pieté, & d'une orthodoxie si universellement reconnuë, avoit soutenu leurs opinions en disputant contre Sabellius ; de sorte que Saint Athanase fut obligé dans son Apologie de découvrir leur insigne imposture, & la noire

calomnie qui devoit les couvrir de honte & de confusion, si des Héretiques eussent été capables d'en rougir.

Les Nestoriens se faisoient honneur du nom de saint Athanase, & prétendoient que ce qu'il avoit écrit contre les Appollinaristes étoit conforme à leur Doctrine, & autorisoit leurs opinions; Luther & Calvin en disent de même de ce que Saint Augustin a écrit contre les erreurs de Pelage.

Les Eutichéens, & les Monothelites parloient de Saint Cyrille comme de leur Maître, dont ils prétendoient soutenir la Doctrine. C'est cet artifice trompeur, si ordinaire à tous les Héretiques de tous les tems, qui a fait dire au celebre Vincent de Lerins, que tous les Sectaires tâchent toujours de

répandre leur héreſie ſous un nom emprunté ; " & pour " cela, dit-il, ils choiſiſſent quel- " que ancien perſonnage de " grande réputation, dont les " écrits ayent quelque choſe de " difficile, & dont l'obſcurité " laiſſe entrevoir à ceux qui ne " ſont pas fort habiles, quelque " rapport apparent avec leur " opinion, qu'ils faiſiſſent, afin " qu'ils ne paroiſſent pas être " les prémiers, ni les ſeuls qui " ayent eu dans l'eſprit, & qui " ayent crû ce qu'ils oſent en- " ſeigner. ,,

Comme Saint Auguſtin a toujours été regardé & avec raiſon comme un des plus grands Docteurs de l'Egliſe, ſon nom leur a toujours paru plus propre a leur deſſein, & plus capable d'ébloüir les demi-ſçavans, qui la plûpart ne l'ont jamais lû que

fort ſuperficiellement, & qui ne ſont même gueres en état de l'entendre. Peu d'Héretiques, & nul Héreſiarque depuis près de treize cens ans, qui n'ait eu l'audace de dire, qu'il avoit Saint Auguſtin pour garant de ſa Doctrine.

A peine ce Saint Docteur avoit-il les yeux fermés, qu'on vît paroître les Prédeſtinatiens, qui abuſant de quelques expreſſions du Saint Docteur qu'ils n'entendoient point, eurent l'impudence de ſe ſervir de ſon autorité, pour ſoutenir que Dieu prédeſtine au mal, comme au bien.

Le Moine Goteſcalque ayant renouvellé cette Héreſie quelques ſiécles après, en ſoutenant obſtinément que Dieu ne vouloit pas ſauver tous les hommes; & que Jeſus-Chriſt n'é-

toit mort que pour ceux qui devoient être sauvés, soutenoit impudemment que Saint Augustin étoit du même sentiment que lui; quoique le Saint Docteur ait enseigné positivement tout le contraire.

Berenger, Wiclef, Luther, Zuingle, & Calvin ont eu l'effronterie de se servir du même artifice pour accréditer leurs erreurs. Comme les Docteurs Catholiques sont en usage de confirmer les verités de la Foi par le témoignage des Saints Peres; les Héretiques qui sont les Singes des Docteurs Catholiques, osent en faire autant, pour imposer à ceux qui veulent en être les duppes.

Le nom respectable de Saint Augustin, étoit plus cher, & plus ordinaire à Wiclef, que le sien propre; aussi ses Disciples

l'appelloient par flaterie, Jean de Saint Auguſtin. Cet Héreſiarque prétendoit que l'autorité, ou du moins, le nom d'un ſi grand, & ſi ſaint Docteur effaceroit aiſément toutes les marques & les caractères d'erreur, & de nouveauté que l'on voyoit viſiblement dans ſa Doctrine. *J'avouë*, diſoit-il, *que mon opinion eſt toute differente de celle des Modernes; mais elle eſt toute conforme à celle des Anciens, & principalement, de Saint Auguſtin, qui a enſeigné formellement ce que j'enſeigne; des Papes mêmes & les Conciles ſont de mon opinion.*

„Ne ſoyez point étonnés „Enfans de l'Egliſe, s'écrie ici „le fameux Thomas Netter de „Walden, juſtement indigné „de cette effrontée fanfarona„de, ne ſoyez point étonnés,

& que les paroles de ce fu- «
rieux impoſteur ne faſſent «
point d'impreſſion ſur vos eſ- «
prits. Pourquoi cet Héretique «
feroit-il difficulté de corrom- «
pre le ſens de Saint Auguſtin, «
lui qui ne craint point de «
falſifier les paroles de Dieu «
même. Saint Auguſtin ne «
s'eſt-il pas apperçû dès ſon vi- «
vant, de l'injure qu'on lui fai- «
ſoit, en abuſant de ſes Ouvra- «
ges, comme il le témoigne «
lui-même dans ſon livre des «
Retractations, où il dit, que «
Pelage s'eſt ſervi malligne- «
ment de quelques-uns de ſes «
paſſages touchant le libre-ar- «
bître; quoique bien loin d'a- «
voir jamais été du ſentiment, «
& de l'opinion de cet Héré- «
ſiarque, ajoûte le Saint Doc- «
teur, je l'aye toujours eu en «
horreur. Ce grand Saint a fait «

„ un Livre exprès contre cer-
„ tains Chapitres touchant la
„ Prédeſtination qu'on lui im-
„ putoit fauſſement ; & il eſt
„ à croire , ajoûte le même
„ Thomas de Welden , que ſi
„ Saint Auguſtin vivoit , il fe-
„ roit un bien plus gros volume
„ contre tant de méchantes opi-
„ nions dont on le fait tous les
„ jours l'auteur. „ Juſqu'ici ce ſont les paroles de Thomas Netter Waldenſis.

Luther prétend que Saint Auguſtin eſt bien plus pour lui que pour Wiclef. Eraſme lui avoit objecté en faveur du libre-arbitre , que cet Héreſiarque anéantit dans l'homme , le conſentement général des Saints Peres de tous les ſiécles , de tous les Evêques joints au Pape , & de tous les Conciles ; Luther lui répond , qu'il reſ-

pecte toutes ces autorités : *Mais Saint Auguſtin*, ajoûte-t il, *dont vous ne faites aucune mention, eſt entiérement pour moi.*

Melanchthon Diſciple de Luther, ne parle pas de ſon Maître avec moins d'aſſurance, dans le Livre qu'il a écrit contre les Docteurs de Paris. Doutez-vous, dit-il, que l'opinion de Luther touchant le libre-arbitre, ne ſoit la même que celle de Saint Auguſtin ? Pour peu qu'on y faſſe de réflexion, il eſt aiſé de voir qu'il l'a ſuivi mot pour mot dans ſes Ouvrages ; examinez-les, vous verrez qu'ils conviennent parfaitement. Voilà quel eſt l'effet ordinaire des illuſions du cœur chez tous les Héretiques ; la paſſion aveugle tellement l'eſprit, qu'on ne voit point ce

qui eſt, mais ce que la paſſion veut qui ſoit. Quand l'ictere ou la jauniſſe a affecté les yeux; tout ce qu'on voit, eſt, ou paroit jaune.

Mais nul ne fait plus parade de l'autorité de Saint Auguſtin, que Calvin, qui n'ayant jamais été Théologien, étoit incapable d'entendre ce que ce Saint Docteur dit avec tant de préciſion du Libre-Arbître, & de la Grace. *Saint Auguſtin*, dit effrontément cet Héreſiarque, *Saint Auguſtin eſt tellement pour moi, que s'il me falloit écrire une profeſſion de foi, je me contenterois d'en donner une qui ne fût compoſée que de ſes propres termes.* Peut on porter l'impudence plus loin? Bien des gens doutent avec raiſon, ſi cet avanturier a jamais lû les Ouvrages de Saint Auguſtin; & s'il les a

lûs, n'étant pas Théologien, il n'a jamais été capable de les entendre.

On ne ſçauroit ouvrir les Livres de cet Héreſiarque, que l'on n'y trouve le nom de Saint Auguſtin. *J'ai aſſuré*, dit-il, *que Saint Auguſtin eſt entiérement de mon avis; & quand Pighius en devroit crever de dépit, il ne peut pas empêcher que Saint Auguſtin ne ſoit formellement pour moi*: *Crepet Pighius, facere non poteſt quin Auguſtinus ſit totus noſter.* On croit même que cet Héreſiarque avoit eu la penſée de prendre le ſurnom d'Auguſtin, comme il a pris celui d'Evangeliſte; & l'on s'étonne qu'il n'ait pas mis pour titre à ſon Livre de la Prédeſtination: *Auguſtinus.*

Il eſt difficile que les Héretiques qui ont de l'eſprit, n'ap-

perçoivent que ces citations des Saints Peres pour autoriſer leurs opinions, leurs erreurs, n'eſt qu'un malin artifice dont ils ſe ſervent pour impoſer au peuple. Quel homme tant ſoit peu raiſonnable pourra jamais croire ſérieuſement que Saint Auguſtin & les autres Peres de l'Egliſe, que tous les Chefs de parti ont l'audace de citer pour garans de leurs erreurs, ayent été de toutes les Sectes. Peu d'Empiriques, qui n'oſe autoriſer les Elixirs de ſa compoſition, du nom célebre de quelque ancien & fameux Opérateur ou Médecin. Avoüons de bonne foi, qu'à la vûë de tous ces pitoyables artifices, ſi l'illuſion, mere de toutes les héreſies, n'étoit que dans l'eſprit; la plûpart des Sectaires reviendroient de leurs faux préjugés, découv-

découvriroient l'erreur, & rentreroient dans le sein de l'Eglise ; mais comme l'illusion est dans le cœur, il ne faut pas être surpris de l'opiniâtreté dans l'erreur.

❖❖❖

Il est probable que les Hérétiques lisent les Ecrits des Saints Peres, dont ils citent les textes ; comment donc se peut-il faire qu'ils n'apperçoivent point en les lisant, que la Doctrine des Saints Peres est toute contraire à la leur ? En voici la raison. Les Héretiques, & singuliérement les Chefs de parti ne lisent point l'Ecriture Sainte, & les Peres, pour y apprendre la vérité, & y découvrir le véritable sens de leur Doctrine ; s'ils lisoient avec ce pur motif, ils verroient aisément qu'un Saint Augustin n'a

jamais pensé à détruire le libre arbître, ni à enseigner l'hérésie de Wiclef, de Luther, & de Calvin ; que saint Athanase n'a jamais été Eutichéen, ni saint Cyrille Monothelite ; mais la vûë, le motif, l'intention qu'ont les Sectaires, & sur tout leurs Chefs, en lisant, & les saints Peres & les livres saints, c'est de tâcher d'y trouver quelque mot, quelque phrase, quelque expression qu'on puisse tourner malignement en faveur de leur opinion, pour autoriser leur erreur, & par une subtile interprétation, imposer aux simples, en faisant dire à ces saints Docteurs tout le contraire de ce qu'ils ont voulu dire, & de ce qu'ils ont dit en effet dans son véritable sens. Voilà quelle est la maligne intention, qu'a un Héresiarque en lisant

l'Ecriture & les saints Peres, il n'y cherche pas ce qu'ils ont enseigné, mais ce que lui même enseigne ; il saisit une expression, un terme équivoque pour leur faire parler son langage. Prévenu, fasciné par les illusions du cœur, il n'y prétend voir que l'erreur qu'il y cherche. Le cœur est toujours plûtôt héretique, que l'esprit. Qu'on se récrie tant qu'on voudra contre ce qu'on avance ici ; la découverte est vraye, elle est certaine. Un Héresiarque, un Chef de parti ne cherche pas à s'éclaircir, à s'instruire dans la lecture des Livres saints, & des saints Peres ; il n'y cherche, & il n'y veut trouver que ce qui peut servir à appuïer ses erreurs, & à faire illusion.

Les noms respectables d'un

ſaint Athanaſe, d'un ſaint Cyrille, d'un ſaint Chryſoſtome, d'un ſaint Ambroiſe, d'un ſaint Auguſtin, & de tous les ſaints Peres raſſurent contre les ſages défiances de la nouveauté; ſur tout quand on les cite avec une hardieſſe, & une aſſurance qui impoſent. D'ailleurs combien peu de gens s'aviſent d'aller vérifier ces textes; d'examiner ſi ces paſſages cités ne ſont point alterés; ſi les ſaints Peres n'avancent point ces propoſitions pour les refuter, & pour les combattre. On cite ſouvent le texte; mais pour ſçavoir le véritable ſens de l'Auteur, il faudroit rapporter en même-tems ce qui ſuit le texte cité, & ce qui le précéde: & c'eſt ce que les Héretiques n'ont garde de faire, parce qu'ils n'ont en vûë en citant les ſaints Peres,

que de faire illusion à la multitude, & d'imposer ; & voilà ce qui a obligé tous les Chefs des Sectes, de faire impudemment la plûpart des saints Peres, fauteurs de leurs héresies, & plusieurs mêmes artisans de leurs erreurs.

Le célebre Claude de Saintes Evêque d'Evreux dans le sixiéme siécle, donne la raison pourquoi les Héretiques des derniers siécles se sont attachés si particulierement à saint Augustin.

Il est à remarquer, dit-il, « que les Héretiques manquant « toujours de raisons solides, « & de preuves certaines, soit « qu'ils tâchent de décrier nô- « tre créance, soit qu'ils veüil- « lent établir leurs erreurs ; ils « ont recours en toute rencon- « tre à l'autorité de saint Au- «

„ guſtin, comme à une ancre
„ ſacrée qui les arrête au milieu
„ de la tempête ; non qu'il y
„ ait rien dans ce Pere qui leur
„ ſoit favorable, mais parce que
„ ſes écrits ſont en ſi grand
„ nombre, & ſi différens ſelon
„ les différentes occaſions qui
„ les ont fait naître, qu'il n'a
„ pas été difficile aux Héreti-
„ ques qui ſont venus après lui,
„ de donner la torture à quel-
„ ques-uns de ſes paſſages, &
„ de leur faire ſignifier autre
„ choſe, que ce qu'il a voulu
„ lui-même qu'ils ſignifiaſ-
„ ſent. „

Plût-à-Dieu que tous ces Héretiques qui ſe font tant d'honneur du nom de ſaint Auguſtin, s'écrie le ſçavant Thomas Netter de Walden qu'on a déja cité ; plût-à-Dieu, que ces Héretiques entendiſ-

ſent ce même ſaint Auguſtin, leur adreſſant lui-même ces propres paroles : *Je ne reconnois point cette opinion que vous avez inventée ſous mon nom ; je n'ai jamais eu d'autre créance que celle de l'antiquité, & de l'Egliſe Univerſelle, &c.* Les Livres des ſaints Peres ne ſeroient point une occaſion de ſcandale aux foibles, comme ils ſont préſentement. Les Héretiques n'auroient pas la hardieſſe d'abuſer, comme ils font, de ces excellens Ouvrages pour ſoutenir leur pernicieuſe Doctrine. Et en verité, continuë-t-il, il me ſemble entendre le même ſaint Auguſtin proferant ces paroles de l'Eccleſiaſte : *Je haïs le travail que j'ai fait dans le monde, lorſque je vois que les méchans employent pour détruire l'Egliſe, ce que j'ai*

composé avec tant de soin pour la défendre ; & que les ouvrages que j'avois faits pour l'utilité de tout le monde, deviennent dangereux à plusieurs qui en font un mauvais usage.

„ Pourquoi nous étonner, „ disoit un sçavant Evêque du „ sixiéme siécle dans un traité „ adressé à Mocien, ou Mu„ cien, pourquoi nous étonner „ de ce que les Héretiques „ abusent de la Doctrine, & „ des écrits des Peres ; ces Peres „ étoient-ils obligés d'écrire „ mieux que les Prophêtes, & „ que les Apôtres, dont les „ Héretiques employent tous „ les jours les paroles pour dé„ fendre leurs erreurs, en y „ donnant un mauvais sens, „ parce qu'ils n'entendent pas „ le véritable. „ Ce malin artifice a été mis en usage par les

les plus anciens Hérétiques, & avec succès.

Saint Pierre dans sa seconde Epître, avertit les Fidéles d'être en garde contre cet artifice dès la naissance de l'Eglise, les Simoniens abusant de ce que Saint Paul enseigne dans ses Epîtres aux Romains, & aux Galates, que ce n'est point par la Loi, ni par les œuvres de la Loi que l'homme est justifié, mais gratuitement par la foi de Jesus-Christ; Ces Hérétiques citoient ces passages, pour établir que la seule foi suffisoit pour le salut, sans les bonnes œuvres; & que pourvû que l'homme crût, il pouvoit du reste vivre comme il lui plairoit. N'est ce point de ces anciens hérétiques que Calvin & les autres Héresiarques récens ont emprunté leurs Systêmes? Saint Pierre avertit les Fi-

déles, & les exhorte à se donner de garde de ces faux Docteurs. Il y a, dit-il, dans les Lettres que Paul nôtre Frère bien-aimé vous a écrites, certaines choses difficiles à entendre, auſquelles des personnes peu instruites, & mal intentionnées, donnent un faux sens, de même qu'ils font aux autres Ecritures, pour leur propre ruïne. *In quibus sunt quædam difficilia intellectu, quæ indocti, & instabiles depravant, sicut & cæteras scripturas, ad suam ipsorum perditionem.*

Saint Auguſtin enseigne que les deux Epîtres de saint Pierre, & les autres Epîtres Canoniques ont été écrites principalement contre cette erreur si pernicieuse des Simoniens. Et cependant c'est cette pernicieuse erreur que les Luthériens, & les

Calviniſtes n'ont point eu honte de renouveller ; elle eſt comme la baſe des deux Sectes. Saint Pierre finit en exhortant les Fidéles à ſe donner de garde de ces faux Docteurs.

En bonne foi, quel fonds doit-on faire ſur cet étalage de frauduleuſes citations, dont les Héretiques ſe parent pour faire illuſion, & donner du crédit à leur pernicieuſe Doctrine ? Qui ne voit que c'eſt uniquement aux illuſions du cœur que cette ruſe eſt dûë. Cet artifice captieux eſt leur ouvrage qui leur a réuſſi ; cependant il ne faut qu'un eſprit tant ſoit peu raiſonnable, dégagé de faux préjugés, pour ſentir toute la malignité, & le leurre de cet artifice, auſſi bien que les preſtiges, & les faux charmes de ces illuſions.

De tout ce qu'on a dit juſqu'ici, il eſt aiſé à quiconque ſçait faire uſage de ſa raiſon, de voir ſenſiblement que ce n'eſt uniquement qu'à la paſſion, & aux illuſions du cœur, que toutes les Sectes Héretiques doivent leur naiſſance, leur établiſſement, & l'opiniâtreté qui les fait ſubſiſter plus ou moins de tems.

L'Arianiſme dura près de trois cens ans, par la protection des Empereurs Ariens, & par l'aveugle entêtement des peuples. Le Neſtorianiſme, le Monotheliſme, les Novaciens, le Pelagianiſme ont ſubſiſté, ont fait du bruit durant quelque tems, & ont fini, comme toutes les autres Sectes, leur carrière, & la meſure de

leur malheureuse destinée ; toutes les héresies ont le même sort.

On peut dire que toutes les Sectes Héretiques sont semblables à ces anciennes Monarchies, que la révolte de quelques peuples contre leur légitime Souverain ; ou qu'un avanturier ambitieux & hardi, ont fait naître, en soulevant les peuples ; elles se sont établies, ces Monarchies, l'épée à la main, & elles se sont soutenuës quelque tems par la force des armes ; elles ont regné dans quelques contrées ; & à peine leur nom s'est conservé dans l'Histoire. Reste-t il autre chose aujourd'hui, de tant de Sectes Héretiques, dont à peine on a conservé les noms ? D'autres Héresiarques ont pillé quelques unes de leurs erreurs, & se

ſont fait un peuple des reſtes des anciens ; tout comme de nouveaux avanturiers ſe ſont rendus ſouverains, en ſe faiſant un nouvel état du démembrement, & des débris de ces anciennes Monarchies. Toutes les Sectes Héretiques après l'époque de leur naiſſance, ont leur plein, & entrent enſuite dans leur décours ; & elles ont toutes leur durée limitée ; il n'y a, & il ne peut y avoir que la ſeule Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, née avec Jeſus-Chriſt, à laquelle Jeſus-Chriſt ait dit : *je ſerai en tout tems avec vous, juſqu'à la conſommation des ſiécles : Ecce ego vobiſcum ſum omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.* Il eſt évident que ces paroles de Jeſus-Chriſt, ſont une promeſſe bien expreſſe de la per-

petuité de son Eglise. Certainement cette promesse n'a pas été faite à l'Arianisme, au Nestorianisme, au Wiclefisme, & à tant d'autres Sectes qui ne subsistent plus. Ce seroit une grande illusion, si celles qui leur ont succedé, & qui ne sont nées que quinze ou seize cens ans après Jesus-Christ, osoient s'attribuer ces divines paroles, & cette divine promesse.

Mais ce n'est pas seulement dans l'audace qu'ont les Hérétiques d'oser citer l'Ecriture Sainte, & les saints Peres en leur faveur, que les illusions du cœur paroissent dans tout leur jour; elles se montrent encore plus à découvert dans cent petits autres artifices subtils, & malins, dont ils se sont toujours servi, pour soutenir obsti-

nément l'erreur, contre toute évidence.

Que de subtilités captieuses, bon Dieu ! que de feintes soumissions, que de forcées, & sinistres interprétations, que de distinctions artificieuses ! la passion est féconde en défaites, en faux fuyans, en souterrains. Que d'acceptations simulées pour éviter la punition de l'opiniâtreté ; que de signatures frauduleuses ; que d'équivoques accompagnées même de sermens ; que de parjures même pour persévérer dans l'erreur ; pour ne perdre point de terrain ; pour que la Secte se maintienne ! la bonne foi ne se trouva jamais, où les illusions du cœur regnent. Traductions infidelles des Livres sacrés ; Ouvrages sous le titre spécieux de Livres de piété, où le poison

de l'erreur déguisé avec art, s'insinuë sans défiance : ce ne sont pas là les artifices de nouvelle invention ; ce sont des industries déja usées, que les Hérétiques ont mis en œuvre dans tous les siécles ; & lesquelles quoique grossiéres, n'ont pas laissé que de leur réüssir. En bonne foi, où peut se trouver un caractère mieux marqué des illusions du cœur, s'il ne se trouve pas visiblement dans tous ces artifices malins, dont les Hérétiques de tous les tems, ont toujours fait un si grand usage. On se contente de rapporter quelques exemples des Hérétiques anciens, que les modernes ont pris pour modéles.

L'impie héréſie d'Arius ayant été unanimement condamnée, & anathematisée par tous les

Peres du célebre Concile de Nicée, l'Héréſiarque ſoutenu par Euſebe de Nicomedie, & par douze ou treize Evêques de ſon parti, ne ſe rendit point. Cependant comme l'Empereur Conſtantin vouloit abſolument que la Foi du ſaint Concile de Nicée fût univerſellement reçûë, & que tout le monde ſignât purement, & ſimplement le Formulaire, ou Profeſſion de Foi, qu'on appelle le Symbole de Nicée, où eſt le terme de Conſubſtantiel.; Euſebe, & ceux de ſon parti, ne pouvant s'y réſoudre, il n'eſt point de ſubtilités, & d'artifices qu'ils ne miſſent en uſage, pour ſe tirer d'intrigue. Profeſſions de foi équivoques, ſoumiſſions ſimulées, termes ambigus, &c. mais tout étant rejetté par les Peres du Concile,

qui en reconnurent l'artifice, & la mauvaiſe foi; & l'Empereur Conſtantin ayant enfin condamné Arius & tous ſes Partiſans à l'exil : l'opiniâtreté de tous ces Héretiques fit ſemblant de plier. Arius fut des prémiers à proteſter avec ſerment, qu'il abjuroit ſes erreurs; Euſebe, & tous ſes Partiſans jurerent de même ſolemnellement qu'ils ſe ſoumettoient à tous les décrets du Concile. La ſuite fit voir bien-tôt, que le parjure ne coute pas plus aux Héretiques, que la diſſimulation; auſſi ce fut à la faveur de tous ces faux ſermens, que l'héreſie Arienne prit de nouvelles forces. Les illuſions du cœur ſçavent joüer toutes ſortes de perſonnages, ſur tout en fait de Religion; mais quelque perſonnage qu'elles

joüent, elles ſont par tout illuſions.

❖❖❖

Par cette ſoumiſſion apparente, & par cette frauduleuſe ſouſcription des Chefs de la Secte Ariene, tous les artifices de la cabale ne furent pas épuiſés; les illuſions du cœur ont plus d'une ſorte d'artifices.

Les Meletiens s'étant joints aux Ariens; Euſebe ſe crut aſſez fort, par ce renfort, pour perdre ſaint Athanaſe, le plus formidable adverſaire qu'eût ſon parti, & le plus irreconciliable ennemi de la Secte. Perſonne n'ignore par combien de noires calomnies, & d'artifices cet invincible défenſeur de la foi orthodoxe, fut perſécuté, & preſque accablé pour un tems; ſon innocence ayant été enfin

reconnuë ; Eusebe l'architecte de tant de forfaits, fut envoyé en exil ; mais comme tous les Héretiques, & sur tout les Chefs de parti ont bien des cordes à leur arc, ce fourbe, ce parjure fit joüer tant de ressorts, qu'il en fut rappellé par les pressantes sollicitations de Constantia sa protectrice. N'ayant rien oublié à son retour pour surprendre encore par de nouveaux faux sermens, la Religion de l'Empereur ; sûr de la protection de l'Impératrice & des Dames Arienes de la Cour (les illusions en fait de Religion, sont toujours plus vives, & plus opiniâtres chez les femmes, dont l'esprit est toujours plus borné,) Eusebe renouvella toutes ses intrigues pour perdre saint Athanase le fleau de la Secte ; & pour faire

rappeller Arius de ſon exil. Il en vint à bout, dès qu'il vit que ſes artifices avoient réüſſi, & qu'il étoit appuyé, il léve le maſque; & ſans rougir de toutes les ſacriléges profeſſions de foi qu'il venoit de renouveller, & des parjures publics qu'il venoit de faire en abjurant ſa Secte; dès qu'il n'a plus d'exil à craindre, il s'en déclare le Chef. La mort funeſte & ſubite du malheureux Arius, qui venoit de jurer, & de prendre Dieu à témoin, qu'il recevoit la Foi de Nicée ſans reſtriction, & ſans déguiſement, quoi que dans l'ame ce parjure n'abjurât point ſon héreſie, comme il en étoit convenu avec Euſebe; ſa mort affreuſe arrivée ſur l'heure, effraya Euſebe, & tous les Ariens, mais elle ne les convertit point. Que l'effet des il-

lusions du cœur paroît bien visiblement dans tout cet impie manége !

Qu'il soit permis de rapporter ici un fait moins ancien, dans lequel ces illusions paroissent encore dans un plus grand jour, & d'une maniére bien frappante. C'est le fameux Colloque, que Luther, dit lui-même, qu'il eut avoit le Diable, au sujet de l'abrogation de la Messe, dans lequel ce prétendu Réformateur inspiré de Dieu, en apprit tant du Diable même. Les Catholiques ne le lui ont point imputé : lui-même le raconte naïvement ; & ne cache pas, que ces sortes de communications lui étoient assés familiéres. Comment n'auroit-il pas abjuré la Messe, sur la parole d'un Maître aussi persuasif que celui-là ? Luther ne vouloit

point abolir la Messe ; mais le Diable lui persuada de l'abolir. Voici les propres paroles de Luther lui même. Le Diable, dit-il, ajuste ses raisonnemens avec beaucoup de subtilité, & les pousse avec encore plus d'énergie. Il a la voix forte, & rude ; & il est si pressant par les instances qu'il fait coup sur coup, qu'à peine donne-t-il le loisir de respirer.... Si ceux qui se mocquent de ce que je dis, l'avoient entendu raisonner aussi bien que moi, ils se garderoient bien d'en appeller sans cesse à la pratique de l'Eglise, & aux usages de l'Antiquité ; ils conviendroient que ce n'est pas de quoi se rassurer. Voilà donc le Diable, & Luther reconnus pour les deux Confondateurs de la Secte Luthérienne, & les deux Réformateurs con-

conjointement des prétendus abus. On ne sçait en bonne foi, ce qu'on doit regarder ici plus en pitié, ou les illusions si grossiéres dont Luther étoit fasciné, en faisant sérieusement un conte si burlesque, & si extravagant; où les pitoyables illusions, qui fascinent les Lutheriens, gens d'esprit d'ailleurs qui réconnoissent pour leur Docteur celui qui se dit lui-même le disciple du diable.

Que doit-on penser de ce fait? Mais que doit-on penser de cet assemblage monstrueux de fourberies, de faux sermens, d'impietés, & de momeries sacriléges? N'est-ce pas se joüer impudemment de la Religion? Et voilà quels sont les artifices communs à tous les Sectaires de tous les siécles. Même dissimulation, même mauvaise

foi, même habileté à se masquer, même supercherie en fait de signature; enfin mêmes soûterrains, mêmes subterfuges, mêmes parjures en faveur du parti & de la Secte; en un mot, mêmes illusions du cœur dans toutes les Sectes. Le caractère de l'héresie ne se dément point; les erreurs qui caractérisent chaque Secte en particulier, sont différentes entre elles; mais les moyens dont ces Sectes se servent, & les ruses, les artifices qu'elles employent pour défendre l'erreur, & pour se maintenir, sont peu différents. Les passions, les illusions du cœur, étant la source de toutes les héresies, elles ont toutes le même génie; on ne doit donc pas être surpris, si elles ont toutes le même système; & si les Calvinistes, les Lutheriens,

les Wiclefiſtes & les autres Hérétiques de ce tems ſe ſervent des mêmes artifices que les Ariens.

Saint Irenée dans la Préface du grand Ouvrage qu'il compoſa contre les héréſies, ſous le Pontificat d'Eleutere, vers le milieu du ſecond ſiécle, plus de cent ans avant que l'héréſie Arienne parût, remarque que tous les Hérétiques ſont toujours prêts à diſſimuler leurs erreurs, & à envelopper ſous des expreſſions qui paroiſſent Catholiques, les ſentimens pernicieux qu'ils ont encore intérêt de cacher. Il dit enſuite que pour faire tomber ce maſque ſéducteur, il s'eſt appliqué à lire avec attention les écrits des Novateurs, & s'eſt crû obligé de faire connoître au troupeau, ces loups qui ſe couvroient de

la peau de brebis pour le dévorer impunément.

Le même Saint après avoir rapporté les fanatiques visions des Valentiniens, expose quelle est la foi que nous avons reçûë des Disciples du Seigneur, & l'exposition qu'il en fait, n'est que celle du Symbole des Apôtres. „ Cette Foi, dit-il, est la „ même dans l'Eglise répanduë „ par tout l'univers ; & les peu„ples qui parlent tant de lan„gues differentes, tiennent „ là-dessus, un même langage. „ Les Eglises ajoûte-t-il, qui „ sont dans les Germanies, „ dans l'Espagne, parmi les „ Celtes, dans l'Orient, dans „ l'Egypte, dans la Lybie, ont „ la même créance, & la même „ tradition. Comme il n'y a „ qu'un Soleil pour éclairer l'u„nivers, il n'y a aussi qu'une

lumiére de la verité qui bril- « le par tout, & qui éclaire « tous ceux qui veulent la « connoître. „ Il n'en eſt pas de même des Sectes Héretiques, conclut le même Pere, la diverſité des paſſions, & des illuſions du cœur, qui leur ont donné la naiſſance, produit la diverſité des faux jours qui les éclairent.

La diſtinction du droit & du fait imaginée par Euſebe, ſert de défaite aux Ariens; les Héretiques des ſiécles ſuivans, ſe ſont ſervis de ce ſubterfuge.

Les faux ſermens des Ariens, & les parjures en fait de ſignature, n'ont pas été moins en uſage chez tous les Sectaires ſuivans. Rien ne prouve mieux que les paſſions ſont comme l'ame de toutes les héreſies, que la conformité de ruſes,

& des artifices dont tous les Sectaires ſe ſervent en faveur du parti.

❖❖❖

Comme la plûpart des Héréſiarques veulent que chacun ſoit juge de ſa foi & de ſa Réligion ; ils veulent auſſi que chacun le ſoit du ſens de l'Ecriture Sainte ; c'eſt ce qui a porté tant d'Héreſiarques à donner des traductions, mais infidelles des Livres Saints, & ſinguliérement du Nouveau Teſtament ; cet artifice n'a pas peu ſervi à peupler les Sectes. Les anciens Hérétiques s'en ſont ſervis ; & les nouveaux ſe ſont ſervis avec encore plus de ſuccès de ce même artifice.

Luther ne ſe fut pas plûtôt révolté contre l'Egliſe, qu'il

crût ne pouvoir rien faire de plus propre pour répandre adroitement ſes erreurs, que de donner une traduction de la Bible en langue vulgaire. Comme il poſſedoit en perfection l'Allemand ; ſa verſion, ſur tout du Nouveau Teſtament, fut des plus polies, & des plus élegantes ; mais en même-tems des plus infidelles. Il eut grand ſoin d'y répandre habilement le venin de ſon héreſie. C'eſt particuliérement dans le Nouveau Teſtament, dit l'Auteur de l'Hiſtoire du Lutheraniſme, qu'il a affecté & de mal traduire, & de bien écrire ; pour empoiſonner agréablement de ſes erreurs, & le peuple, & les gens de qualité, & ſur tout les femmes, qui attirés par la nouveauté du ſujet, & par le tour, & la beauté de l'expreſ-

sion, le lisoient avec empressement, & prenoient pour la pure parole de Dieu, la parole séduisante d'un Héresiarque. Luther, dit le célébre Cochleus, voyant le grand succez qu'avoit son Nouveau Testament, le fit imprimer en petit caractére, & relier en petit volume, afin qu'on pût le porter commodément. L'impression, & la relieure étoient de toute beauté. On en fit un grand nombre d'éditions, avec des notes à la marge, qui déterminoient le faux sens qu'il vouloit qu'on donnât au texte; & il mit à la tête de cette version, dit le même Cochleus, une Préface des plus artificieuses & des plus malignes, pour préparer les esprits au poison répandu dans toute l'infidelle version qui empoisonna & pervertit presque toute

toute l'Allemagne. Le Nouveau Teſtament de Luther devint tellement à la mode, qu'on le voyoit entre les mains de tout le monde. Perſonne qui ne voulût l'avoir, & qui ne fit parade d'en ſçavoir par cœur les notes. Les femmes ſur tout, ne croyoient plus d'autre Evangile que le Nouveau Teſtament traduit par Luther en Allemand, & dès qu'elles en ſçûrent par cœur quelques lambeaux, dit le ſçavant Cochleus Chanoine de Breſlaw, elles diſputérent de Théologie & de Religion, non ſeulement entre elles, mais contre les Prêtres, les Religieux, & les plus grands Docteurs Catholiques : *Adeò ut mulieres, & quilibet Idiotæ Novum illud Teſtamentum tanquam fontem omnis veritatis avidiſſimè legerent ; ut non ſolùm*

cum Laicis partis Catholicæ, verùm etiam cum Sacerdotibus, & Monachis, atque adeò cum Magistris disputare non erubescerent, &c. Et comme les femmes sçavantes n'ont pas assez d'esprit pour découvrir l'erreur ; & qu'elles ont naturellement trop de vanité pour revenir de leur entêtement, elles contribuerent plus que tout autre à répandre la Secte.

Calvin suivit bien-tôt cet exemple, & il encherit même sur Luther ; car non seulement il donna d'abord toute la Bible en langue vulgaire ; mais il proscrivit dans sa Secte, la langue de l'Eglise ; ne voulant pas même qu'on priât Dieu en Latin ; témoin la version en vers burlesques des Pseaumes comiques de Marot qu'on chante dans les Prêches. Fut-il jamais

un fanatiſme mieux marqué, & un effet des illuſions du cœur plus viſible que cette prétenduë & riſible réforme de la plus religieuſe, de la plus reſpectable Antiquité?

En effet, nul Héreſiarque qui ne prétende trouver dans l'Ecriture de quoi autoriſer ſes erreurs; & nul Bourgeois, nul Artiſan, nulle femme ſur tout de quelque qualité, qui ne s'imagine en liſant le Nouveau Teſtament imprimé en beau caractére, & proprement relié, y trouver à chaque page les opinions, & tout le ſyſtéme de ſa Secte. Nul artifice peut-être, qui ait été plus avantageux aux Héretiques que ces infidelles, & empoiſonnées verſions des Livres Sacrés; nul auſſi dont ils ayent fait plus d'uſage pour pervertir les Fidéles. Telle eſt

l'imbecillité de l'esprit humain, fascinè par les illusions d'un cœur sur lequel la passion domine. Au reste nous ne prétendons pas ici donner la moindre atteinte aux versions de l'Ecriture Sainte, faites par l'autorité des Supérieurs Ecclesiastiques, & la lecture de ces Livres Divins faite par leur avis & leur ordre, ne peut être que très utile aux Fidéles.

❖❖❖

Quel fonds, bon Dieu! plus abondant, & plus intéressant de réfléxions, ne trouve point ici, quiconque a le malheur de se trouver engagé dans quelque Secte que ce soit, séparée de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine!

Ce n'est point ici une controverse, c'est une simple ex-

position de faits, qui font sentir, qui démontrent visiblement à quiconque a un entendement, que toutes les Sectes Héretiques sont l'ouvrage des illusions du cœur, & par conséquent des passions ; & que c'est le plus pitoyable aveuglement d'errer toute sa vie, par des sentiers égarés, inconnus à nos Peres, & à tous les vrais Fidéles : quel sort plus malheureux que d'être hors de la Bergerie ; & de ne connoître plus le bon Pasteur, hors d'état d'entendre sa voix, d'être sous ses yeux, & d'être l'objet de ses soins & de sa vigilance ? certainement pour peu qu'on fasse de sérieuses réfléxions sur le caractère & le fonds de la Religion ; & en même-tems sur la naissance, le système, & l'établissement de toutes les Sectes Schis-

matiques, peut-on ne pas découvrir la révolte, la passion, & l'égarement de tous leurs Chefs, & le caractére de reprobation que portent sur leur front tous les Sectaires. Ce seul parallele fait sentir à quiconque a une teinture encore de la Religion Chrétienne, que qui est hors de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, est hors de la voye du salut; que tout Schismatique est dans la voye de perdition; & que toutes les Sectes Héretiques, quelque nom qu'elles portent; quelque système de Doctrine qu'elles ayent; quelques puissantes qu'elles soient dans les païs où elles regnent, sont toutes, pour ainsi parler, des descendans des Jebusséens, des ennemis du peuple de Dieu, & des Nations visiblement reprouvées.

Ce furent de pareilles réfléxions dont Dieu se servit pour convertir à la Foi Catholique dans le siécle passé, un des plus habiles Ministres Protestans qu'ait eu la Secte Calvinienne : c'est le sçavant Monsieur Papin, homme d'un esprit juste & pénetrant, & des plus capables, selon le fameux Monsieur Bossuet, de suivre un principe jusques dans ses derniéres conséquences. Ce célébre Ministre Protestant donne pour un des principaux motifs de sa conversion, dans l'excellent Livre qu'il a intitulé : (les deux voyes opposées en matiére de Religion : l'examen, & l'autorité) une réfléxion juste qu'il attribuë à Maldonat, & qui est solide ; c'est qu'un libertin qui auroit envie de devenir Athée n'en viendroit jamais à bout,

s'il s'attachoit à raisonner directement contre l'existence de Dieu ; mais pouveu qu'il soit bon Philosophe, il n'a qu'à se faire bon Calviniste, il tombera insensiblement, & infailliblement dans l'Athéïsme ; la chûte est immanquable dans l'héresie de Calvin, à quiconque raisonne & agit par principe.

En effet, la règle de foi du Luthérien, du Calviniste & de tous les Héretiques de ces derniers tems, étant l'examen de l'Ecriture Sainte, & le jugement que chaque particulier en fait selon son propre sens ; il est évident que ce systême ou prétenduë règle de foi, conduit nécessairement à la tolérance universelle en fait de Religion, & cette tolérance au Pyrrhonisme, & par conséquent à l'Athéïsme.

Les Pyrrhoniens font profeſſion de douter de tout, prétendant que les hommes ne jugent de toutes choſes que par les apparences du vrai, & du faux; c'eſt pourquoi ils ſe tiennent dans une ſuſpenſion perpetuelle d'eſprit, ſous prétexte qu'il y a quantité de choſes obſcures & incertaines; & ſe faiſant un faux honneur de ne ſe laiſſer pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à ſoutenir qu'il n'y a rien de certain. Et voilà ce que doit produire néceſſairement la Doctrine Lutherienne, & Calvinienne, en faiſant l'eſprit particulier juge ſouverain du ſens de l'Ecriture, & des vérités de la Foi.

Les Proteſtans ont diſputé violemment entre-eux pour ſçavoir juſqu'où l'on devoit to-

lerer, ou ne pas tolerer les Héretiques. Ceux qui ont raisonné conséquemment aux principes de la prétenduë reforme de Luther, de Calvin, & des autres Sectaires, ont été pour la tolérance sans bornes, voyant bien qu'ils n'avoient pas droit d'obliger personne à suivre leur propre sentiment, chaque particulier étant juge né, selon la nouvelle Religion, de sa créance; cependant les conséquences qui suivent de cette tolérance universelle, font horreur à tout Chrétien, quand on les pousse jusqu'où elles doivent aller naturellement; car de cette tolérance suit nécessairement le Pyrrhonisme, & du Pyrrhonisme l'Athéïsme, ou ce qui va au même, l'extinction de toute Religion.

Ne pourroit-on pas dire, ce

ſemble, que c'eſt en conſéquence de cette tolérance, & de ces principes, qu'on ſouffre ſans peine toutes ſortes de Sectes & de Religions dans tous les païs Proteſtans; en effet, elles y ſont toutes très-bien reçûës, elles y ont toutes le libre exercice de leur Religion; il n'y a que la ſeule Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, qui eſt la ſeule vraye Egliſe de Jeſus-Chriſt, qui en ſoit bannie, qui y ſoit abſolument proſcrite. On y ſouffriroit plûtôt les Mahometans que les Catholiques. Que ce ſeul fait découvre, & fournit un grand fonds de réfléxions, à quiconque ſçait faire uſage de ſa raiſon?

Mais enfin comment ſe peut-il faire, que tant de gens d'eſprit, des gens de bon ſens, des perſonnes ſi habiles, même

dans tous les beaux Arts, & ſi polis dans le commerce de la vie civile, puiſſent être ſi aveugles dans la ſcience de la Religion, & ne découvrent pas l'erreur & le faux de leur Secte? C'eſt l'effet, c'eſt le myſtère du fanatiſme des illuſions du cœur en fait de Religion, en fait d'erreur, & d'héreſie.

Les Ariens, les Manichéens, & les autres anciens Héretiques avoient de l'eſprit; il n'eſt pas poſſible que dans les Sectes mêmes les plus extravagantes, il ne s'y ſoit trouvé des gens qui avoient de la pénétration, & du génie; comment n'ont-ils point apperçu les erreurs groſſiéres du nouveau ſyſtême de leur fauſſe Religion, & le pitoyable fanatiſme de leur Secte? A cela, on répond, que ſi les héreſies, comme on a déja dit,

ne venoient que de la foibleſſe, & des illuſions du ſeul eſprit humain ; il y auroit peu de bons eſprits, peu même d'honnêtes gens qui fuſſent longtems Héretiques. La Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, eſt ſi propre à deſſiller les yeux ; elle porte avec ſoi un caractère ſi viſible de vérité & de ſainteté, qu'il n'eſt pas poſſible que quiconque juge ſans paſſion, & ſans préjugé, ne ſente la vérité, & ne l'apperçoive ; mais comme toutes les héreſies ſont les effets des illuſions du cœur ; & que c'eſt la paſſion qui les nourrit, après leur avoir donné naiſſance ; la paſſion ſubſiſtant, l'eſprit s'abâtardit ; la raiſon ſe tait, le bon ſens eſt dans une eſpéce de léthargie ; les illuſions du cœur ébloüiſſent, elles faſcinent l'eſ-

prit, on eſt aveugle, on ne raiſonne plus.

On peut dire que par rapport à l'eſprit, il en eſt des Héretiques, à peu près comme des Payens. Quoi de plus pitoyable, quoi de plus viſiblement contraire à la raiſon, & au bon ſens, en un mot, quoi de plus extravagant, & de plus fanatique que le Paganiſme ? Combien de gens d'eſprit parmi les Payens cependant, que d'habiles Philoſophes même, qui faiſoient profeſſion d'un étalage de ſageſſe qui leur a fait un nom dans le monde. Ces gens d'eſprit cependant, ces habiles Philoſophes étoient Payens ; ils raiſonnoient habilement ſur toutes choſes, parce que leur eſprit étoit exempt d'illuſions ; ils n'extravaguoient qu'en fait de Religion, parce que c'é-

toient les passions,& les illusions de leur cœur corrompu, qui regloient leur créance.

Certainement peut-on porter plus loin l'extravagance, l'imbecillité, on doit même dire la démence au sujet de la Religion ? Adorer comme des Dieux, des Oignons, des Chauves-Souris, ou tout au plus des hommes, & des femmes qui ne s'étoient distingués que par leurs vices, & les déréglemens de leur vie. A quoi peut-on attribuer un si déplorable aveuglement dans des gens qui d'ailleurs ne manquoient pas d'esprit ? c'est à la seule corruption de leur cœur, que cet affreux déréglement d'esprit est dû : c'étoit l'effet des illusions de ce cœur corrompu ; c'étoient ces illusions qui causoient cet aveuglement insen-

sé ; la fascination étoit leur ouvrage. Les passions & les illusions qui naissent d'un cœur abruti, offusquent l'entendement, & éteignent en quelque maniére, les lumiéres du meilleur esprit ; & ne lui laissent de jour que pour donner aveuglément dans les plus grossiéres extravagances.

L'héresie a des objets moins grossiers ; elle a en horreur le paganisme ; mais elle n'est guère moins éloignée de la vérité, & de la voye du salut ; & ne pourroit-on pas dire qu'il y a entre-eux une espéce d'affinité ; puisque l'héresie & le paganisme naissent de la même source ; c'est aux illusions du cœur que l'un & l'autre doivent leur origine ; s'il n'y avoit point de passion, il n'y auroit point d'Héretiques, ni de Payens.

Le

Le fameux Prince de Condé Loüis de Bourbon, un des plus grands Hommes qu'ait eu la France, Prince que les Capitaines regardoient comme un modéle inimitable ; & les Sçavans, comme un des plus beaux esprits de son tems ; y ayant peu de beaux Arts, & de sciences, sur quoi il n'eût pû faire des leçons aux Maîtres ; ce grand Prince s'étant particuliérement appliqué à étudier les différentes Religions ; ayant lû les Livres, & conferé avec les plus habiles Sectaires, Athées, Deistes, Luthériens Calviniſtes, Illuminés ; & après une discussion exacte ; on l'entendit souvent dire : qu'il n'y avoit de véritable Religion, que la Religion Catholique, Apostolique & Romaine ; que les autres étoient des inventions

d'hommes visionnaires, fripons, & imposteurs. Ce sont les propres paroles de ce grand Prince.

On a remarqué que l'incontinence, & la proscription du célibat, ont été le dogme favori géneralement de toutes les Sectes, tant anciennes que modernes. Comme la chasteté est un Don de Dieu, je sçavois bien, dit le Sage, que je ne pouvois avoir la continence, si Dieu ne me la donnoit, & c'étoit déja un effet de la sagesse de sçavoir de qui je devois recevoir ce Don. *Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, & hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum.* Dieu n'a accordé ce Don à aucune Secte Héretique; ce n'est qu'à la seule Eglise Catholique, Aposto-

lique & Romaine, que Dieu l'a accordé ; cette prérogative singuliére peut servir encore de preuve visible, qu'il n'y a que l'Eglise Catholique, qui soit la seule Eglise de Jesus-Christ, la seule véritable Eglise.

❖❖❖

Que doit-on conclure de tout ce qu'on a dit jusqu'ici, & de toutes les réfléxions qu'on vient de faire : si ce n'est que toutes les héresies sont l'effet & l'ouvrage des pitoyables illusions du cœur ; & qu'il est évident que toutes les Sectes Héretiques doivent leur naissance, à la malignité, à la violence des passions. Est-ce le caractére de la véritable Eglise ? On en appelle au jugement de toute personne raisonnable, qui jugera sans prévention.

Quand Jesus-Christ voulut fonder son Eglise : choisit-il des hommes qui ennuyés du célibat, cherchassent à se marier ? Choisit-il des Apôtres qui reformassent sa Doctrine & son Evangile ? Quel conseil donna-t-il à ce jeune homme qui vint s'offrir à lui pour être son Disciple ? Non seulement il exige de lui, qu'il quitte tous ses biens ; mais il ne lui permet pas même d'aller rendre les derniers devoirs à son pere ; de quels Sectaires un détachement si parfait, fait-il le caractère ?

Quel miraculeux changement dans saint Paul, quand d'un de ses persécuteurs, Jesus-Christ en fait un de ses Apôtres ? Trouve-t-on une pareille Analogie dans la prétenduë mission d'un Zuingle, d'un Luther, d'un Calvin, d'un Wiclef ?

Et leur intrusion dans l'Apostolat, porte-t-elle le caractère de la vocation des Apôtres ?

Que l'esprit se morfonde, qu'il s'épuise en chicanes, en subtilités, en sophismes, qu'on le mette à la torture pour répondre, pour éluder la solidité, l'évidence de ces réfléxions, & de tout ce raisonnement ; le contraste affreux, l'évidence subsiste. A la vérité les Sectaires sentent bien que ce seroit à leur confusion, & à pure perte qu'ils feroient tous ces frais ; ils trouvent mieux leur compte à se livrer aux illusions de leur propre cœur, & à se laisser aveugler étourdiment, par les préjugés de naissance ; disons encore, pour ne pas troubler la tranquille domination & les autres droits dont joüit librement

leur amour propre, & dont l'esprit de libertinage est en possession.

Bon Dieu ! que tous les Sectaires sont à plaindre d'être si visiblement hors de la voye du Salut ! Mais n'est-ce pas le comble de malheur, si faisant toutes ces réfléxions, si lisant du moins tout ceci, qui fait sentir si vivement leur déplorable égarement, ils s'obstinent à persévérer opiniâtrément dans l'égarement, & dans l'erreur, contre la vérité connuë.

On dit contre la vérité connuë, parce qu'il ne paroît pas possible qu'un Luthérien, qu'un Zuinglien, qu'un Calviniste, & tout autre Sectaire tant soit peu raisonnable, & en qui il reste encore une teinture de Religion, & une lueur de bon sens, quelque obstiné qu'il soit,

ne s'apperçoive pas que sa Secte, quelle qu'elle soit, n'est pas l'Eglise de Jesus-Christ, cette Eglise toute miraculeuse, toute divine dans son institution; cette Eglise si sublime, si surnaturelle, si spirituelle, dans tous ses dogmes; cette Eglise si pure, si sainte, si conforme dans sa morale à la Doctrine du Sauveur, & qui est du même âge que les Apôtres, & que Jesus-Christ même.

Il comprendra aisément, ce Sectaire, qu'il est de la Religion de Luther, de Calvin, mais nullement de la Religion de la primitive Eglise, & des Apôtres; la différence, & la contrarieté, sont trop visibles. Car enfin, c'est l'Evangile de Jesus-Christ qui doit décider de cette uniformité; en bonne foi, le nouvel Evangile de Lu-

ther, & de Calvin, eſt-il le même que l'Evangile de Jeſus-Chriſt, tel que les Apôtres l'ont reçû immédiatement de ce Divin Sauveur, tel qu'ils l'ont tranſmis aux prémiers Fidéles ? Les jeûnes, la loi de l'abſtinence, le précepte de la mortification, la pénitence, la ſainteté du célibat, les conſeils Evangeliques ; les Sacremens, ce ſont des articles irrefragables de l'Evangile de Jeſus Chriſt, tel que nous l'avons reçû par l'organe des Apôtres. Sont-ce les loix du nouvel Evangile de Luther, de Calvin, & des autres Sectaires ?

On commence d'abord dans leur Secte, par permettre, par exhorter même tous les Prêtres à ſe marier ; & tous les Moines à ſe défroquer, & à ſortir du Couvent pour prendre une femme

femme ; ce qui fit dire plaiſamment à Eraſme, que tout ce nouvel Evangile, & cette nouvelle Religion de Luther, & de Calvin, étoit une vraye comédie, où tout aboutit à un Mariage. Un Evangile de nouvelle fabrique, la police civile y regne : Prêches, Conſiſtoires, Anciens, les Anciennes mêmes n'en ſont pas excluës, chacun y a ſa place, & ſon rang. Evangile ſur tout débarraſſé, & exemt de tous ces incommodes préceptes, de carême, de jeûnes, des vigiles, & des quatre-tems, de confeſſion, & d'obſervation religieuſe des Fêtes ; Evangile en un mot, qui n'a de commun avec l'Evangile de Jeſus-Chriſt que le nom d'Evangile, étant en effet ſi oppoſé, ſi contraire à ſa doctrine, & à ſa morale ; & n'é-

tant que l'Evangile de Luther, & l'Evangile de Calvin.

Mais ce qu'il y a de singulier, pour ne pas dire de ridicule, & de grotesque, c'est que pour que ce renversement de l'ancienne & véritable Religion, & pour que ce changement si frappant de toute la morale Chrétienne, ne révoltât pas les esprits, on s'est avisé par une ruse tout-à-fait comique, de lui donner le nom ébloüissant de réforme; titre à la verité pompeux, dénomination séduisante, mais risible. Aussi le public l'a-t-il corrigée par le nom de prétenduë réforme. Cependant elle peut faire encore illusion, & imposer aux simples & au peuple; mais elle ne peut que faire pitié, & faire rire quiconque a du bon sens, quiconque est tant soit peu raison-

nable ; & qui ſçait faire uſage de ſa raiſon, verra aiſément que c'eſt aux illuſions du cœur que les héreſies doivent encore ce pitoyable artifice.

Enfin ce que tout Sectaire verra, s'il juge ſainement de tout ce qu'on a dit juſqu'ici, c'eſt que c'eſt un dépit, un excez d'ambition, ou de quelque autre violente paſſion, quelquefois ſoutenuë, & enhardie par le déreglement dans les mœurs, & le libertinage, qui ont donné naiſſance à toutes les Sectes Héretiques. Trouve-t-on un ſeul Héreſiarque qui ait été d'une vie exemplaire ; dont les mœurs ayent été pures, innocentes, & fort ſaintes ? En trouve-t-on un ſeul dont l'humilité Chrétienne, la pénitence & la piété ayent fait le caractére de diſtinction ? En trouve-t-on

un seul qui ait du moins, autorisé, confirmé sa prétenduë mission par des miracles ? Toutes ces vertus cependant, ces graces de prédilection, ces insignes faveurs du Ciel, ont caractérisé dans tous les tems, tous les hommes spécialement choisis de Dieu, envoyés de Dieu pour des entreprises extraordinaires, telles que seroient le changement de Religion, & la réformation de l'Evangile : ces vertus éclatantes, ces miracles du prémier ordre, ces prodiges de sainteté font-ils le caractère de distinction d'un Arius, d'un Priscillien, d'un Wiclef, d'un Luther, d'un Calvin, & de tous les Chefs des autres Sectes Héretiques ?

Les miracles ne s'étant point trouvés dans la naissance d'aucune de ces Sectes, comme on

a déja dit, ſe ſont-ils trouvés du moins dans leur établiſſement, & dans leur progrez? Nullement, à moins qu'on ne veüille appeller établiſſement miraculeux, ceux qui ſe ſont faits par la force des armes. Perſonne n'ignore que l'Arianiſme, le Luthéraniſme, le Calviniſme ne ſe ſont établis que l'épée à la main; nulle Secte qui n'ait cimenté ſes progrez, par bien du ſang répandu; peu qui ne comptent dans leurs faſtes pluſieurs batailles ſanglantes. La ſeule Secte Calviniſte en eſt une grande, & triſte preuve en France. Les Guerres civiles tiennent lieu de miracles dans l'établiſſement des Sectes Héretiques; auſſi bien que la licence, & les attraits d'une morale non ſeulement aiſée, mais qui favoriſe

qui flate en tout, l'amour propre, la concupiſcence, les ſens, le libertinage.

Une preuve encore bien viſible & convainquante de la fauſſeté de la Religion de toutes ces Sectes, c'eſt l'inconſtance, & la variété de leur foi toujours arbitraire, & par conſéquent toujours chancelante. Nulle de ces Sectes qui en fait de créance, & de Religion, ne ſoit devenuë preſque dès ſa naiſſance, un cahos de confuſion, & une vraye Babylone. Ce n'eſt point ici une hyperbole qu'on faſſe à plaiſir, & qu'on avance ſans preuve. Dès-là qu'il n'y a point de point fixe, & de règle invariable de foi; & que chacun, chaque eſprit particulier eſt l'arbître, & le juge de ſa créance; il faut néceſſairement qu'il y ait autant de ſyſtê-

mes particuliers de Religion, qu'il y a de têtes ; Monſieur le Miniſtre n'a pas plus le don d'infaillibilité parmi les ſiens, que l'Artiſan, & la moindre Servante, puiſque chacun y eſt le juge de ſa foi.

En effet, qu'on épluche en détail la foi de chacun des Sectaires qui ſont en Allemagne, dans le Nord, dans les Païs-Bas, en Angleterre, en France même : peu de familles proteſtantes qui ſur tous les points de foi, ayent la même Religion ; & ſouvent dans la même famille, autant de différentes Religions, qu'il y a de têtes ; c'eſt ce qu'on a verifié plus d'une fois, ſur tout en Angleterre. Luther, Zuingle & Calvin eurent le chagrin de voir même de leur vivant, pluſieurs chefs de parti, éclos de leurs

Sectes, qui dogmatisoient, & enseignoient d'autres erreurs différentes des leurs. Le point capital dans lequel conviennent toutes les Sectes anciennes, & modernes, c'est un déchaînement furieux contre le Souverain Pontife Romain, contre le saint Siége. Ce sacré Tribunal, que Jesus-Christ a établi lui-même pour foudroyer toutes les héresies, a toujours mis tous les Héresiarques de mauvaise humeur, & a allumé leur bile. Tous les Sectaires se font un pitoyable honneur de n'être pas Papistes, c'est-à-dire, Catholiques; c'est-là à proprement parler, leur mot du guet.

❖❖❖

Personne n'ignore quelle a été la malheureuse époque du

ſchiſme, & de l'héreſie qui a infecté ces peuples ſi eſtimables par leur beau génie, par leur habileté dans les ſciences, & les beaux arts, ſi polis même dans le commerce de la vie civile. Ces peuples auparavant ſi reſpectables par leur long, & inaltérable attachement à la Foi de Jeſus-Chriſt, par leur orthodoxie, & leur dévouëment au ſaint Siége; Nation ſi diſtinguée par tant de belles qualités, qui depuis près de treize cens ans, faiſoit une des plus belles portions du troupeau de Jeſus-Chriſt, & de l'Egliſe. Nation ſi Catholique, & ſi jalouſe même de la pureté de la Foi, que tandis que l'héreſie s'étoit répanduë dans la plûpart des Royaumes voiſins, elle n'avoit pû ſouffrir qu'aucun Héretique s'établît dans ſon Iſle; Nation en-

fin qui a vû sur le Thrône plus de Rois reconnus pour Saints, & honorés comme tels, qu'on n'en a vû dans tous les autres Royaumes ensemble.

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? Peut-on s'écrier avec le Prophéte; comment un or si brillant, & si pur, s'est il obscurci? comment a-t-il changé sa couleur, comment a-t-il perdu son prix, & son merite?

Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum. Nulle region où la Catholicité regnât avec plus d'éclat depuis si long-tems. Son attachement inviolable au saint Siége, joint avec une si édifiante piété, faisoit de toute la Nation un sanctuaire. L'union avec le centre de l'unité de la foy; l'arrangement, & toute la sym-

métrie de l'édifice ſpirituel, charmoient. L'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine y brilloit par la régularité des mœurs, & par la pureté de la Foi, & par ſon attachement au ſaint Siége : *Mutatus eſt color optimus ; diſperſi ſunt lapides ſanctuarii in capite omnium platearum.*

Qu'eſt devenuë cette ſi charmante harmonie en fait de créance & de Religion ? Qu'eſt devenu ce corps myſtique des Fidéles, dont parle ſaint Paul, qui unis par les liens ſacrés de la même Foi, & animés du même eſprit, ne faiſoient qu'une même Egliſe ? ce corps ſéparé de ſon chef, eſt un corps mort ; & les pierres de ce ſanctuaire, ſont diſperſées aux coins de toutes les ruës. Qui a produit un ſi étrange bouleverſement

dans l'Etat ? Qui a causé dans la Religion de leurs Peres un changement si déplorable ? C'est le dépit qu'a un Prince contre le Souverain Pontife, ou disons mieux, contre la véritable Religion, qui condamne un divorce scandaleux, un amour criminel ; & le Prince pour se venger se sépare de sa Communion, proscrit la véritable Religion ; adopte les erreurs qu'il avoit si glorieusement combatuës, même par ses écrits contre Luther, il fait un schisme dans ses Etats ; & y établit l'héresie. Et voilà l'ouvrage d'une violente passion ; voilà la triste époque d'une révolution si déplorable. Trouve-t-on, apperçoit-on le caractère, l'apparence même, d'une vocation, d'une mission toute divine dans cet établissement

ſchiſmatique d'une nouvelle Religion ?

Ce qu'il y a de plus difficile à comprendre, & ce qu'il y a en effet de plus difficile à croire dans ce funeſte évenement : c'eſt que des peuples ſi raiſonnables d'ailleurs, ſi ingénieux, ſi éclairés dans les affaires du monde, ne s'apperçoivent point qu'ils ſont viſiblement hors de la voye du ſalut ; que leur changement de Religion, eſt l'effet d'une honteuſe paſſion, & du libertinage ; que ce qu'ils appellent leur Religion, n'eſt à proprement parler, qu'un fantôme arbitraire de Religion, qu'une pure police métamorphoſée en culte, telle qu'a été la prétenduë Religion des Ariens, des Manichéens, & de toutes les autres Sectes Héretiques. Certainement on eſt bien à

plaindre, quand les passions sont nos seuls guides ; & qu'on ne marche plus qu'à la faveur des faux jours que produit l'amour propre & l'illusion ; qu'on ne raisonne plus que sur les principes d'une concupiscence rébelle ; & qu'on se laisse ébloüir par les charmes des illusions.

Nulle Secte Héretique qui ne puisse aisément se reconnoître dans l'anatomie qu'on vient de faire, pour parler ainsi, de l'héréſie en général, & des Sectes Hérétiques en particulier. Même origine dans les illusions du cœur, & dans la passion dominante. Mêmes guerres civiles pour s'introduire à main armée, & pour se maintenir dans les provinces conquises ; mêmes

artifices pour s'établir sur les ruïnes de la véritable Eglise, & pour s'accréditer ; & quels artifices, bon Dieu ! supercherie, mauvaise foi, faux sermens, acceptations frauduleuses. Quels artifices, bon Dieu ! subornations à prix d'argent, machines à plusieurs ressorts, versions infidéles, & empoisonnées des Livres Saints, séduisante hypocrisie, enfin femmes sçavantes, plus propres à ridiculiser un parti, & à en faire sentir le foible, dans l'esprit de tout ce qu'il y a de gens raisonnables, & d'honnêtes gens, qu'à lui faire honneur.

En effet, quoi de plus pitoyable, que de voir une femme, qui se mêle de dogmatiser, & sçachant peut-être à peine son Catéchisme, cite saint Augustin, & se mêle de parler de la

grace. Il faut avoüer, que quand les illuſions du cœur en fait d'erreur ont ſaiſi l'eſprit des perſonnes du ſexe, le fanatiſme ſuit de près la vanité, laquelle eſt toujours ſuivie de l'obſtination. On a vû des Communautés de Filles refuſer opiniâtrement de ſigner le Formulaire; & dire hautement, *qu'il falloit être bien ſimples pour croire que Jeſus Chriſt fût mort pour Caïn, & pour Judas; ces reprouvés n'ayant pas eu plus de part à la redemption, que ces eſprits malheureux pour leſquels le Sauveur n'a jamais répandu ſon Sang.* Certainement on a bien eu raiſon de dire qu'une femme qui fait la ſçavante en matiére de Théologie, & qui ſe mêle de parler de prédeſtination, & de grace, c'eſt un ſinge, qui contrefait tout ce qu'il voit. Quelque

que pitoyable que ſoit cet artifice pour faire valoir une Secte, nul Héreſiarque depuis Arius, & même depuis les Nicolaïtes, & les Valentiniens qui ne l'ait mis en uſage; ce ſont les femmes ſçavantes qui font encore aujourd'hui le plus de Proſelytes à Geneve; & ce ne fut que par ces femmes imbécilles, que le fanatiſme le plus groſſier avoit fait quelques progrez dans ces derniers tems.

On prévoit bien que les petits génies, ordinairement opiniâtres, profiteront peu de toutes ces réfléxions; parce que les illuſions du cœur prévalent toujours où les lumiéres de l'eſprit ſont trop bornées, & trop courtes; mais on a lieu d'eſpérer, que tout ce qu'il y a de gens d'eſprit, & de perſonnes raiſonnables parmi les Sectaires,

(& le nombre n'en eſt pas petit) ſentiront du moins que ce n'a été que quelque violente paſſion, que ce ſont les illuſions du cœur, qui ont donné naiſſance à toutes les Sectes Héretiques, & qui les entretiennent. Et la choſe ne peut-être autrement, pour peu que ces perſonnes réfléchiſſent ſans préjugés, ſur la ſainteté, l'antiquité, la continuité, & ſur l'invariabilité de la Religion Catholique, malgré toutes les perſécutions des Payens, malgré la fureur & la malice de toutes les Sectes Héretiques, qui ne lui ont pas fait une guerre moins ſanglante, ni moins envenimée que les Gentils; malgré tous les efforts de l'enfer déchaîné contre elle pour l'ébranler, pour l'affoiblir, pour la détruire; elle ſubſiſte

néanmoins, & subsistera toujours, cette Eglise invariablement la même & dans ses dogmes, & dans sa morale, telle qu'elle a été dans sa naissance depuis dix-huit siécles ; verifiant ainsi la promesse que Jesus-Christ lui a faite en disant à saint Pierre : vous êtes Pierre, & c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise : *Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam ;* & les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle, *Et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.*

Jesus-Christ qui est le fondement principal, la pierre angulaire, & le Chef invisible de l'Eglise, choisit saint Pierre & ses Successeurs pour être ses Vicaires, & les Chefs visibles de son Eglise sur la terre, sous

ſa direction. Il eſt évident, & tout le monde en convient, que l'Enfer ſe prend ici, non ſeulement pour le démon, mais ſinguliérement pour les perſécutions, que le démon devoit ſuſciter contre l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, ſoit par les Payens, ſoit par les Héretiques, dont elle ſera toujours victorieuſe, comme elle l'a toujours été juſqu'ici.

Outre cette prérogative de fondement viſible de ſon Egliſe, le Fils de Dieu ajoûte, en parlant toujours à ſaint Pierre, & à ſes Succeſſeurs, qu'il lui donnera les Clefs du Royaume des Cieux; & que tout ce qu'il liera ſur la terre, ſera lié auſſi dans le Ciel; & que tout ce qu'il déliera ſur la terre, ſera délié auſſi dans le Ciel: *Et tibi dabo claves Regni Cœlorum; &*

quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum & in Cœlis; & quodcumque solveris super terram, erit solutum & in Cœlis.

Qu'on nous dise ici, en quel tems Jesus-Christ a dit à Luther, à Calvin : vous êtes la pierre sur laquelle je bâtirai mon Eglise. La demande qu'on fait ici n'est pas hors de propos. L'Eglise nouvelle que Luther, que Calvin ont fondée, est toute différente de celle que Jesus Christ a bâtie sur saint Pierre. Si cette Eglise Lutherienne, ou Calviniste est l'Eglise de Jesus-Christ, comme le prétendent & l'assûrent les Protestans, il faut qu'il paroisse, & qu'il soit évident que Jesus-Christ a choisi Luther, ou Calvin pour être cette pierre sur laquelle ce Divin Sauveur devoit bâtir

cette Eglise nouvelle. Nous avons l'époque certaine du choix que Jesus-Christ a fait de saint Pierre pour l'édifice de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine ; qu'on nous fixe l'époque du choix que Jesus-Christ a fait de Luther, & de Calvin pour être les Architectes de la nouvelle Eglise qu'ils ont bâtie sur les prétenduës ruïnes, comme ils parlent, de l'ancienne, qui ne s'est cependant jamais démentie ; jusqu'à ce qu'on ait fait cette découverte, & qu'on nous ait fait voir clairement que Dieu a dit à Luther, & à Calvin : vous êtes la pierre sur laquelle je bâtirai, ou je rebâtirai mon Eglise, comme il l'a dit en termes exprès à saint Pierre, il est évident que Luther & Calvin sont des Intrus, & que le Luthera-

niſme, que le Calviniſme ſont l'Egliſe de Luther, & de Calvin, & nullement l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, qui ſeule eſt la véritable Egliſe. Et qu'on ne s'aviſe pas d'avoir recours pour ce choix, à l'inſpiration, & à la révelation intérieure. Nul Héreſiarque qui n'ait eu recours à ce ſubterfuge, qui ne ſçauroit faire illuſion qu'aux ſimples, & aux ignorans; Arius, Cerinthus, Valentin, Priſcillien, Mahomet, Valdo chef des Vaudois, ou pauvres de Lyon, Wiclef, nul Chef de Secte qui n'ait prétendu avoir été inſpiré de Dieu pour faire valoir ſes erreurs, pour reformer la Religion, pour former une nouvelle Egliſe. Les Luthériens, les Calviniſtes, voudroient-ils les en croire, ſur leur bonne foi. *Quod ſignum*, leur doit-on dire,

Ostendis nobis, quia hæc facis? Quelle preuve nous donnez-vous de vôtre Mission ?

Certainement s'il a jamais fallu une Mission particuliére de Dieu, bien marquée, c'eſt ſinguliérement quand il s'agit de changer l'ancienne Religion autoriſée par tant de miracles. Si ces prétendus Réformateurs n'ont point reçû cette Miſſion, ce ſont comme on a dit, des Intrus, qui ne ſont entrés dans la Bergerie que pour débaucher les Brebis, que pour perdre le Troupeau, en le menant paître dans de mauvais pâturages. *Quotquot venerunt, fures ſunt & latrones.*

On peut dire avec tous les Peres de l'Egliſe, que tous les Chefs de Sectes Héretiques, ſont

ſont des larrons, & des voleurs, qui ſe ſervent du Nom du Seigneur, quoique le Seigneur ne les ait point envoyés; c'eſt-à-dire, dit ſaint Auguſtin, que tous ceux qui ſont venus d'eux-mêmes, & de leur propre mouvement, tels que ſont tous les Chefs des Sectes, tous les Héreſiarques, n'ayant point de miſſion, ne ſont venus que pour ſéduire, pour voler, pour débaucher les Brebis, pour les perdre : *Non venit niſi ut furetur, & mactet, & perdat.* Pour moi, dit le Sauveur, je ſuis venu, & j'ai envoyé mes Apôtres, afin que mes Fidelles Brebis ayent la vie, & qu'elles l'ayent plus abondamment; *Ego veni ut vitam habeant, & abundantius habeant.*

Il eſt venu ce Divin Sauveur, dit ſaint Paul, écrivant

aux Epheſiens, il eſt venu, afin de ſe donner à lui-même une Egliſe toute glorieuſe, qui n'eût ni tache, ni ride, ni rien de cette nature; mais qui fût ſainte, & ſans tache; * *Ut exhiberet ipſe ſibi gloriosam Eccleſiam non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujuſmodi; ut ſit Sancta, & immaculata.* Et telle eſt la ſeule Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine; Sainte, ſans tache, & dans ſes dogmes, & dans ſa morale. Le déreglement dans les mœurs de quelques Catholiques vicieux, ne ternit point la pureté, la ſainteté, l'éclat de cette Egliſe; tout comme la ſainteté du Collége des Apôtres ne fut pas flétrie par l'impiété du perfide Judas. L'Egliſe Catholique toujours auſſi pure, auſſi ſainte,

* *Epheſ. 5.*

auſſi invariable dans ſa créance, dans ſa règle des mœurs, aujourd'hui, & dans tous les tems, qu'elle l'étoit dans ſa naiſſance, condamne hautement, comme elle a toujours condamné, la licence des mœurs vicieuſes de ſes enfans; mais elle ſera toujours ſans ride, ſans tache en elle-même, & dans ſes principaux membres qui ſont les Juſtes; & elle gémit, & gémira toujours ſur les déreglemens des pécheurs.

Gémiſſons auſſi en finiſſant cet article, ſur le déplorable égarement, & ſur l'aveuglement pitoyable de nos frères errans, qui ſont les Héretiques. Nous pouvons les appeller nos frères, puiſqu'ils ont été régénerés par les eaux du Baptême, & qu'ils ont été de la même famille; mais ils s'en ſont mal-

heureuſement ſéparés par leur ſchiſme, & leur héreſie. Ils ſe ſont révoltés contre leur bonne Mère, comme dit le Prophéte, & elle ne les reconnoît plus pour ſes enfans. Les illuſions du cœur ont faſciné leur eſprit, & cette faſcination les rend aveugles; & c'eſt ce pitoyable aveuglement qui les rend opiniâtrément obſtinés dans l'erreur. *Filii hominum*, pouvons-nous leur dire avec le Prophéte. *Filii hominum uſquequò gravi corde:* Enfans des hommes juſques à quand aurez-vous le cœur dur, & inſenſible aux plus ſalutaires ſollicitations de la grace? Juſques à quand vous laiſſerez-vous faſciner l'eſprit par les groſſiers preſtiges des illuſions d'un cœur eſclave de la paſſion? *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis menda-*

cium ? Pourquoi prenez-vous plaisir à vivre dans l'erreur, & dans l'égarement, & à vous repaître d'illusions, & de mensonge ?

Certainement il faut être bien ennemi de son salut, bien obstiné, bien aveugle pour ne pas voir que tout Luthérien, tout Calviniste, est hors de la voye du salut, comme on vient de le démontrer ; & qu'il n'y a que la seule Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, qui soit l'Eglise de Jesus-Christ. La Secte Luthérienne, Calviniste, Zuinglienne, sont l'Eglise de Luther, de Calvin, de Zuingle, comme on l'a déja dit ; mais elles ne sont pas l'Eglise de Jesus Christ, hors de laquelle cependant il n'y a point de salut à attendre. C'est cette Eglise contre laquelle tout l'Enfer,

pour se venger de la défaite, & de l'extinction du paganisme, a suscité plus de trois cens Sectes Héretiques, qui l'ont persécutée avec plus de fureur & de rage que n'avoient fait les Payens, & qui la persécuteront sans cesse au défaut du paganisme; & cette Eglise, selon la promesse de Jesus-Christ a triomphé, & triomphera glorieusement de toutes ces Sectes; voici comme parle saint Hilaire, des Victoires que l'Eglise Catholique remporte sur toutes les héresies de tous les tems.

„ La force de la verité est si „ grande, dit-il, que tout ce „ qu'on fait pour l'attaquer, ne „ sert qu'à l'éclaircir, & à la „ rendre plus éclatante. Elle est „ immuable par sa nature; & „ les attaques qu'on lui livre,

ne ſervent qu'à lui donner « une nouvelle fermeté. Car « c'eſt le propre de l'Egliſe, « de n'être jamais plus victo- « rieuſe, que quand elle eſt « plus vivement combattuë, « plus connuë, que quand on « la calomnie; plus puiſſante, « que quand on l'abandonne. « Cette Mere tendre voudroit « que tous demeuraſſent dans « ſon ſein, & ſouhaiteroit n'ê- « tre pas obligée d'en rejetter « ceux qui s'en rendent indi- « gnes; mais quand les Héré- « tiques ſe ſéparent d'elle, ou « qu'elle les en ſépare; ſi elle « perd d'un côté l'occaſion de « procurer leur ſalut, elle ga- « gne de l'autre, en faiſant « mieux ſentir par-là, le bon- « heur de lui être uni.... On « la connoît non ſeulement par « ſa Doctrine, mais encore par «

„ celle de ſes ennemis, dont „ elle combat ſeule toutes les „ erreurs. Toutes les héreſies „ attaquent l'Egliſe, & en l'at- „ taquant, elles ſe vainquent „ mutuellement. Mais ce n'eſt „ point pour elles-mêmes „ qu'elles vainquent; les vic- „ toires qu'elles remportent les „ unes ſur les autres, ſont le „ triomphe de l'Egliſe. „ Ce ſont juſqu'ici, les paroles de ſaint Hilaire.

PARAGRAPHE XIII.

Des illuſions du cœur dans la plûpart des conditions particuliéres des gens du monde.

IL eſt étonnant que faiſant profeſſion dans l'Egliſe Catholique, d'une Religion ſi

ſainte, ſi pure, ſi parfaite dans ſa Doctrine, & dans ſa morale; & l'Evangile étant la ſeule règle des mœurs : il eſt étonnant, dis-je, qu'il n'y ait pas autant de Saints dans chaque condition, qu'il y a de Fidéles; dans un ſiécle ſur tout ſi civiliſé, ſi poli, d'où la ruſticité, & l'ignorance en fait de Religion ſont bannies; & dans lequel toutes les bienſéances de la vie civile ſont ſi bien gardées dans toutes les conditions, & dans toutes ſortes d'états.

Car on ne peut pas dire, graces à Dieu, que nous vivions dans ces tems vicieux, où toute chair avoit ſoüillé ſes voyes. Il y a de la Religion, dans ce ſiécle, il y a de la piété.

Mais en rendant cette juſtice à nôtre ſiécle, on ne doit pas

diſſimuler que parmi beaucoup de bons grains, il ne s'y trouve encore bien de la zizanie mêlée ; & qu'il n'y ait bien des défauts dans toutes les conditions particuliéres, parmi ceux mêmes qui vivent, ce ſemble, aſſez reguliérement, & dont la conduite paroît aſſez irréprochable. La cauſe la plus ordinaire de ce mélange de biens, & de maux ; de vertus, & de vices dans un ſyſtême de vie aſſez uni ; & avec des intentions en apparence aſſez droites ; c'eſt qu'on ne ſe défie pas aſſez des illuſions de ſon propre cœur ; elles flatent ces illuſions, elles ébloüiſſent, elles impoſent ; & à la faveur des faux jours qu'elles produiſent, & dont l'amour propre ſçait habilement profiter : on donne bonnement dans le piége, &

on se damne sans remords. Un détail racourci, découvrira bien des supercheries de l'amour propre.

Un Négociant, homme d'ailleurs de probité, fait profession d'être honnête-homme dans son commerce. Ennemi de la mauvaise foi, & de tout contract manifestement usuraire. Il est tranquille sur son négoce ; & ne se défiant point de sa passion dominante qui est l'intérêt, il regarde cette avidité du bien, ce desir violent qu'il a habituellement d'augmenter ses fonds, & ses revenus ? cette passion sourde, & intrigante, qu'il a de s'enrichir, & de tirer un grand profit de ses deniers, il regarde tout cela comme une belle passion, qui est l'ame du commerce. Rien ne lui paroît plus juste, & plus loüable dans

ſon état, que ce déſir vif & ardent de faire fortune ; loin de penſer à le moderer, il nourrit tous les jours ſa cupidité par de nouveaux projets ; la moindre lueur de gain, excite ſa convoitiſe. Cependant les ſoins exceſſifs de ſes propres intérêts, l'occupent jour & nuit, ſon induſtrie, ſon habileté à chercher en tout ſes avantages, tout cela fait ſon mérite ; ſon intérêt eſt ſon idole ; & ſa cupidité inſatiable, déguiſée toujours ſous le nom ſpécieux d'œconomie, ou pour parler plus juſte, de prudence du ſiécle, fait toute ſa vertu ; & voilà quels ſont les artifices ébloüiſſans des illuſions du cœur, dont ſi peu de gens ſe défient dans le commerce. Cependant combien d'injuſtices maſquées, palliées, déguiſées, mais qui étant un

jour dévoilées, causeront d'étranges allarmes, & d'inutiles regrets.

La convoitise des richesses, dit l'Écriture, est la source la plus ordinaire de bien des péchés. Si cette avidité insatiable du bien paroissoit sans déguisement, & sans prestiges, peu d'honnêtes gens qui ne fussent en garde contre les piéges qu'elle tend sans cesse à la droiture, à l'innocence, à la bonne foi. Mais les illusions du cœur en ébloüissant, la déguisent; elles la font toujours paroître sous le tître spécieux de devoir de la profession de Négociant, & de l'état de pere de famille. Sous ce prétexte tout paroît licite en fait d'intérêt. Quand il n'y a que les faux jours que les illusions produisent, on marche hardiment sans appercevoir les

mauvais pas qui se trouvent sur la route, toute crainte quelque bien fondée qu'elle soit, passe pour un vain scrupule; c'est ce qui a fait dire, qu'il n'y a guère de probité à l'épreuve de l'intérêt.

On ne prétend point ici blâmer ce desir moderé de gagner du bien, & de faire valoir son négoce. Une molle, & fainéante indolence dans un Négociant, & dans un Pere de famille, seroit aussi blâmable, qu'une trop grande avidité du gain; on condamne seulement ces excès de cupidité, & d'ambition, cette passion démesurée d'interêt qui font qu'on sacrifie son salut à sa fortune; on condamne cette fausse sécurité que produisent les illusions d'un cœur trop intéressé.

On ne voit que trop en effet, de gens de ce caractère, qui ne sont occupés jour & nuit que de leurs intérêts. Mais enfin cette servile préoccupation des affaires purement temporelles n'allarme-t elle point une conscience formée aux bonnes mœurs, une conscience Chrétienne, sur tout quand on vît dans un oubli éternel de l'affaire du salut ? Nullement ; on se rassure sur le témoignage du public, chez qui on passe pour honnête-homme. L'illusion n'ébloüit pas seulement, elle endort. Et voilà un des plus communs, & des plus malins artifices de l'amour propre ; mais quand le prestige sera dissipé ; bon Dieu ! que de mécomptes à l'heure de la mort ?

A la vérité il eſt bien difficile que quand on donne tout ſon tems aux affaires de négoce, les comptes qu'on doit rendre à Dieu touchant la grande affaire du ſalut, ſoient prêts ; & qu'une vie que la paſſion d'intérêt a uſée, épuiſée, & ſouvent même abbrégée, ſoit fort innocente. Quand les illuſions du cœur prévalent, tout ſe fait à leur gré. Tout ce qui paroit lucratif, paroit licite ; on ne conſulte ni la morale, ni l'Evangile, quand l'intérêt plaide lui-même ſa cauſe ; auſſi ne la pert-il jamais.

En effet, quelle induſtrie plus ſubtile, plus ingénieuſe, plus efficace pour faire rapporter au centuple les moindres fonds, & pour tirer de gros intérêts,

térêts des plus petites ſommes ! on n'y réüſſit que trop. Les tîtres ne manquent jamais de paroître plauſibles, quand ils ne paroiſſent qu'à la lueur des illuſions, & que c'eſt la paſſion d'intérêt qui les juſtifie.

Mais quelle habileté bon Dieu, quelle adreſſe à profiter des débris de la fortune d'autrui, dans les gens de commerce ; & Dieu veüille que par bien de petits ſouterrains, on n'accelere point la déroute des affaires des autres ; l'envie, la jalouſie accompagnent aſſez ſouvent la paſſion d'intérêt dans les Négocians ; & combien de mauvais ſervices peut-on ſe rendre, ſans que la malignité paroiſſe ?

Un mot malin qui paroit échappé ſans deſſein, un ton

piteux, un geſte un peu trop ſignificatif, un branlement de tête ſoupçonneux, une défiance un peu trop marquée à mots couverts, touchant la ſituation peut-être chancellante, mais juſqu'alors ignorée en fait de ſocieté, & de commerce; tout cela peut faire faire des réfléxions, & peut allarmer des Créanciers; tout cela peut porter de grands préjudices. On n'a pas intention, dit-on, de nuire à perſonne : cela peut être; mais la paſſion d'intérêt n'eſt pas ſi charitable, ni ſi ſcrupuleuſe, ſur tout quand c'eſt la paſſion dominante; on n'a pas intention de nuire, mais on nuit.

En effet, combien de gens obérés à la verité; mais dont la probité, & le crédit auroient pû être une reſſource, ſi la

triſte ſituation de leurs affaires étoit demeurée cachée aux yeux du public ? Un mot dit mal à propos, a été comme le tocſin qui a allarmé tous les Créanciers, & les a fait courir pour avoir part à la dépoüille ; & par là combien de Négocians gens de probité, ont été ſi preſſés, qu'ils ont été contraints malgré eux de faire une faillite, qu'ils auroient évitée, ſi on ne les eût pas trop preſſés, & qu'ils euſſent conſervé leur crédit.

Il y en a d'autres qui par une trop indiſcrete, & ambitieuſe avidité du bien, pour vouloir s'élever au-deſſus de leur condition, pour le porter trop haut, & pour vouloir faire bien de folles dépenſes, ſe mettent dans la triſte, & inexcuſable néceſſité de faire perdre à leurs

Créanciers les biens qu'ils avoient confiés à leur bonne foi.

La cupidité, l'ambition embarquent bien des gens dans ces hautes mers, avec danger de faire naufrage ; on ne craint point les dangers. On n'ignore pas qu'il y a bien des écueils, des coups de vent dangereux, bien des Pirates ; n'importe, il suffit qu'il y en ait eu qui sont arrivés à bon port ; on se flate d'être aussi heureux ; le désir de faire une grande fortune inspire du courage. Si du moins dans ces grands & ambitieux projets, on ne risquoit que son propre bien ; ce seroit toujours imprudence ; on courroit seul du moins, le risque ; mais risquer volontairement le bien d'autrui, pour satisfaire sa cupidité, & son ambition ; il n'y a que

les illusions du cœur, qui puissent faire taire en ceci la conscience.

Quelques fruits précoces d'une industrie naissante, enhardissent ces jeunes Négociants. Un génie délié, vif, hardi & entreprenant fait quelque réputation, & donne de grandes espérances. On a des amis, des prôneurs, & par-là du crédit; & avec ce leurre qui ébloüit, on entreprend avec peu de fonds, un grand commerce sur la bourse d'autrui. Si l'on se renfermoit du moins dans les justes bornes du négoce; qu'on ne s'appliquât qu'à mettre à profit, & à faire valoir ses prémiers gains, & qu'on se servit habilement de ses talens, & de son industrie, en marchant à petit train, on feroit à la verité moins de bruit, mais on

feroit plus de chemin ; les fruits croîtroient avec le crédit, & en risquant peu, on seroit en état de faire une grande fortune, sur tout si on ne perdoit jamais de vûë dans son commerce, la grande affaire de son salut. Mais on ne voit pas plûtôt un bon vent, qu'on fait force de voiles. Loin de reconnoître que c'est à Dieu qu'on doit ces prémiers succez, on ne les attribuë qu'à sa propre industrie. On se fait une idole de sa propre fortune à laquelle on fait des vœux. * *Dives effectus sum, inveni idolum mihi*, selon l'expression du Prophéte ; a-t-on gagné du bien, on s'enyvre de ses premiers succez, on oublie ce qu'on doit à Dieu ; on se livre éperdûment à l'esprit du mon-

* *Osé.* 12.

de ; on en adopte toutes les maximes, le goût, & les usages.

Dès-lors on prend son vol jusques aux nuës. On perd de vûë l'obscurité de sa naissance ; on prend hardiment des airs de noblesse, le titre de Madame, prend la place de celui de Mademoiselle ; les meubles répondent à la nouvelle qualité ; & la somptuosité des habits, encherit sur la magnificence des meubles. Grands repas, fêtes brillantes ; magnificence outrée par tout. Une chaise à porteurs annonce au public, la grande & subite fortune du Négociant, & l'éclat frappant d'une noblesse naissante.

Cependant comme un jeune arbre qui ayant peu de racines, porte d'abord trop de feüilles & de fruits, est bien-tôt épuisé ;

tant de dépenſes énormes épuiſent bien-tôt des fonds qui n'avoient été que modiques. On s'apperçoit que les intérêts, excédent le capital, & qu'on doit plus, qu'on n'a de biens, la ſageſſe, le bon ſens, la conſcience crient à la réforme, & certainement c'eſt le ſeul parti qu'il y ait à prendre; ce n'eſt pas cependant le parti qu'on prend.

C'eſt bien ici, où il paroit plus viſiblement que par tout ailleurs, combien les illuſions du cœur ont d'empire ſur l'eſprit; ſur le bon ſens, ſur la conſcience même, quand elles ſont ſupérieures à la droite raiſon. On voit qu'on n'aura pas de quoi payer; n'importe, on veut faire de nouvelles dettes. On ſent que la déroute de ſes affaires eſt prochaine: c'eſt pour cela

cela même qu'on se hâte, qu'on s'empresse de surcharger la barque, qu'on voit sur le point de couler à fond. Si l'on diminuoit le luxe, si l'on retranchoit tant de folles dépenses, on pourroit faire soupçonner quelque dérangement dans ses affaires, & par là, perdre de son crédit; il faut entretenir ce faste, & par ce leurre, éblouïr, surprendre la bonne foi de quelques nouveaux Créanciers, & les faire donner dans le piége. La dote d'une femme, & ce qu'on lui a reconnu par le Contrat de Mariage; une substitution ignorée peut être jusqu'alors, tout cela met à couvert ce qu'il y a de plus liquide. On voit bien que la banqueroute est inévitable; on se console sur ce que dans ce malheur, on pourra avoir encore part aux débris de

ſa fortune, par un accommodement forcé, qui fera perdre aux Créanciers la moitié, & peut-être même les deux tiers de la ſomme dûë; & voilà la morale, pour ainſi parler, des illuſions.

Si on avoit eu moins d'ambition; ſi l'on avoit moderé ce déſir inquiet, & exceſſif de s'enrichir; cette avidité inſatiable d'amaſſer du bien; ſi l'on avoit fait moins de dépenſes ſuperfluës; ſi l'on avoit moderé cette démangeaiſon orgueïlleuſe de monter plus haut qu'on ne pouvoit; ſi l'on avoit retranché un train, qui ne convenoit ni à ſes facultés, ni à ſa naiſſance; ſi l'on avoit reformé ce luxe; enfin ſi bien loin de vouloir toujours voguer en haute mer, on étoit venu ranger le rivage; on ſe ſeroit mis à cou-

vert de bien de coups de vent, & de bien de tempêtes, toujours suivies de bien de naufrages. Les illusions du cœur empêchent qu'on ne fasse ces sages, & salutaires réflexions durant la vie. Au lit de la mort ces illusions étant dissipées, on les fait ces réflexions, mais sont-elles alors fort consolantes? Elles viennent trop tard, il n'est plus tems de les mettre à profit. Heureux ceux qui les faisant durant la vie, sçavent en profiter.

❖❖❖

On ne dit rien ici de ces finesses artificieuses, dont on se sert pour supplanter ses concurrens; de ces manœuvres soûterraines pour arriver à ses fins, & pour surprendre les simples, & les ignorans.

Que de monopoles ſecrets, que de trafics odieux, & illicites, qui ſe font par ceux qui ſe rendent ſeuls les maîtres d'une marchandiſe, en ſorte que tous ceux qui en ont beſoin, ſont obligés néceſſairement, à paſſer par leurs mains, & à leur en payer le prix qu'il leur a plû d'y mettre. Supercherie criante, monopole captieux, adreſſe qu'on pourroit appeller uſuraire. Le public en ſouffre, la conſcience ſe récrie, la bonne foi réclame. Tout eſt inutile; le monopole eſt autoriſé par les illuſions du cœur; cela ſuffit pour raſſurer la fauſſe conſcience du Marchand.

On ne dit rien ici de cette autre eſpéce de monopole, moins criant à la vérité; mais qui n'eſt pas moins illicite; qui conſiſte dans une intelligence

frauduleuſe entre les Marchands d'un même corps, pour encherir de concert les marchandiſes de leur ſociété, ou y faire quelque altération à leur profit, aux dépens du public, qui en paye toujours la folle enchere. Tous ces monopoles, ces ſupercheries, portent viſiblement le caractére d'iniquité; & peuvent paſſer pour des vols ſecrets, auſquels une eſpéce de preſcription ſemble ôter l'infamie; mais tout ce qui eſt contre la loyauté, & la droiture, ne preſcrit jamais.

D'où vient cependant, au milieu de ce cahos de ſupercheries, & d'injuſtices, d'où vient cette ſecurité de conſcience, dans des gens qui font d'ailleurs profeſſion de probité, qui ont de la religion; & du mérite? C'eſt aux illuſions

du cœur qu'ils doivent cette fausse securité. Elles font naître cent raisons apparentes pour autoriser ces monopoles. La cupidité y trouve trop son compte, & la passion d'intérêt, pallie tout cela, sous le nom d'industrie.

Les illusions du cœur ne sont pas moins à craindre chez l'Artisan, & chez les Marchands qui vendent en détail, que chez les Négocians, & les gens de commerce. Les passions sont souvent plus ardentes dans les petits sujets; leur portée ne va pas si loin; mais quelque bornée que soit la sphére de l'esprit, ou du commerce, la passion d'intérêt n'agit pas avec moins d'empire, & souvent même agit elle avec plus de vivacité.

Plus les lumiéres de l'eſprit ſont courtes, plus les illuſions du cœur ſont vives ; elles ébloüiſſent dès qu'elles naiſſent, & laiſſent moins de liberté aux réflexions dans un eſprit borné.

Les fineſſes de l'art, ne ſont pas toujours les fruits naturels de l'induſtrie ; ce ſont le plus ſouvent de purs artifices de la ſupercherie qui impoſent ; ce ne ſont bien ſouvent que de ſimples ſurfaces embellies qui donnent dans les yeux, & qui ébloüiſſent ; mais le corps étant falſifié, il eſt toujours de peu d'uſage, parce qu'il eſt de peu de durée. On vend cher la façon, & encore plus cher le fard, parce qu'on exige au delà de ce que vaut l'ouvrage ; la fraude ne paroît pas, mais pour être plus cachée, elle n'en eſt pas moins fraude. Les illuſions

du cœur font qu'on n'en apperçoit pas la malice ; mais elles n'en ôtent pas la malignité.

En quelle conſcience en effet, peut-on vendre au-deſſus de la juſte valeur un ouvrage, une marchandiſe qu'on ſçait bien ne valoir pas ce qu'on en exige. Cependant on s'applaudit, on triomphe d'avoir ſçû profiter de la bonne foi, de la trop grande ſimplicité de ceux qu'on a ſçû faire donner dans le paneau. Peu de mêtiers, peu de profeſſions mécaniques où on ne ſçache l'art de tricher.

Avec quel front, par exemple, oſe-t-on demander ſerieuſement, & quelquefois avec parjure, cinquante livres, d'une choſe qu'on donne enſuite pour dix. On veut acheter une étoffe

fabriquée dans un païs étranger, parce qu'elle eſt de tout autre uſage, & de tout autre mérite que celles qu'on trouve contrefaites dans ſa patrie ; on s'attend bien à acheter plus cher ce qui vient de plus loin. Un Marchand affirme, aſſure fortement, jure même que l'étoffe qu'il préſente, & qu'il vient de chercher dans ſon arriere-boutique, eſt de la qualité requiſe ; il ſçait bien cependant qu'elle eſt faite dans le païs, il en connoit l'ouvrier, & il a peut-être lui-même la fabrique. N'importe, il la vend comme ayant été faite dans le païs étranger, il en hauſſe, il en exagere le prix, ſous prétexte que la marchandiſe eſt de toute autre valeur, que ſi elle avoit été faite ſur les lieux ; & s'il la vend ſi cher, c'eſt à ce

qu'il dit que venant de si loin, il lui en a beaucoup coûté de port, quoique la fabrique soit à sa porte.

Mais, dit-on, si dans la profession de Marchand, & d'Artisan, on n'usoit pas d'un peu de finesse, ou pour mieux dire, de tricherie, on ne feroit guere de grands profits. La fortune vient à pas lents; si on n'y va pas au devant, elle se fait long-tems attendre; le sçavoir faire, est d'un grand secours; un peu de tricherie, & de supercherie est un revenant bon tout clair qui assure le gain, & qui met à couvert de tout risque.

Et depuis quand le Christianisme s'est-il apprivoisé avec la mauvaise foi? Depuis quand la morale de l'Evangile, si pure, si sainte, si ennemie de toute duplicité, de toute fraude, de

toute injuſtice, c'eſt-elle accordée avec tout ce qui s'appelle fourberie ; ce qu'on eſcroque par fineſſe, eſt-il moins larcin, pour avoir été volé avec plus d'habileté ? On ne vole point dans le grand chemin ni chez autrui, mais dans ſa boutique ; & ces profits illégitimes, & ſubreptices, obligent-ils moins à reſtitution, que le bien d'autrui qu'on a dérobé ? Voilà ce que les illuſions du cœur diſſimulent, ou juſtifient ; la ſécurité de conſcience dans laquelle vit un Artiſan, un Marchand de ce caractère, ſur tout cela eſt l'effet de leurs preſtiges. Heureux ceux que ces illuſions ne faſcinent point toute leur vie ; & qui du moins reparent ces trafics d'iniquité, avant leur mort.

❖❖❖

Un Artiſan n'eſt pas en meilleure conſcience, lors qu'abuſant de la bonne foi du public, il falſifie, il altére imperceptiblement la matiére de ſon ouvrage. La beſogne peut-être belle, excellente même à en juger par la façon, tandis que la matiére eſt de mauvaiſe qualité. On vend pour neuf, ce qui a déja été d'un long uſage. L'art, l'habileté de l'ouvrier ſuppléent à la vieilleſſe d'une matiére déja uſée. Tous les métiers ont l'uſage du fard; mais la droiture, la bonne foi, ne ſçauroient être fardées. La probité demande par tout le vrai.

Mais ſi l'ouvrage, dit l'Artiſan, étoit de ſi longue durée, le débit ſeroit moindre; il eſt

de l'intérêt de l'ouvrier, que son ouvrage s'use, pour avoir plus de chalands, & pour que la vente soit plus fréquente ; & voilà les pernicieuses maximes que la passion d'intérêt, & les illusions du cœur inspirent ; & que la conscience, & la bonne foi condamnent dans tous les tribunaux. A la verité la ruse est trop grossiere pour imposer long-tems. Le décri suit de près la supercherie ; & Dieu permet que rien ne nuise tant à la chalandise, qu'un trafic frauduleux. Tant il est vrai, que la passion d'intérêt est souvent l'ennemi de l'intérêt même ; & que les illusions du cœur se joüent de nôtre imbécillité.

C'en est une preuve bien visible, que l'idée, & la fausse opinion qu'ont aujourd'hui

grand nombre d'Artisans, & de gens de boutique, qui regardent le saint jour du Dimanche, & de Fête, non seulement comme des jours de repos, & de délassement, mais singuliérement comme des jours de divertissemens, & même de débauches.

La Religion, l'Eglise interdisent dans ces saints jours, toute œuvre servile, pour que tous les Fidéles le consacrent tout au Seigneur. Dieu laisse au peuple les autres jours de la semaine, pour le travail; mais il se reserve pour lui, le saint jour du Dimanche, & les Fêtes pour être consacrés au culte que nous lui devons, & à son service. Quoique nous devions honorer Dieu, & le servir tout le tems de la vie; ces saints jours sont singuliérement desti-

nés à l'honorer d'un culte plus particulier, & public ; & c'eſt pour cela que le ſaint jour du Dimanche eſt appellé par excellence, le jour du Seigneur ; & celui des Fêtes, des jours de ſolemnité en l'honneur de Dieu, ou d'un Saint, dont on implore l'interceſſion par ce culte. Voilà l'eſprit de nôtre Religion, & celui de l'Egliſe. Bien des gens prennent le concours qui ſe fait dans nos Egliſes à l'occaſion de la Fête des Saints, pour des aſſemblées de cérémonie, plûtôt que de dévotion ; comme ſi ces ſolemnités ne ſe faiſoient que pour le ſpectacle, & non pour l'exemple. La ſanctification de ces jours privilegiés, n'eſt pas ſimplement une pure pratique de dévotion ; c'eſt un devoir, & une pratique de Religion, & de précepte.

Le déreglement dans les mœurs, triſte effet en ceci, ſur tout des illuſions du cœur, n'oſant point abroger cette loi, en corrompt la pratique. Les perſonnes ſervilement occupées à leur travail les jours d'œuvres, regardent aujourd'hui ces ſaints jours conſacrés au Seigneur, comme le ſeul tems propre à ſe dédommager de l'aſſiduité au travail durant toute la ſemaine. C'eſt ſur ce faux ſyſtême, ſur cette erreur, fruit naturel des illuſions du cœur, que les repas, les parties de jeux, de campagne, & d'autres divertiſſemens profanes, ſont d'ordinaire renvoyées au ſaint jour du Dimanche, & des Fêtes.

Avec quelle conſtance refuſeroit-on une invitation à un repas, à une partie de campagne,

gne, & à de semblables divertissemens, un jour d'œuvre, pour ne pas abandonner une boutique & un comptoir, un ouvrage qu'on doit finir, un achat, une vente qu'on doit faire; tout sert d'excuse légitime, tout autorise le refus, & ce refus fait honneur à celui qui préfere les devoirs de sa condition, & de son état, aux divertissemens, & à la débauche. On ne prétend point cependant s'en priver tout à fait; toutes ces réjoüissances profanes, plusieurs mêmes licencieuses, sont renvoyées aux jours du Dimanche, & des Fêtes. Les jours d'œuvres sont privilegiés chez le Marchand, & l'Artisan: les saints jours de Dimanche, & des Fêtes sont devenus chez eux, pour ainsi dire, des jours profanes, puisqu'on ne les em-

ploye qu'à se divertir. Le Dimanche ce jour par excellence, & par devoir de Religion le jour du Seigneur, est aujourd'hui par le plus irreligieux déreglement, le jour favori de l'Artisan, & des gens de boutique. Mais au milieu d'un abus si criant, ces gens-là font profession d'être bons Catholiques, & ils ont de la Religion; aussi ne manquent ils pas d'entendre ces jours-là la Sainte Messe. C'est-à-dire, qu'une Messe entenduë à la hâte, & d'ordinaire avec peu de respect, & encore moins de dévotion, tient lieu de tous les exercices de piété, & de Religion; comme si l'Eglise avoit prétendu réduire toute la sanctification de ces saints jours, à entendre une Messe. Cependant est-on fort allarmé d'une con-

duite si irréguliére, si peu chrétienne, on peut même dire si criminelle ? Nullement ; l'illusion où l'on est sur cet article, calme, prévient même tous les remords. L'abus quelque criant qu'il soit, est aujourd'hui si universel, & si commun, qu'on regarderoit comme petitesse de genie, comme imbecillité d'esprit, d'en avoir quelque scrupule. On attend avec impatience le saint jour du Dimanche & des Fêtes, pour se dédommager de la servitude où l'on est les jours d'œuvres, & de l'assiduité au travail.

Mais n'est-il donc pas permis de se délasser d'un travail continu qui lasse, & qui ennuye. Le Dimanche, & les Fêtes sont des jours de repos ; quel mal y a-t-il de se divertir dans ces

jours de relâche ? Autre supercherie des illusions du cœur. Rien n'est plus raisonnable que de prendre du repos dans des jours, où toute œuvre servile est interdite ; mais la cessation de travail, doit-elle être une occupation de divertissemens, de jeux, de débauches, & de plaisirs qui fatiguent, qui épuisent plus, que le travail continu de toute une semaine. Les exercices de dévotion que Dieu demande, & que l'Eglise exige dans ces saints jours consacrés au culte de la Religion, ne sont pas un travail ; c'est un doux repos pour le corps ; l'ame seule reçoit le fruit de ces saints exercices.

Le mauvais emploi qu'on fait du saint jour du Dimanche, & des Fêtes, est un abus devenu aujourd'hui si général, & si

commun, qu'il a passé en usage. Des personnes mêmes qui ont d'ailleurs de la Religion, & de la probité dans le monde, ne font point scrupule de profaner la sainteté de ces jours privilegiés, par des divertissemens peu chrétiens. La conscience se tait, parce que le mauvais exemple, & la généralité de l'abus font trop de bruit, pour qu'elle puisse se faire entendre. Les illusions du cœur ébloüissent, voilà pourquoi on n'y voit point de mal. Mais le jour viendra, & ce jour n'est pas si éloigné pour bien dès gens, le jour viendra où le bruit que font à present les passions, cessera; le mauvais exemple perdra tout son crédit, l'abus paroîtra dans tout son jour, & l'illusion sera éteinte. Et alors, bon Dieu! quelle

frayeur, quelles allarmes dans une conſcience chargée d'iniquité, & qui voit clairement la profanation qu'on a fait de tant de jours ſi ſaints, & le mépris qu'on a fait d'un précepte ſi indiſpenſable.

Quelque vrayes, quelque ſolides que ſoient ces réflexions; quelque ſainte & bien fondée que ſoit cette morale, bien des gens ſe récrieront, & la trouveront trop rigide, & trop auſtère; c'eſt cependant la pure morale de Jeſus-Chriſt, c'eſt la Doctrine de l'Egliſe. Malheur à qui règle ſa Religion ſur l'eſprit, & les fauſſes maximes du monde. Quand l'amour propre domine, & que les illuſions du cœur ébloüiſſent, & faſcinent l'eſprit, la morale de l'Evangile n'a plus de crédit; mais elle le retrouve bien au lit de

la mort, où tous les faux préjugés, & toutes les illusions du cœur s'évanoüissent.

✣✣✣

L'état des gens de qualité, n'est pas exempt des illusions du cœur; nulle condition dans le monde qui en soit tout-à-fait exempte.

Droits de naissance, prérogatives du rang, ancienneté de noblesse, emplois éclatans, distinction dans le monde, tout concourt à enfler le cœur, & à ébloüir l'esprit. Il est rare que l'orgueïl, & l'amour propre ne dominent pas dans une condition où tout flatte la vanité; & il est encore plus rare que les illusions du cœur n'y soient pas aussi ébloüissantes, que l'éclat du nom, la qualité, la distinction, & la noblesse.

Le point d'honneur eſt la paſſion dominante des gens de qualité ; & nulle paſſion qui ſoit plus délicate. Depuis qu'il a plû aux hommes d'appeller point d'honneur, certaines règles, bienſéances, & maximes d'où les hommes croyent que leur honneur dépend ; nulle loi dans le monde qui ait un pouvoir plus abſolu, plus univerſel, qui oblige avec plus de préciſion, & qui ſoit par tout plus reſpectée. Ce n'eſt qu'un point, il eſt vrai, mais dont la pointe fort aiguë, ne s'émouſſe guere, pique toujours juſqu'au vif ; & dont la piquûre eſt des plus ſenſibles, & quelquefois mortelle. Que de querelles, que de combats, que de malheurs ce point d'honneur ne cauſe-t-il pas dans le monde ! l'amitié la mieux cimentée, l'eſtime la mieux

mieux fondée, la familiarité même la plus intime ; tous ces nœuds sont rompus, sont dissous en un moment par cet imaginaire, ce chimerique point d'honneur.

Mais enfin, qu'est-ce en soi, que ce point d'honneur qui cause de si grands désordres dans le commerce de la vie civile ? Ce point en soi à proprement parler, n'est rien, & souvent même au-dessous du rien ; c'est à la seule imagination, & aux illusions du cœur, qu'il doit ce qu'il est, & ce qu'on s'imagine qu'il doit être. Il faut même que l'imagination, pour parler ainsi, lui serve de microscope pour le découvrir, sans quoi il seroit imperceptible à la vûë la plus subtile. Que si l'on veut qu'il soit quelque chose, c'est tout au plus

l'impreſſion arbitraire que fait ſur un eſprit, & ſur un cœur trop ſenſibles, & trop délicats, un mot dit ſouvent ſans deſſein, un air, un geſte, un ſoûris trop naïf, & un peu malin, une badinerie trop enjoüée, & ſemblables puerilités. Voilà ce qui produit ce point dont l'imagination, & les illuſions du cœur font un fantôme, & un monſtre. Certainement rien ne démontre mieux l'empire qu'ont ſur l'eſprit, les illuſions du cœur, & quelle eſt leur malignité, que ce point d'honneur, qui en ſoi n'eſt à proprément parler, qu'une chimère.

Mais quoi de plus eſtimable, & de plus précieux que l'honneur; c'eſt un bien perſonnel, préferable à toutes les richeſſes. C'eſt le prix de la vertu, & la

recompense naturelle du mérite. La moindre atteinte est un vol ; la moindre flétrissure est une tache qui peut durer toute la vie ; & qu'on ne peut laver quelquefois qu'avec le sang. Ayez soin, dit l'Ecriture, de conserver une bonne réputation ; car c'est un plus grand bien que tous les trésors du monde. Pourquoi donc trouver à dire à l'empressement qu'on a, à conserver ce bien ; pourquoi condamner le soin, & la délicatesse avec quoi on le conserve.

On n'a garde de blâmer ici le soin qu'on a de sa réputation, & encore moins l'estime qu'on fait de l'honneur qui est un bien inestimable. On prétend seulement faire voir que le véritable honneur ne consista jamais dans ce qu'on appelle point

d'honneur ; lequel n'eſt qu'une fauſſe idée, qu'une vaine imagination, qui n'a rien de réel que l'opinion, & la penſée ; que la paſſion réaliſe, & dont les illuſions du cœur font un fantôme, qui cauſe bien des malheurs. Il faut certainement avoir un mérite bien mince, & par-conſéquent un honneur bien ſuperficiel, quand il ne conſiſte que dans un point ; & qu'il ne faut qu'un mot, qu'un ſoûris, qu'un geſte pour le faire perdre ; auſſi ne voit-on point un homme d'honneur, & d'un grand merite qui ne ſoit exempt de cette foibleſſe. Quand c'eſt d'une mouche que la beauté d'un viſage dépend, il faut qu'il ſoit bien laid.

On ne dit rien ici des duels dont la fureur a fait perir la fleur de la nobleſſe ; on en a parlé

assez au long dans un autre ouvrage. On se contente de faire remarquer que ces indignes & funestes combats si hautement proscripts par toutes les loix divines, & humaines, sont d'ordinaire les malheureux effets du point d'honneur, & par conséquent de la fascination des illusions d'un cœur esclave de ses passions, & dont la Religion est fort équivoque. Ce qu'il y a de plus pitoyable, & qui prouve bien le fanatisme de ces illusions, c'est d'avoir décoré ceux qui s'engagent dans ces combats singuliers, du nom de braves, comme si la bravoure consistoit à sçavoir s'égorger de sang froid : c'est dans une bataille, c'est dans un assaut, où l'on doit faire preuve de bravoure ; & on a remarqué, que ces Breteurs de profession

donnent d'ordinaire des preuves de poltronnerie dans une action un peu chaude à l'armée, où il faut payer de sa personne ; ils n'aiment qu'à se battre en champ clos, parce qu'ils comptent sur leur poignet ; ou s'ils se battent en public, c'est qu'ils espérent qu'ils seront séparés par des gens charitables.

Un autre effet des illusions du cœur touchant cet imaginaire point d'honneur, c'est une sensibilité, une délicatesse outrée sur tout ce qui ne répond point à la haute idée qu'on a de sa propre excellence ; la moindre inadvertance d'un domestique, d'un indifférent, d'un ami même offense l'orgueil. On exige les moindres droits avec la derniére rigueur. Une impolitesse involontaire,

un manque de respect échapé sans dessein ; un oubli de déference, tout cela pique, cause du chagrin, met de mauvaise humeur, irrite. On regarde toutes ces minuties comme des attentats. Cet excès de délicatesse sur le point d'honneur ; ces sentimens d'indignation si mal fondés, cette aigreur qui dégénere souvent en colere ; tout cela n'est que l'effet des illusions du cœur qui grossissent les moindres objets, & qui irritent une passion trop long-tems, & trop délicatement nourrie. Un mérite solide, un genie supérieur, un peu de sens froid, un bon esprit exempt des illusions du cœur, n'appercevroient pas même ces méprises. Une grandeur d'ame, une vertu mâle, un cœur noble sont au-dessus de

ces vetilles ſur le point d'honneur.

A Dieu ne plaiſe qu'on veüille ici excuſer, & encore moins autoriſer ces manques de reſpect dû aux perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, par leurs emplois, par les prérogatives du rang, par leur qualité, par leur nobleſſe, L'honneur, la conſidération, les égards ſont dûs aux gens de condition; c'eſt un tribut qu'on leur doit ſelon toutes les loix de la vie civile; & c'eſt toujours une faute inexcuſable d'y manquer. On prétend ſeulement faire entrevoir, qu'une trop grande ſenſibilité ſur ces devoirs, n'eſt pas certainement une preuve de nobleſſe; c'eſt d'ordinaire l'effet d'une enflure du cœur, & d'une faſcination de l'eſprit, qui groſſiſſent les objets.

On peut dire que cette fascination, effet ordinaire des illusions du cœur, ne paroit jamais mieux que dans ce servile assujettissement à l'esprit, & aux arbitraires maximes du monde, dans lequel vivent la plûpart des honnêtes gens.

Depuis qu'il a plû aux gens du monde, de se former une espéce de fantôme de République, pour parler ainsi, dans la société civile, & dans le commerce, que les personnes qui la composent ont entr'elles, on y a imaginé des usages, & des maximes, à quoi on a donné le tître, & la force de loix; & c'est proprement ce qu'on appelle, l'esprit du monde. On n'a eu garde de consulter l'Evangile, & l'esprit de la Reli-

gion dans cette eſpéce de code mondain; toutes ſes loix, tous ſes uſages, tout ce qu'on appelle maximes du monde, ſont de l'invention de l'eſprit, & du cœur humain, qui n'ont conſulté, & n'ont ſuivi dans ces réglemens, que le penchant naturel, & l'inſtinct aveugle des paſſions; en ménageant par tout les inclinations corrompuës des ſens, & de la nature. Et voilà à proprement parler, ce qu'on appelle le monde, les maximes du monde, l'eſprit du monde; voilà, pour parler ainſi, cette imaginaire Monarchie, ou plûtôt Ariſtocratie, qui fait & change ſelon ſon caprice les uſages, & les loix à quoi s'aſſujettit ſervilement tout ce qu'on appelle le beau monde; voilà ce fantôme de gouvernement au-

quel on se soumet, & qui n'a de réel, que les idées creuses & bizarres de certaines gens, qui réglent par-là, les goûts, les usages, le prix des bienséances, les modes, & toute la symmetrie de la vie civile; & il a plû aux gens du monde de donner à ces capricieuses idées, force de loi. Certainement rien ne doit tant humilier l'homme que cette sujettion generale & unanime; que cette dépendance servile des caprices d'autrui; cependant quel maître plus absolu, plus ménagé, plus craint, que cet esprit du monde, si contraire, si opposé à l'esprit de Jesus-Christ, & de son Evangile?

La premiére leçon qu'on fait aujourd'hui à un enfant de qualité, c'est de lui inspirer l'esprit du monde, de lui en

apprendre tous les devoirs, les maximes, & les belles manières. La moindre faute en tout cela est relevée avec vivacité ; on ne leur pardonne rien dans cette école ; la moindre inadvertance est reprochée avec aigreur ; tout est puni. Mais apprend-on avec autant de soin, à ces jeunes enfans, les devoirs de la Religion, & les saintes maximes de l'Evangile ? On leur répete bien des fois qu'un enfant de qualité doit être civil, poli, & qu'il doit garder scrupuleusement toutes les bienséances du monde, pour être honnête homme. Mais leur dit-on aussi souvent, qu'il n'y a point de véritable honnête homme dans le monde, que ceux qui y sont véritablement Chrétiens, c'est-à-dire, qui y vivent selon les maximes

de l'Evangile ? Une belle éducation eſt loüable, elle eſt même néceſſaire ; mais peut-elle être belle, ſi elle eſt peu chrétienne ? On apprend à une jeune fille à faire la réverence de bonne grace ; on apprend à un jeune homme à être avec modeſtie, avec bienſéance en préſence des honnêtes gens ; leur apprend-on avec autant de ſoin à être avec reſpect dans les Egliſes ?

Bien des gens trouveront peut-être que ces réflexions ſont ici de trop, & hors de leur place. Ces leçons, ſelon eux, ſont pour le cloître ; la dévotion eſt une qualité de peu de miſe, dans une region où l'eſprit du monde regne ; on la regarde comme une monnoye d'un païs étranger, laquelle ne paſſe point dans ce qu'on appelle le

beau monde. Et voilà ce que produiſent, ce qu'inſpirent les illuſions du cœur à tout ce qui eſt animé de l'eſprit du monde.

Eſt-ce donc, dira-t-on, qu'on eſt ſans religion dans le monde ? Nullement ; mais on eſt mondain ; & généralement parlant, cette qualité prévaut à toute autre. Les plus honnêtes gens, les perſonnes les plus raiſonnables dans ce qu'on appelle le beau monde, y eſtiment la vertu, tout comme on eſtime ces étoffes de prix, qui ne ſont point en uſage.

En effet, eſt-ce la Religion, ſont-ce les maximes chrétiennes qu'on conſulte aujourd'hui, & qu'on ſuit dans toute l'œconomie de la vie civile ? Cette modeſtie chrétienne qui faiſoit en partie le caractére de

distinction des prémiers Chrétiens ; cette droiture, cette noble simplicité, qui faisoient tant d'honneur à nos peres ; cette délicatesse de conscience qui édifioit, sont aujourd'hui chez les gens du monde des vertus surannées. Un luxe excessif ; une magnificence outrée qui confond toutes les conditions ; une dépense inconsiderée, & sans bornes, qui épuise les meilleures familles, tout cela chagrine ceux mêmes qui en font volontairement tous les frais, tout cela fait gémir en secret tout ce qui a encore un reste de bon sens. Cependant l'esprit du monde autorise, exige même tous ces vains excès ; le torrent de l'exemple entraîne, malgré qu'on en ait ; il faut bien se garder de le désaprouver, & de s'en plaindre,

En bonne foi, quelle honteuſe ſervitude pour des honnêtes gens, pour des perſonnes de qualité, d'être aſſervies à ces uſages capricieux qui génent, qui incommodent fort, & qui n'ont d'autre origine, ni d'autre autorité que la bizarrerie des goûts, le caprice des illuſions du cœur, qui ſe joüent de la legereté de l'eſprit du monde. En effet, ſi les illuſions du cœur étoient éteintes, ce qu'on appelle l'eſprit du monde le ſeroit auſſi.

Quelle honte pour des Chrétiens, d'être ſi ſcrupuleux, ſi exacts obſervateurs des maximes du monde; & en même tems ſi lâches, ſi infidéles obſervateurs des loix de l'Evangile; & des plus indiſpenſables, des plus ſaintes maximes de Jeſus-Chriſt. En concurrence des maximes

maximes du monde, & de celles de Jesus-Christ, qui a la préference ?

❖❖❖

En effet, qu'est-ce qu'on consulte aujourd'hui dans ses projets, dans sa conduite, & dans le système de vie qu'on se fait, si ce n'est l'esprit du monde, le goût du monde, le jugement du monde ? On ne délibere pas même sur le parti qu'on doit prendre ; le monde est d'ordinaire l'arbitre du choix ; c'est le seul oracle qu'on consulte. L'esprit du monde décide de la destinée des enfans ; de deux filles, celle qui a le moins de belles qualités, est destinée pour le Couvent ; & on ne pense à établir, que celle qui est plus propre pour briller dans le monde. Consul-

te-t-on beaucoup l'Esprit-Saint, dans le plan qu'on se fait d'une fortune imaginaire, & le plus souvent chimerique ? Les grandes vérités de la Religion, le plan d'une vie chrétienne, le salut éternel, ont-ils beaucoup de part à tous les projets, à toutes les grandes entreprises qu'on fait durant la vie ? On laisse aux dévots ces devoirs, ces pratiques chrétiennes. Qu'on se récrie encore une fois, tant qu'on voudra, contre la prétenduë séverité, contre le prétendu chagrin de cette morale ; qu'on crie à l'exagération ; qu'on regarde en pitié, un faiseur de réflexions qu'on croit toutes mal fondées ; qu'on s'éforce de justifier l'esprit, & les maximes du monde ; qu'on en ait une opinion plus charitable ; qu'on en fasse un juge-

ment moins critique ; l'expérience de tous les jours le dément ; & ceux mêmes qui se récrieront le plus, avoüeront dans le fond du cœur que le portrait est d'après nature.

Qu'il soit permis de descendre dans un plus grand détail. Les exercices d'une piété Chrétienne, fréquent usage des Sacremens ; un saint empressement à gagner les Indulgences ; le Chapelet, priére si familiére à tous les vrais Fidéles ; visite des pauvres dans les Hôpitaux ; pieuses largesses à tant de pauvres familles, que l'indigence rend honteuses ; modestie Chrétienne, qui a toujours fait tant d'honneur aux personnes de qualité ; exemplaire régularité des mœurs, dans ceux mêmes qui sont les plus distingués par l'éclat de

leur naiſſance ; délicateſſe de conſcience dans tous les états ; avoüons-le, tous ces devoirs de Religion, ne ſont plus aujourd'hui du bel uſage du monde ; on laiſſe au peuple toutes ces pratiques de dévotion.

L'eſprit du monde a un autre ſyſtême. On feroit rougir aujourd'hui une femme du monde, dans ces aſſemblées mondaines, ſi l'on diſoit qu'elle a dit ſon Chapellet, ou qu'elle vient de faire ſa priere à l'Egliſe. Ce dont on ſe fait honneur aujourd'hui, c'eſt d'avoir été à un bal ; c'eſt de venir de la comedie ; on ne s'entretient guere d'autre choſe, du moins avec plaiſir : parties de jeu, divertiſſemens exquis, ajuſtemens d'un nouveau goût, coëffures de prix, nouvelle mode ; voilà le ſujet ordinaire des entretiens ;

ſujets bien vuides & bien minces ; il eſt vrai, mais ces converſations au-deſſous du rien, ſont les ſeules qui plaiſent dans ces aſſemblées mondaines ; on ne ſçait parler d'autre choſe, à moins que la médiſance ne défraye la compagnie ; c'eſt là l'eſprit du monde ; il faut avoüer que cela étant, le monde a bien peu d'eſprit.

Les hommes du monde ne ſont pas plus chrétiens, ni même plus ſpirituels, plus raiſonnables dans leurs converſations. Les incidens d'une partie de jeu du jour précedent, ou de la veillée du ſoir ; un rafinement de plaiſir ; une aventure, qui intereſſe le plus ſouvent la réputation du prochain ; un conte divertiſſant ; un jeu de mots ; une raillerie badine ; un bruit de ville : voilà ce qui fait

d'ordinaire tout le fonds de ces vuides, & longues converſations qu'on a dans les aſſemblées mondaines ; c'eſt-là ſi on oſe parler ainſi, le canevas que chacun brode ; & voilà ce qui fait la plus ordinaire, on peut même dire, la plus ſérieuſe occupation des gens de qualité, des gens aiſés, de tout ce qu'il y a de gens oiſifs dans ce qu'on appelle le beau monde. Certainement on ne voit pas ce qui fait la beauté de ce beau monde ; eſt-ce le luxe qui y brille ; ſont-ce les belles maniéres des Acteurs ; tout cela ſe trouve encore plus ſur le Théatre. On dit bien d'une Piéce de Théatre, que c'eſt une belle Comedie, un beau Ballet ; mais la beauté n'eſt pas une qualité de ceux qui la joüent, ou qui le danſent. Cer-

tainement quand on regarde de près, sans illusions, & avec des yeux saints & chrétiens ce beau monde, on le trouve bien laid.

Mais si on retranchoit ces amusemens, ces divertissemens, ces assemblées mondaines, de la vie des gens du monde; que seroit-elle? cette molle oisiveté, ce vuide seroient une source intarissable d'inquiétudes, d'amertumes, de dégoûts, & d'ennuis; la vie la plus obscure, la condition la plus vile, la plus pénible servitude, seroient préferables à la vie mondaine; on en convient; mais une vie chrétienne, qui doit être la vie de tous les Chrétiens, est exempte de tous ces déboires. *Gustate, & videte*, dit le Prophéte, goûtez-la, commencez par en faire l'expé-

rience ; après quoi vous jugerez laquelle des deux eſt accompagnée de plus de douceurs. L'illuſion a beau mettre en œuvre tous ſes charmes. Toutes les joyes des perſonnes mondaines, ſont des ris forcés qui ne paſſent pas les lévres. Malgré la diſſimulation, il eſt certain que les inquiétudes, les amertumes, les chagrins ſont l'apanage des mondains ; leur joye feinte, & artificielle ne les accompagne jamais juſques dans leur domeſtique, où ils ſont d'ordinaire de mauvaiſe humeur & chagrins.

La vie chrétienne eſt une vie unie, douce, tranquille, qui a en partage une joye pure, & une paix inaltérable qui accompagne par tout les gens de bien. Il eſt certain que ſi les illuſions du cœur étoient éteintes,

éteintes, le monde n'auroit plus de partisans, ou pour mieux dire, le monde n'auroit plus d'esclaves.

On convient dans le monde que cette vie mondaine, n'est pas une vie dévote ; mais on doit convenir aussi, que ce n'est point une vie licencieuse, une vie ouvertement criminelle. Les vices grossiers en sont bannis. Nôtre siécle est trop poli, pour ne pas condamner tout ce qui deshonore ; on y passe quelques galanteries, ce sont des épisodes qui divertissent ; mais après tout, la vie des honnêtes gens, ne peut-elle pas être innocente, quoi qu'elle soit mondaine ; pour n'être pas une vie dévote, elle n'en est pas moins la vie des honnêtes gens. Et voilà le raisonnement que les illusions

du cœur font faire, & que l'esprit du monde autorise universellement.

On n'examine point ici, s'il est possible qu'une vie mondaine soit long-tems innocente. Quiconque a une juste idée de la sainteté de nôtre Religion, peut aisément resoudre ce problême ; on se contente de remarquer qu'une vie mondaine ne fut jamais une vie chrétienne. Quand la molleſſe, & l'oisiveté, ne seroit point la mere de tous les vices, une vie passée dans l'oubli des grandes verités de la Religion, dans les plaisirs ; exposée à de si grands, & à de si fréquens dangers du salut ; reglée sur toutes les maximes du monde ; animée de son esprit ; uniquement occupée du desir de lui plaire ; cette vie mondaine

positivement, reprouvée par Jesus-Christ, si visiblement contraire à toutes les maximes de son Evangile ; cette vie peut être innocente, elle pourra même être chrétienne ? A qui prétent-on le persuader ? Est-ce à ces personnes qui passent leurs jours dans les saints exercices de la pénitence dans le cloître, qui est l'asyle de l'innocence, & de la vertu ? Est-ce même à ces personnes qui menent une vie si chrétienne, si pure, si exemplaire dans le monde, & qui ont cette vie mondaine en horreur. Bon Dieu ! quelle idée auroit-on de la sainteté de vôtre Religion, si un contraste si frappant, si ces deux portraits si dissemblables pouvoient se ressembler ; si ces deux voyes si opposées pouvoient conduire au même

terme ? Il n'y a que les plus pitoyables illusions du cœur, qui puissent par leurs enchantemens, rendre ce problême probable.

PARAGRAPHE XIV.

Des illusions du cœur, dans les prétextes spécieux qu'on a de se dispenser des devoirs de Religion, & des préceptes de l'Eglise.

L'ABSTINENCE du Carême, & le jeûne sont de précepte. Le vrai jeûne consiste proprement à ne faire qu'un repas par jour en vingt-quatre heures ; c'est par indulgence qu'on souffre les jours de jeûne, une collation, qui ne doit jamais être un repas. Les vi-

giles, les quatre-temps, & le carême, ſont des jeûnes de commandement. Autrefois le jeûne de carême différoit des autres jeûnes, en ce que dans le carême on ne pouvoit manger qu'après Vêpres, c'eſt à-dire, qu'après le coucher du Soleil; & dans les autres, on pouvoit manger après None, c'eſt-à-dire, à trois heures après midi. L'Egliſe qui ne varie jamais dans le dogme, peut faire des changemens dans la diſcipline; & cette bonne mere par indulgence pour ſes enfans, a bien voulu moderer cette rigidité du temps du repas, les jours de jeûne. Cependant l'eſſence du jeûne qui conſiſte à ne faire qu'un répas par jour, & à s'abſtenir de certaines viandes prohibées, ſubſiſte; & à la collation qu'on permet de faire au

lieu de souper, on ne doit manger que des fruits. Tout le monde convient du précepte, il subsiste dans toute sa vigueur ; mais ce précepte est-il aujourd'hui fort reguliérement observé ? c'est ici où les illusions du cœur triomphent.

Il faut certainement de grandes raisons pour être dispensé d'un précepte de Religion, si clair, & si précis ; & qui oblige sous peine de péché grief, quiconque n'a pas une excuse que Dieu juge légitime. Les vains, & frivoles prétextes, sur lesquels tant de gens se dispensent aujourd'hui du carême & du jeûne, sont-ce des raisons légitimes au jugement de Dieu ? Toutes ces dispenses que l'amour propre fournit, & que les illusions du cœur au-

torisent, seront-elles homologuées par le Seigneur au jour du jugement ?

Un homme craint que le jeûne ne l'amaigrisse ; & son embonpoint ne s'accommode pas d'un seul repas par jour. Il ne faut pas beaucoup plaider ; les illusions du cœur ont déja décidé ; & l'amour propre prononce en faveur de la dispense.

La seule pensée du maigre, fait pâlir une femme du monde, révolte sa délicatesse ; & cent raisons frivoles autorisent sa repugnance à la faveur des illusions, & par-là, elle se croit dispensée du jeûne. Si un reste de crainte de Dieu, fait que la conscience se récrie ; on l'appaise, ou du moins on se rassure, en suppleant au jeûne par quelque legère aumône,

avec laquelle on achéte, pour parler ainſi, une fauſſe ſécurité ; & Dieu veüille qu'on ne trouve point des Directeurs aſſez complaiſans, pour ne pas dire aſſez lâches, qui trop faciles à ſe laiſſer toucher par un ton de voix pitieux, & artificieuſement languiſſant, autoriſent une diſpenſe que les illuſions du cœur rendent plauſible, & que l'amour propre obtient. Bon Dieu ! que de ſupercheries pour éluder l'obſervation la plus indiſpenſable des plus ſaints préceptes, quand ils ſont contraires aux inclinations des ſens.

On diroit que le précepte du carême, & du jeûne, n'eſt aujourd'hui que pour les pauvres gens ; du moins eſt-il certain qu'il n'eſt guere obſervé par les gens aiſez. Les plus ri-

ches, les personnes de qualité ne sont pas la plûpart, plus exacts observateurs du carême, & du jeûne, comme si la qualité & l'abondance, étoient des titres d'immunité. On diroit que le maigre déroge à la noblesse; peu de repas splendide en carême, ou du moins, on ne serve à table maigre & gras; & voilà ce qui démontre bien le relâchement de nôtre siécle. Cependant quelque profession qu'on fasse de probité; on s'est apprivoisé; ce semble, avec un abus si scandaleux; & on ne fait point de difficulté de se trouver à une table, qu'on peut appeller une table profane en carême. Tout cela est l'ouvrage des illusions du cœur, qui fascinent même jusqu'à la conscience.

✣✣✣

Tout le monde cependant ne se dispense pas si légérement du carême, & du jeûne ; il y a encore un grand nombre de ces fidéles Israëlites, de ces exacts, & religieux observateurs de la loi, qui n'oseroient se dispenser du jeûne sans des raisons plausibles ; & c'est ici où les illusions du cœur sont le plus à craindre, & c'est cependant où l'on s'en défie moins.

Le soin qu'on doit prendre selon son état de ses propres affaires, & quelques fois des affaires d'autrui ; l'application que demande son négoce, le change, la banque, le tracas d'une boutique, le soin d'un domestique nombreux ; & cent autres occupations, toutes in-

ſéparables de ſa profeſſion, tout cela reclame contre l'obligation du jeûne. Le tître ſur lequel eſt fondée la diſpenſe qu'on demande, c'eſt la ſollicitude, l'incommodité, la ſervitude, les inquiétudes de l'emploi, & les autres petits embarras qu'on qualifie du nom ſpécieux d'accablement; tout cela coloré par les illuſions du cœur, paſſe bien-tôt, à la ſollicitation de l'amour propre, pour un droit légitime de diſpenſe. Dans cette concurrence de la loi, avec l'amour de ſoi-même, le parti eſt bien-tôt pris. On ſe diſpenſe ſans ſcrupule du précepte du jeûne. On regarde la prévarication de la loi, comme un apanage de ſon état, & de ſa condition; peu s'en faut qu'on ne s'applaudiſſe d'avoir fait une agréa-

ble découverte. Et voilà ce que font tous les jours les illusions. On viole les plus saintes loix, & l'on est tranquille. Mais le sera-t-on beaucoup à l'heure de la mort ? On raméne souvent ici cette derniére heure ; parceque c'est proprement le seul temps de la vie, où nos illusions disparoissent ; le seul où en fait de Religion, & de salut, on ne prend pas le change ; le seul où l'amour propre si impétueux dans ses désirs, si dissimulé dans ses desseins, si habile dans sa conduite durant toute la vie, n'a plus d'artifices pour nous séduire.

Ce n'est pas une moindre illusion, de violer un commandement si précis, que le vain prétexte d'une legere, & souvent même imaginaire incommodité pour se dispenser du

jeûne, & de l'abſtinence du carême, & des jours pendant l'année, où le gras eſt proſcrit. On convient qu'on eſt veritablement diſpenſé de tous les deux, quand une maladie réelle nous met hors d'état de les obſerver; mais n'y a-t-il jamais des maladies de pure délicateſſe, d'amour propre, & même d'imagination, que les ſeules illuſions du cœur réaliſent? bien des perſonnes du monde ſe croient malades, par la ſeule crainte de l'être; ou parce-que l'amour propre leur fait acroire qu'elles le ſont.

Les femmes mondaines ſurtout, ſont fort ſujettes à ces ſortes de maladies. Trop de ſoins de conſerver ſon embonpoint, & ſon teint frais, trop de délicateſſe nuit à la ſanté. La molleſſe rend languiſſant; &

les illusions du cœur représentent cette langueur, comme un pronostic certain d'une prochaine maladie ; il n'en faut pas davantage à Madame pour consulter le Medecin ; & au Medecin pour prononcer que le jeûne, & le maigre sont contraires à Madame. L'arrêt est d'abord reçû sans appel ; & Monsieur le Medecin est prôné comme un très-habile homme. La malade imaginaire ne manque point à la premiére assemblée d'apprendre à toutes ces femmes mondaines, que le Medecin l'a condamné à faire gras ; on applaudit ; & il est peu de ces femmes oisives qui prenant son ennui pour langueur, ne veüillent suivre son exemple. L'amour propre saisit cette occasion pour faire accroire à toutes les joüeuses qu'elles sont

dans le cas ; & par l'artifice des illusions, cette prétenduë, & imaginaire langueur, devient parmi ces femmes une maladie épidémique ; nulle de ces femmes mondaines, & par ce tître même si délicates, qui ne croit avoir droit de dispense. L'inobservation de la Loi du carême semble passer chez elles, pour une marque de femme de qualité ; & voilà un des effets ordinaires des illusions du cœur, & des artifices de l'amour propre. On diroit que le précepte du jeûne & du carême n'est point pour ces personnes oisives, aisées, délicatement nourries, qui passent les soirées au jeu ; mais que la seule pensée de pénitence incommode. Toutes ces personnes cependant font profession d'être Chrétiennes ; seront-elles re-

connuës pour telles au jour du Jugement ; & les illusions d'un amour propre déguisé, justifieront-elles toutes les dispenses ?

Mais ceux qui les auront autorisées par une lâche condescendance, seront-ils justifiés ?

Un Directeur trop indulgent, qui a peut-être une morale plus relâchée dans la conduite des autres, que dans la sienne propre, est il excusable, quand pour avoir été trop facile, & trop mitigé dans ses décisions, il aura donné lieu au relâchement.

La facilité, l'ignorance, la complaisance d'un Medecin, qui est toujours de l'avis de ceux qui le consultent sur leur imaginaire besoin de se dispenser du jeûne, & du carême, le rendront-elles moins coupable

ble devant Dieu de prévarication ? Le Directeur cependant, & le Medecin se croyent en bonne conscience sur cet article ; cette erreur, & cette sécurité de conscience, ne sont-elles jamais l'effet de l'illusion ?

Mais ne vaut-il pas mieux exceder en douceur, que d'avoir une morale trop severe ; Jesus-Christ nous apprend à être complaisant, à être doux à son exemple. On convient que la douceur est une vertu chrétienne ; mais ce ne fut jamais un acte de cette vertu, de donner occasion à ceux qui nous consultent, de se soustraire à l'observation des Commandemens de Dieu, & de l'Eglise. Une si lâche condescendance n'est pas une douceur ; c'est une prévarication.

Que de vains prétextes, bon

Dieu ! pour se dispenser tranquillement & sans remords, d'une loi que la sensualité reprouve, & que l'amour propre ne peut souffrir ! toutes les passions sont révoltées contre le jeûne & le carême; & l'esprit du monde les proscrit ; tout semble concourir à les affoiblir, & à les interdire.

Une occupation de pur choix, un voyage de pur divertissement, une visite d'honnêteté, l'arrivée d'un ami surtout à la campagne, tout sollicite à altérer le précepte du jeûne. La bonne compagnie ; une complaisance mal placée ; une civilité mal entenduë ; une invitation gratieuse, & pressante, paroissent des prétextes spécieux d'interpreter bénignement la loi, sans que la conscience en soit allarmée. Dès

que l'amour propre plaide, les illusions du cœur font que l'esprit est toujours de son avis ; & voilà ce qui fait que ce précepte de l'Eglise, est si peu respecté aujourd'hui dans le monde ; la moindre raison apparente, paroit un tître suffisant de dispense à la faveur des illusions.

Mais dit-on le précepte du carême, & du jeûne est incommode ; défaite pitoyable. Et depuis quand la mortification, & la pénitence sont-elles établies pour flatter la sensualité, & la délicatesse ? Nul pécheur qui puisse faire son salut, sans pénitence ; c'est pour cela que l'Eglise qui connoit cette indispensable nécessité, a fait un précepte du jeûne & du carême ; l'un & l'autre est incommode à l'amour propre ; se-

roit-ce une pénitence, si l'amour propre s'en accommodoit?

❖❖❖

Le soin d'une famille, d'un domestique, l'application à remplir les devoirs de son emploi, tout cela est d'un devoir indispensable; on en convient. Un Pere, une Mere de famille s'attendent bien que Dieu leur demandera compte de ceux qui sont sous leur conduite; un Chef de Communauté, un Superieur; tous ceux qui sont prépofés sur les autres, tous ceux qui sont en place, ont bien des devoirs à remplir. Toute Prélature est une charge; on ne doit pas seulement rendre un compte exact de sa propre personne; on le doit rendre encore de sa commission, &c

des personnes qui sont dans sa dépendance. Une personne peut-être irréprochable dans ses mœurs ; & cependant par sa négligence, avoir bien à se reprocher sur la conduite & les mœurs de ceux qui sont sous sa charge. Ce n'est point ici un rafinement de morale, ni des devoirs de surérogation ; ce sont des devoirs indispensables. Un Pere, une Mere de famille sont indispensablement chargez d'élever dans la crainte de Dieu, leurs enfans ; de leur donner une éducation chrétienne, c'est-à-dire, de leur apprendre dès leur enfance, les prémiers principes de la Religion ; & de leur cultiver l'esprit soit pour les bonnes mœurs, soit encore pour les devoirs, & les bienséances de la vie civile.

Le ſoin des domeſtiques n'eſt pas moins un devoir, dont les peres, & les meres de famille ſont chargés ; ils ſont indiſpenſablement obligés de veiller ſur leurs mœurs, & ſur leur conduite. * *Si quis autem ſuorum, & maximè domeſticorum curam non habet*, dit l'Apôtre, *fidem negavit, & eſt infideli deterior.* Si quelqu'un n'a pas ſoin des ſiens, & particuliérement de ceux qui ſont dans ſa maiſon, c'eſt-à-dire, de ſes enfans, & de ſes domeſtiques, il a renoncé à la foi, & il eſt pire qu'un infidéle. Ces expreſſions ſont fortes ; mais elles ſont vrayes, & bien propres à faire comprendre, quelles ſont les obligations des parens à l'égard de ceux qui compoſent leur famille. A manquer

* 1. *Tim.* 5.

à ce devoir, c'eſt ſelon le ſaint Apôtre, avoir renoncé à la foi, non pas par ſes paroles, mais par ſa conduite; contrediſant par ſes actions le Chriſtianiſme, dont il néglige un des plus eſſentiels devoirs, & donnant occaſion aux Infidéles par cette négligence, d'avoir du mépris de la Loi Chrétienne. L'Apôtre ajoûte, qu'il eſt pire qu'un infidéle; parceque l'infidele, avec le ſeul ſecours de la nature ne laiſſe pas aſſez ſouvent de s'acquitter de ce devoir, pendant que les Chrétiens le négligent, tout éclairez qu'ils ſont des lumiéres de la foi. Le Chrétien, dit à ce ſujet, ſaint Chryſoſtome, viole tout à la fois, & la loi de la nature, & celle de Dieu qui lui eſt connuë, & il eſt en cela pire qu'un infidéle. Quel ſoin

en effet, n'ont pas les Payens, & les Héretiques d'apprendre à leurs enfans, les erreurs de leur Secte ; tandis que les enfans des Chrétiens, & des Catholiques sont souvent peu instruits des veritez de la Religion.

Telle femme, dit fort à propos à l'occasion de ce texte de saint Paul, l'Auteur Catholique des réfléxions morales sur le Nouveau Testament, telle femme ne s'accuse au Tribunal de la Pénitence que de quelques distractions dans ses prieres, de quelque vivacité d'humeur, de quelques sentimens de vanité, tandis que par son peu d'attention sur ses enfans, & sur son domestique, elle se trouve enveloppée dans ce terrible Arrêt de l'Apôtre, qui la met au rang des Apostats de la foi

foi, & la déclare pire qu'un infidéle. On se flatte de marcher dans la voye des conseils, de tendre à la perfection du Christianisme, tandis qu'on cesse en quelque sorte d'être chrétien, par le mépris des devoirs capitaux du Christianisme. Et voilà proprement l'effet des illusions du cœur.

Une mere de famille assez chrétienne d'ailleurs dans ses mœurs, mais un peu trop dans le monde, croit avoir suffisamment satisfait à l'obligation qu'elle a de donner une éducation chrétienne à ses enfans, quand elle en a donné le soin à ses domestiques, & quoi que le devoir soit personnel, elle se croit en bonne conscience, en le faisant remplir par autrui. Pitoyable illusion, qui fera

gémir un jour bien des meres de famille.

Dieu n'a pas chargé vos domestiques de l'éducation de vos enfans ; c'est vous personnellement qui en êtes chargée ; & ce sera à vous seule que Dieu demandera compte de leur éducation. Les domestiques sont à la vérité des gardiens du troupeau, mais après tout ce sont des gardiens mercénaires ; c'est le pere, c'est la mere de famille qui en sont les véritables pasteurs ; ce sont eux qui connoissent leurs brébis, & que les brébis doivent connoître. Le mercénaire, dit le Sauveur, celui qui n'est point le véritable Pasteur, & à qui les brébis n'appartiennent point, voyant venir le loup, abandonne les brébis, & s'enfuit : cependant le loup les enleve, & les

diſperſe. Le mercénaire s'enfuit, ajoûte le Sauveur, parce que c'eſt un mercénaire, & qu'il n'a point d'intérêt à ce qui regarde les brébis ; *Mercenarius autem fugit, quia mercenarius eſt, & non pertinet ad eum de ovibus.* Et voilà proprement ce que ſont les domeſtiques à l'égard des enfans de famille. Cette métaphore n'a pas beſoin d'une plus grande explication. On en doit ſeulement conclurre dans le ſujet préſent, que c'eſt une pure illuſion de s'imaginer, que les chefs de famille puiſſent en bonne conſcience, s'en remettre aux ſoins des domeſtiques, de l'éducation des enfans ; ce ſont eux qui en ſont chargés, & c'eſt à eux à en répondre. Donner à ſes enfans une belle éducation, c'eſt leur donner

une seconde vie; la nature commence, l'éducation acheve. Les domestiques doivent veiller sur les enfans, en avoir soin, & leur donner de bons exemples qui qui servent à nourrir, pour parler ainsi, la bonne éducation que les parens leur donnent. Le mauvais exemple des domestiques, est toujours d'un grand préjudice à la bonne éducation des enfans; aussi n'est-ce pas une moindre obligation des parens, de veiller sur les mœurs, & la conduite de leurs domestiques.

Ce n'est pas moins une obligation aux chefs de famille, de veiller sur les mœurs, & la conduite de leurs domestiques; que de donner une bonne éducation à leurs enfans. Ils sont

chargés du salut de ceux-ci ; & Dieu leur demandera compte du salut de ceux-là ; ils doivent répondre du salut de tous ceux qui sont sous leur conduite. Si vous ne veillez point sur tous ceux qui dépendent de vous, dit le Seigneur, & que vous négligiez de leur apprendre leurs devoirs de Religion, & qu'ils viennent à se perdre par vôtre faute ; je vous redemanderai leur sang : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Tout ceci regarde également les peres & les meres à l'égard de leurs enfans, & de ceux qui sont à leur service ; & les Supérieurs Reguliers, & Ecclesiastiques, à l'égard de leurs inferieurs ; tous sont comptables envers Dieu, du salut de tous ceux qui sont sous leur conduite. On n'est

prépoſé ſur les autres, que pour leur bien. C'eſt en ceci ordinairement, que les illuſions du cœur ſéduiſent l'eſprit même des gens de bien, avec moins de défiance.

On regarde les domeſtiques, comme des gens à gages pour ſervir. Pourvû qu'ils ſervent habilement, avec ponctualité, avec fidélité, & qu'ils ne ſoient pas d'une humeur bizarre; on eſt content de leurs ſervices, on n'exige d'eux rien de plus. Eſt-on fort ſoigneux qu'ils ſervent auſſi bien Dieu, qu'ils ſervent leurs Maîtres? On obſerve s'ils ſont laborieux, s'ils ſont exacts, s'ils ſont habiles; obſerve-t-on avec autant de ſoin, s'ils ſont de bonnes mœurs? S'informe-t-on s'ils fréquentent les Sacremens; s'ils s'acquittent de leurs de-

voirs de Chrétiens avec zele ? Nullement ; on eſt content d'eux, s'ils contentent leurs Maîtres ; on les regarde, on les traite comme domeſtiques par rapport au ſervice ; par rapport aux devoirs de Chrétien, on les regarde comme étrangers. De-là cette licence dans les mœurs, ce peu même de Religion dans la plûpart des gens qui ſont en ſervice. Quel compte à rendre à Dieu, d'une indolence ſi impardonnable à des Chrétiens ! On a vû des Proteſtans tenir la main à ce que leurs domeſtiques Catholiques fuſſent exacts à s'acquitter de leurs devoirs de Religion, & qu'ils aſſiſtaſſent tous les jours à la Meſſe. Il eſt honteux d'apporter de pareils exemples ; mais il eſt encore plus odieux, & plus triſte de

ne les croire pas de trop, pour reprocher aux fidéles leur indifference ſur ce point.

Ce n'eſt pas une moindre illuſion de s'imaginer qu'on a ſatisfait à ce devoir, quand on a recommandé aux domeſtiques, & aux enfans, d'être exacts obſervateurs des Commandemens de Dieu, & de l'Egliſe. On leur doit encore le ſecours des bons exemples, ſans quoi les plus belles leçons ſont ſans fruit. On en croit plus aux yeux qu'aux oreilles. Les exemples ſont des inſtructions muëtes, & toujours efficaces; on croit pieuſement ce qu'on entend; mais on imite aiſément ce qu'on voit.

Quelle impreſſion en bonne foi peuvent faire ſur l'eſprit, & ſur le cœur d'une jeune fille, les leçons de piété, de

modeſtie, de dégoût des parures, d'une mere indévote, toujours parée, & qui ne préſente aux yeux qu'un étalage de luxe qui ébloüit. Un pere éternellement diſſippé, joüeur ſouvent de profeſſion, toujours de mauvaiſe humeur, & peut-être même peu circonſpect dans ſes paroles, donnera-t-il, peut-il même donner une éducation fort chrétienne à ſon fils; & les domeſtiques ſeront-ils fort édifiés des mauvais exemples de leurs Maîtres? Et ce pere de famille en ſera-t-il quitte, pour dire froidement à ſes enfans, & à ſes domeſtiques: ſoyez gens de bien, & ne faites pas comme moi.

Voilà ce que produiſent les illuſions du cœur dans des gens qui ſont chargés de l'éducation d'une famille; & qui doivent

répondre des mœurs de ceux qui leur ſont ſoûmis. Reſponſables de leur conduite, ſeront-ils bien reçûs à dire : je leur avois recommandé d'être gens de bien, honnêtes, & craignants Dieu. Mais ſi les exemples domeſtiques contre-diſent ces bons avis ; ſi la propre conduite dément viſiblement, ce qu'on recommande ; un pere ; une mere ſe feront-ils acquittés d'un ſi important devoir, pour avoir dit ſeulement à leurs enfans : ſoyez vertueux, appliquez-vous à vôtre devoir ; fuyez les mauvaiſes compagnies ; ſans leur donner des inſtructions pratiques, & plus détaillées ; ſans veiller avec ſoin ſur leur conduite ; ſans leur apprendre par leurs exemples à être véritablement Chrétiens ?

Un pere qu'on ne voit guere à la maiſon hors des repas ; une mere qui paſſe la plus grande partie du jour, ou à ſe parer, ou à briller, ou du moins figurer dans les compagnies, s'applique-t-elle beaucoup à donner une bonne éducation à ſes enfans, & à veiller avec ſoin ſur ſes domeſtiques ? Ce ſoin indiſpenſable, n'eſt plus regardé aujourd'hui comme un devoir, ſur tout par les perſonnes de qualité. On croit du moins en être légitimement & ſuffiſamment déchargé, quand on en a chargé les domeſtiques, ou des étrangers, ſans ſçavoir même ſi ceux à qui on donne cette délicate commiſſion ſont gens de bonnes mœurs. Auſſi combien de jeunes gens ne doivent à ceux qu'on a imprudemment chargés de leur

éducation, que les prémiers principes du déréglement dans les mœurs, & du libertinage.

On dit ſans ceſſe à des enfans de qualité, qu'ils doivent ſe ſouvenir de l'ancienneté, du rang, de la nobleſſe de leur famile; leur dit-on auſſi ſouvent qu'ils doivent ſe ſouvenir qu'ils ſont Chrétiens, & que la piété donne un relief, & le plus brillant éclat à la nobleſſe? On leur parle ſouvent des grands Hommes; leur propoſe-t-on auſſi ſouvent pour modéle, les grands Saints? Quelle illuſion, d'être en ſeureté de conſcience; en négligeant un devoir de cette conſéquence!

La lecture des livres de piété, eſt d'un grand ſecours pour l'éducation chrétienne de la

jeuneſſe, & ſinguliérement la lecture de la vie des Saints; nulle qui ſoit plus à la portée de l'eſprit des jeunes gens; peu qui ſoit plus utile à tout le monde. C'eſt toujours une hiſtoire qui plaît, & qui inſtruit; auſſi peu de familles véritablement chrétiennes, où l'on ne liſe reguliérement tous les jours la vie des Saints en préſence de tous les domeſtiques. Mais quand on néglige l'éducation des enfans, & le ſoin de ſes domeſtiques, on regarde ce ſecours, cette pieuſe induſtrie comme une pratique de couvent.

Une mere eſt charmée que ſa fille liſe, & apprenne par cœur un ſonnet, un madrigal, ou quelque autre piéce de poëſie galante. Y a-t-il compagnie chez elle; la petite fille

eſt appellée pour réciter ſon rôle ; toute l'aſſemblée lui applaudit. On loüe ſa mémoire, ſa bonne grace, ſon eſprit. L'interroge-t-on ? Elle répond que c'eſt ce qu'elle a appris de ſa chere mere ; & en effet, c'eſt tout ce qu'elle en apprend dans ſes premiéres années ; dans la ſuite, elle fera de bien plus rapides progrez dans la ſcience de l'eſprit du monde, des vanités, de la parure. Elle eſt dans une trop belle école pour ne pas profiter de l'exemple qu'elle a ſans ceſſe devant les yeux, & des leçons qu'on lui fait, & c'eſt par-là que l'eſprit du monde ſe perpetuë dans la plûpart des familles.

Voilà l'éducation pitoyable qu'on donne aux enfans ; mais voilà bien de quoi allarmer la conſcience ; il eſt vrai ; mais les

illusions du cœur éteignent, éloignent toutes ces allarmes ; on n'a pas le moindre scrupule sur la négligence volontaire d'un devoir si essentiel ; elle n'est plus jugée matiére de confession ; elle sera cependant un sujet de condamnation pour bien des personnes. Si du moins les déplaisirs, les chagrins, les afflictions que causent les enfans dans la suite aux parens, & qui sont les tristes effets de la mauvaise éducation que ces parens leur ont donnée, pouvoient tenir à ceux-ci lieu de pénitence ; mais la faute que font les peres, & les meres, en négligeant l'éducation de leur famille, n'est pas expiée par les fautes que font les enfans, & les domestiques. La négligence de vos devoirs, est une faute qui vous est personnelle ; ce

ſera à vous que Dieu en demandera compte ; ſerez-vous bien reçû à dire : mes enfans dont j'ai négligé l'éducation, m'ont donné bien des déboires, & des chagrins.

On s'eſt un peu plus étendu ſur ce ſujet, parce que c'eſt peut-être celui où les illuſions font moins de bruit, & cauſent plus de mal, ſans qu'on s'en apperçoive ; & c'eſt ce qui fait qu'on vit tranquillement dans cette molle nonchalance, & que l'on meurt d'ordinaire ſans repentir.

Les perſonnes qui ſont en place, ne doivent pas être moins en garde contre les illuſions du cœur. Leur état, leurs emplois, leur prééminence les expoſent plus que les autres

aux

aux ruſes, aux ſupercheries de l'amour propre ; la paſſion d'intérêt profite de l'autorité de la perſonne, pour faire valoir ſes droits ; l'inclination, la prédilection, l'antipathie même ne ſe taiſent point dans les occaſions de ſe ſatisfaire ; un déplaiſir, une offenſe reçûë peuvent vieillir, peuvent être aſſoupis, mais dans l'occaſion de ſe vanger ſourdement, ſans éclat, le reſſentiment ſe réveille ; l'autorité, la dignité, la magiſtrature, la place ſemblent enhardir l'amour propre ; & par-là ſervir comme d'aſyle aux illuſions.

La probité dont on fait profeſſion, rend un Supérieur plus circonſpect ; & l'empêche de donner aveuglément dans le piége ; mais les illuſions du cœur ſont ſubtiles, elles ſont

adroites, captieuſes, elles ébloüiſſent ; & l'empire qu'elles ont ſur l'eſprit, & ſur la raiſon, fait qu'on s'en défie moins.

Dans cette diſpoſition d'un eſprit gagné par les artifices de l'amour propre, il y a grand danger qu'on ne ſuive un penchant trop naturel ; & qu'on ne donne la préference à ceux que la faveur porte. Le droit paroît d'ordinaire pour celui pour qui les illuſions plaident ; & ſi l'on n'eſt en garde contre leurs charmes, il eſt bien à craindre que ſans vouloir faire aucune injuſtice, on ne prenne le change dans la détermination.

A moins d'une préciſion bien épurée, & bien chrétienne, l'eſprit eſt le plus ſouvent la duppe du cœur. L'intention

peut-être droite, sincère même, & l'action défectueuse, pour ne s'être pas défié de l'illusion. La voix des passions, est toujours plus forte que celle de la conscience, à moins que la véritable piété, ne les fasse taire; il n'y a que la défiance de nôtre propre cœur, qui puisse nous mettre à couvert de ses illusions.

C'est par le manque de cette défiance que sans propos deliberé, la droiture est si souvent affoiblie, l'équité lesée, & que la prédilection, & encore plus souvent la passion d'intérêt prennent le dessus. Quand la droiture prédomine, on ne fait aucune acception de personnes; mais dès que les illusions du cœur regnent, tout se fait au gré des passions.

Est-on chargé d'instruire les procès des parties ; est-on officier dépositaire de la foi publique ; garde-t-on par office les notes, & minutes des contrats que les parties ont passés, pour en délivrer des expéditions qui soient authentiques & obligatoires ? Bon Dieu ! qu'il est dangereux qu'on ne se laisse séduire par l'avidité du gain. On embarrasse les incidens ; on multiplie les procédures ; on fait durer la cause ; bien entendu que la durée du tems, ne diminuë pas la reconnoissance, & le profit.

Faut-il donner la copie d'un acte par main de Notaire ; le papier est bien payé ; aussi les mots, & les lignes y sont fort au large ; les marges n'y sont pas épargnées ; & ce qui pourroit être dans une feüille, en rem-

plit ſix. N'y a-t-il point en tout cela de la ſupercherie ? Et cette induſtrie ſi artificieuſe, ne doit-elle rien à l'illuſion ? Ce qu'il y a de ſûr en tout cela, c'eſt qu'il n'y a rien qui faſſe naître moins de ſcrupules. Ces ſubtiles induſtries ſont d'un gros revenu ; un protocole eſt un bon fonds. On convient que les ſoins, l'application, la peine, l'étude même méritent une reconnoiſſance, & doivent être payées ; on pourroit ſeulement demander, s'il n'y a point à craindre que les illuſions n'encheriſſent la manœuvre, & que ce ſoit le pur intérêt qui y mette le prix.

Les préſens ſont des dons gratuits, des marques de reconnoiſſance, d'eſtime, ou d'amitié ; mais ne ſont-ils jamais une eſpéce de marché muet,

& de convention tacite, sur tout quand celui qui le fait a besoin de la bienveillance & du crédit de celui à qui on le fait? Rien ne flatte tant la cupidité que cette courtoisie; quelque intégre que soit la personne qui a du crédit, qui est en place; quelque droite que soit la balance qu'il tient en main; il y a grand danger qu'elle ne panche du côté de celui qui y met son présent, ne fût-ce que par pure honnêteté; & c'est ce danger qui oblige les Juges, les Arbitres, les gens consultés, qui sont d'une probité reconnuë, & d'une droiture à toute épreuve, à ne recevoir jamais aucun présent. Il est bien difficile en effet, qu'une honnêteté lucrative, si je puis m'exprimer ainsi, reste toujours dans les justes bornes

d'une simple reconnoissance affectueuse, & qu'elle n'altére au moins les sentimens de la pure équité, & n'ait beaucoup de part au jugement.

C'est ici sur tout, où les illusions du cœur peuvent agir sur l'esprit avec plus de subtilité & de finesse, & le séduire en l'ébloüissant. On n'a garde de vouloir altérer la droiture dont on fait profession ; on respecte même la délicatesse de la conscience ; mais si l'on ne se défie des illusions, la passion d'intérêt si jalouse de ses droits, & si artificieuse ; l'amour propre si ami de l'intérêt ; un certain penchant natutel à la reconnoissanee, tout concourt à rassurer, & à traiter de vain scrupule toute crainte ; on se détermine par inclination, &

l'on ne doute point qu'on n'ait raiſon. Il y a grande apparence que les ſollicitations muëtes que font les préſens, ne crient un jour bien haut à l'injuſtice, & que la conſcience ne joigne ſa voix à celle des préſens.

PARAGRAPHE XV.

Des illuſions du cœur dans le commerce familier de la vie civile.

ON entend par le commerce familier de la vie civile, ces honnêtes, ces fréquentes & aiſées converſations; ces viſites de pure civilité, cette ſocieté mutuelle, en un mot, cette correſpondance, cette intelligence parmi les hon-

honnêtes gens, qui eſt entre les particuliers, ſimplement pour entretenir la ſocieté, & l'amitié, & pour ſe délaſſer des occupations ordinaires.

La converſation, ou entretien familier, ſoit dans les aſſemblées ordinaires, ſoit dans les viſites, ou dans les promenades, eſt la principale partie du commerce familier de la vie civile; elle en eſt comme l'ame, & ce qui l'empêche de languir; mais toutes ces fréquentes, & ces longues converſations ſont-elles toujours fort chrétiennes, ſont-elles toujours innocentes?

La corruption du ſiécle eſt ſi grande maintenant, que les gens du monde ne ſçauroient preſque s'entretenir d'autres choſes que de médiſances; ſans ce ſel toute converſation eſt

fade & languit ; & c'eſt ſingu-liérement ſur cet article que les illuſions du cœur ébloüiſſent avec plus de ſuccez. Peu de ces converſations, où la réputation du prochain ne ſoit léſée ; nul de ceux & de celles qui les compoſent, qui ne ſe faſſe honneur, & un plaiſir de défrayer la compagnie aux dépens des abſens.

A-t-on appris un fait ridicule de quelqu'un ? Eſt-il arrivé quelque avanture deſagréable ? Court-il un bruit ſourd du derangement des affaires d'autrui ? Eſt-il arrivé quelque malheur ſecret à quelqu'un ? Accuſe-t-on quelque fille de quelque intrigue ? On ne manque point d'en ſervir la compagnie dès qu'on y eſt, & ces bruits de ville bien ou mal fondés, ſervent de canevas ſur le-

quel chacun brode, & que chacun veut embellir. On se fait un malin plaisir, & de dire, & d'entendre tout ce qui tend à diminuer la réputation du prochain ; à affoiblir du moins la bonne estime qu'on avoit d'un mérite sur tout qui fait ombrage.

Les conversations ordinaires, ne roulent gueres que sur des sujets minces, & peu chrétiens ; & Dieu veuille que la perte du tems soit la seule qu'on fasse dans ces longues séances. Ce qu'il y a de certain ; c'est que la réputation du prochain en fait ordinairement tous les frais, & que si la médisance n'y est pas toujours, pour parler ainsi, à visage découvert, elle y regne toujours, du moins déguisée. Tout le monde n'y médit pas ; mais nul

qui n'ait part à la médisance.

Un air, un mot, un geste, un soûris, le silence même, tout souscrit au récit médisant, & souvent à la calomnie. Sort-on de la conversation avec beaucoup de remords ? Nul qui en ait seulement la pensée. Nulle médisance cependant qui ne soit un péché, & souvent un péché grief ; & peu de ces conversations qui ne soient médisantes. Les illusions font disparoître en ceci, jusqu'au moindre scrupule ; ce sont des entretiens communs, & ordinaires ; c'est aujourd'hui le langage usité des gens du monde. De quoi veut-on qu'on parle dans ces conversations journaliéres, si ce n'est des sujets que le public nous fournit ? Et voilà les maximes de la morale des gens du monde.

Qu'on comprenne, quel mal c'eſt que la médiſance ; & l'on ne ſe laiſſera pas aiſément tromper par les preſtiges de l'illuſion.

Les médiſans, dit ſaint Paul, ſont haïs de Dieu ; & le Sage nous aſſûre auſſi qu'ils ſont en abomination aux hommes : *Detractores Deo odibiles ; & abominatio hominum detractor.* Car encore qu'il ſemble que les hommes prennent plaiſir à entendre un médiſant, ils ne laiſſent pas de le déteſter dans le cœur, & ils ſe donnent de garde de lui ; párce qu'ils craignent, & avec raiſon, que de la même façon qu'il traite les autres devant eux, il ne les traite auſſi à leur tour de même devant les autres.

Et ne croyez pas que pour être de la même cotterie, vous

soyez épargné dès que vous êtes absent ; combien défraye-t-on souvent à vos dépens l'assemblée, en vôtre absence. Mais laissant à part vôtre propre interêt, concevez combien ces recits médisans qui sont d'ordinaire le principal agrément des entretiens, qui sont comme l'ame de ces conversations, sont criminels & pernicieux, & à ceux qui les font, & à ceux qui les entendent.

La bonne réputation, dit le Sage, *vaut mieux que toutes les richesses* ; c'est pourquoi les Docteurs tiennent qu'autant que la bonne réputation est au-dessus des richesses, autant le péché de la médisance est plus grand que le péché du larcin. Il n'y a que la legereté de la médisance, comme la legereté

du larcin, qui puiſſe la rendre une faute venielle. Mais qu'il eſt difficile, ſur tout en fait de médiſance, de connoître ce qui n'eſt que veniel.

Peu de ces converſations familieres, peu de ces aſſemblées fréquentes, où la réputation des abſens ne ſoit bleſſée; en ſort-on du moins avec quelques remords? Hélas! on ne s'eſt jamais rien reproché ſur cet article qui intereſſe ſi fort la conſcience, on n'y a peut-être jamais penſé. C'eſt aux illuſions du cœur, qu'on doit cette fauſſe ſécurité de conſcience. On ne voit rien dans ces entretiens ordinaires de la vie civile, qui ne ſoit honnête, qui ne ſoit ſelon toutes les règles de la bienſéance; ſi l'on y fait quelque conte plaiſant, il égaïe la converſation;

si l'on y raconte quelque avanture, quelque bruit de ville, quelque fait qui intereſſe l'honneur du prochain; on en paroit ſurpris; on en a pitié; on gloſe même quelquefois, pour rendre ſeulement l'hiſtoire ou le récit plus divertiſſant, & plus agréable. Et voilà tout; il eſt vrai, voilà tout ce qu'on remporte de ces converſations ſi peu chrétiennes; voilà tout ce que l'eſprit du monde approuve; voilà tout ce que préſente un uſage qui ſemble avoir preſcrit; mais ſera-ce tout ce qu'on découvrira au lit de la mort, où les illuſions du cœur étant éteintes avec leurs preſtiges, on découvrira que les entretiens n'auront pas été remplis de ſeules paroles oiſeuſes; que les inclinations un peu trop naturelles ne s'y ſont pas

affoiblies ; & que la médiſance ſur tout, n'en a pas été toujours proſcrite. Que cette découverte, bon Dieu ! cauſera alors d'effrayantes allarmes, & de cuiſans regrets !

❖❖❖

Le régal qu'on fait de tems en tems à ſes amis qu'on invite à manger, n'eſt pas indifferent au commerce familier de la vie civile. Ces ſortes de repas ſont comme des nœuds de l'amitié ; du moins ſervent-ils à la rendre plus ſociable, & plus douce.

Les Agapes étoient les feſtins que faiſoient enſemble les prémiers Chrétiens, pour entretenir l'union & la bonne amitié parmi les fidéles. Voici ce qu'en dit Tertullien dans ſon Apologetique.

Le nom de nos festins apprend la raison de leur établissement. On leur donne un nom qui signifie en grec, charité. Quelque dépense que l'on y fasse, on regarde comme un gain, une dépense que l'on fait par piété. C'est un rafraichissement par lequel on soulage les pauvres. En effet, chacun y mangeoit avec modestie; les entretiens y étoient tous chrétiens; & le repas finissoit toujours par la priere. Voilà quels étoient les régals que se donnoient par amitié les premiers Chrétiens; tout s'y passoit avec modestie, & selon toutes les règles de la bienséance, & de l'honnêteté; tout y étoit dans l'ordre. En peut-on dire autant des repas qu'on se donne aujourd'hui?

On ne prétend point condamner ici ces petits agrémens du commerce familier de la vie civile. Ces régals ſont des témoignages réciproques d'eſtime, & d'amitié ; ils en reſſerrent les nœuds, ils rendent plus douce la ſociété, ils réüniſſent plus étroitement les familles. Mais tous ces repas, loüables dans leur origine ; ne degenerent-ils jamais en débauches ? Et la licence n'y force-t elle jamais les barrieres de la bienſéance & de l'honnêteté ? La ſomptuoſité n'encherit-elle jamais ſur la bonne chere ? La joye qui doit y regner, eſt-elle toujours chrétienne, & modeſte ? La qualité d'honnêtes gens, ne ſort-elle jamais de ſon caractére ? La tempérance, n'y franchit-elle jamais ſes juſtes bornes ? Ne

s'y émancipe-t-on jamais en des excez ? On s'en rapporte en tout ceci au ſentiment, au jugement des perſonnes chrétiennes, & ſenſées. Ce qu'on peut dire de vrai, c'eſt que nulle part, peut-être, où les illuſions du cœur agiſſent, ébloüiſſent avec plus de liberté.

Certainement les repas qu'on ſe donne aujourd'hui ne ſont pas des Agapes. Quoi que le motif puiſſe être loüable, il n'eſt jamais ſi pur. Bien des vûës particuliéres peuvent s'aſſocier aux motifs de reconnoiſſance, de bienſéance, & d'amitié ; l'intérêt particulier peut y avoir ſa voix ; & certaines inclinations la leur. Mais ſans éplucher trop les motifs de ces fêtes mondaines ; la conſcience n'y trouve-t-elle point

de ſujets de ſe récrier ; certainement ſi elle ne dit mot, c'eſt aux preſtiges des illuſions, qu'elle doit ſon ſilence.

Nulle part où le luxe brille avec tant d'éclat. Une femme du monde eſt-elle invitée au repas : quel ſoin, que de tems, quelle étude ne met-elle point à ſe parer, pour y être, ſi elle peut, la plus belle décoration de la ſcene. Les maniéres aiſées, la gayeté, l'enjoüement encheriſſent encore ſur la bonne chere ; & la joye qui regne dans ces repas, laiſſe peu de jour à la réfléxion. Les entretiens répondent à la fête ; tout y eſt divertiſſant ; il eſt à ſouhaiter que tout y ſoit innocent, que tout y ſoit chrêtien. Quel fond cependant d'examen de conſcience : fond à la veri-

té, qui ſeroit bien fecond en réfléxions, en regrets, en reproches, ſi les illuſions du cœur n'en avoient point étouffé tous les remords.

Choſe étonnante, après une ſéance de trois ou quatre heures à table, où la joye, & ſouvent la licence réveillent bien des paſſions; où les ſens, ſont ſans contrainte; où la belle humeur chaſſe tous les retours intérieurs; où enfin l'eſprit du monde apprivoiſe les conſciences les plus timorées; on ne trouve rien à ſe reprocher; comme ſi ces repas diſpenſoient de toutes les loix de la morale ſevère de l'Evangile. On laiſſe à ceux qui en ſont les Acteurs; à ceux qui y ſont intereſſés, à ſoudre ce problême.

On n'y trouve rien à ſe reprocher; on voit aiſément

d'où vient que les vérités de la Religion, que la Morale de Jesus-Christ, que la conscience ne font aucun reproche, c'est que le cœur, l'amour propre, les passions, les sens s'étant ligués, pour ainsi parler, avec l'esprit, toute voye de représentation est interdite; ces ennemis de nôtre salut, se sont saisis de toutes les avenuës; on n'entend dans ce rendez-vous de divertissemens, que la voix des plaisirs.

Il n'est pas vrai cependant; que la conscience, que la morale de Jesus-Christ, que les vérités de la Religion ne fassent aucun reproche; mais c'est que les illusions du cœur n'éblouïssent pas seulement, elles rendent encore sourd; & l'on sçait qu'il n'y a point de pire sourd que celui qui ne veut

pas entendre. La conſcience ne ſe tait point, elle crie ; mais dans ces repas où regne la joye, ſi on l'entend, on la traite de radoteuſe. Elle ſe fera cependant un jour entendre ; & les reproches qu'elle fera, ſeront d'autant plus accablants, qu'ils ſeront mieux fondés, & qu'ils ſeront tous ſans replique. En effet, peut-on, ſi la piété n'eſt pas entiérement éteinte, peut-on ſortir de ces repas où tout réjoüit, où tout tente, peut-on en ſortir ſans remords ?

Les parties de jeu, ſont d'ordinaire, pour parler ainſi, comme l'épilogue de ces ſortes de comedies. C'eſt ici une nouvelle ruſe de l'amour propre, & des illuſions du cœur. Au ſortir d'un repas où certainement toutes les règles de la

la plus exacte probité n'ont pas été ſcrupuleuſement toujours gardées ; & où la crainte de Dieu n'a pas toujours préſidé, quelques momens de tranquillité, & de repos d'eſprit pourroient donner lieu à des réfléxions ſalutaires, & à bien des regrets. L'eſprit du monde toujours d'intelligence avec les illuſions du cœur y a pourvû, & il a trouvé le moyen de dérober à la conſcience, & aux réfléxions, ce petit intervale, en faiſant paſſer immédiatement de la table de la bonne chere, à celle du jeu, où l'application d'eſprit occupe, épuiſe même toutes les facultés de l'ame, & où les paſſions joüent toujours gros jeu, & ne perdent jamais. C'eſt ainſi que les illuſions du cœur triomphent ſûrement dans le

commerce familier de la vie civile ; comme on ne s'en défie point, on fait gayement tous les frais, & on en eſt les duppes. Mais quel effroi à l'heure de la mort, quels ſteriles regrets, quel inutile dépit, quelles deſeſpérantes allarmes, lorſque les illuſions étant éteintes avec tous leurs charmes, on découvrira diſtinctement de combien de péchés ſecrets, de combien de fautes griéves ont été la ſource, ces divertiſſemens ! on n'y voit rien à préſent, tant que les illuſions du cœur ébloüiſſent ; mais on recouvre la vûë, lorſque l'ébloüiſſement eſt éteint.

A Dieu ne plaiſe qu'on veüille ici faire à plaiſir ; le Directeur ſevère, qu'on veüille

troubler, ou effrayer les consciences les plus timorées, par de vains scrupules, & des fantômes de péché.

On a déclaré dès le commencement de cet article, que les honnêtes divertissemens, n'étoient pas seulement permis dans la commerce de la vie civile, mais qu'ils pouvoient être même loüables. Il est vrai, qu'il ne peut point y avoir de divertissement honnête, qui ne soit innocent, & chrétien. Tout ce qu'on prétend dans cet ouvrage, c'est de découvrir les malins artifices de l'amour propre, & les prestiges des illusions du cœur, qui en ébloüissant l'esprit, l'empêchent d'appercevoir les piéges que les passions nous tendent. Cette étonnante sécurité où l'on vit, n'est ni l'effet d'un juge-

ment prémedité, ni la suite d'une détermination étudiée ; c'est l'effet d'un penchant naturel, c'est un choix sans délibération, que le cœur fait naturellement sans consulter la conscience, & encore moins la Religion ; c'est le seul parti que prend l'amour propre quand il domine. On n'a pas la premiére pensée de s'en défier ; les illusions du cœur en ébloüissant l'esprit, banniſſent toute crainte ; on bleſſe la conscience, mais on est insensible, par les prestiges des illusions ; or ce sont ces prestiges qu'on a prétendu découvrir dans cet ouvrage ; pour prevenir par cette découverte, les regrets qu'on aura certainement, mais trop tard, à l'heure de la mort.

Tous ceux qui sont les dup-

pes des illusions de leur propre cœur, ne sont pas des gens déterminés à se satisfaire aux dépens de leur salut; & à donner de propos déliberé dans un relâchement criminel en fait de morale; des personnes de ce caractère ne sont pas, à proprement parler, l'objet qu'on s'est proposé dans ces réfléxions; on n'a eu en vûë que de faire appercevoir aux personnes qui ont d'ailleurs quelque probité, combien on prend aisément le change en fait de morale, si l'on n'est en garde contre les artifices séduisans de l'amour propre, & contre les charmes muets, mais dangereux de nos propres illusions.

En effet, n'en est-ce pas une visible de suivre servilement en tout, l'esprit du mon-

de, les maximes du monde, les caprices des goûts du monde, dont on devient esclaves sans remords.

Les parties de campagne sont un des plus ordinaires divertissemens des honnêtes gens. On a déja fait remarquer ailleurs, que c'est ordinairement aux saints jours de Fêtes, & du Dimanche, que ces parties de plaisir sont renvoyées; la seule destination qu'on fait de ces saints jours, est une profanation inexcusable, en a-t-on beaucoup de regrets, en sent-on beaucoup de remords? Les illusions ont trouvé le secret de rassûrer la conscience. Cette transgression manifeste d'une Loi si sacrée, si indispensable, est regardée de sens froid.

Ce n'est pas moins l'effet de

ces illusions, dans des personnes qui font même profession d'une vie plus exemplaire, que le peu de décence, avec quoi on s'acquitte habituellement de plusieurs devoirs de Religion ; & cela sans remords, souvent même avec reflexion, & rarement par inadvertance.

On assiste au Divin Sacrifice, on paroit assez souvent dans les Eglises, & l'on n'ignore pas que Jesus-Christ est réellement présent sur nos Autels ; & on le croit. Accordez cette créance, s'il est possible, avec le peu de respect, avec les irréverences, l'indévotion, l'indécence, avec quoi la plûpart des gens paroissent aujourd'hui dans nos Temples. D'où vient qu'on est si peu frapé de la Majesté redoutable d'un

Homme-Dieu, qui y réside ?

La réponse pitoyable, & cependant ordinaire, c'est que quoi qu'on soit persuadé que Jesus-Christ est réellement présent, comme il y est sous un voile, & pour ainsi dire, déguisé, rien ne frappe les sens, quoi qu'on soit bien persuadé qu'on est en sa présence. Et quoi si l'on sçavoit certainement qu'on est en la présence du Roi, oseroit-on lui manquer de respect, sous prétexte que Sa Majesté seroit déguisée ? Voilà cependant ce qu'on voit tous les jours dans nos Eglises, à l'égard de nôtre Dieu ; voilà cet incompréhensible mystère d'iniquité, cette affreuse contradiction de créance & de mœurs qu'on n'a même jamais eu sujet de reprocher aux Payens, dans le culte superstitieux.

cieux qu'ils rendoient aux Idoles. On ſçait quel étoit leur reſpect dans leurs Temples, & dans quelle décence ils aſſiſtoient à leurs ſacriléges cérémonies. A la vérité leur pitoyable aveuglement, & leur extravagance ſi groſſiére en fait de Religion, n'avoient pas beſoin que le démon ſe ſervît des illuſions du cœur; l'erreur de leur eſprit, & leur égarement, ſuffiſoient pour les perdre. Il n'en eſt pas de même des fidéles; nourris dans la véritable Religion, ils n'ont qu'à vivre conformément à ce qu'ils croient, pour faire leur ſalut. Il falloit donc empêcher cette conformité, pour les perdre; & c'eſt par les preſtiges des illuſions du cœur, que s'opère cette pitoyable contradiction de créance &

de conduite dans des fidéles, c'eſt-à-dire, dans des gens qui ſçachant bien qu'ils ſont aux pieds de Jeſus-Chriſt ; que c'eſt à Jeſus-Chriſt qu'ils addreſſent leurs vœux, & qu'ils font leurs priéres ; s'acquittent de ce devoir de Religion, ſans attention, ſans reſpect. Voilà ce que les Payens mêmes ne ſçauroient s'imaginer ; voilà ce que nous aurions de la peine à croire, ſi une triſte expérience ne nous en convainquoit.

Ce qu'il y a encore de plus incompréhenſible, c'eſt que ceux qui opérent ce myſtère d'iniquité, gens d'ailleurs qui ont de l'eſprit, qui paſſent pour avoir de la Religion, & même de la probité, ne ſoient pas frappés eux-mêmes de l'énorme contradiction qui ſe trouve

entre leur propre conduite & leur créance. On entend la Messe, on assiste à l'Office Divin avec de si scandaleuses dispositions ; & on sort de l'Eglise, aussi tranquille, que si on n'avoit rien à se reprocher sur cet article, prêt à renouveller le lendemain les mêmes irréverences. Qui cause cette paisible persévérance d'irreligion, cette visible contradiction de conduite & de créance ? C'est l'illusion qui ébloüit, qui étourdit, & qui empêche qu'on ne voie que tout acte extérieur de Religion qui n'est point animé d'une foi vive, & accompagné d'un culte intérieur, & d'un respect extérieur, qui fassent voir que c'est Dieu qu'on honore, est une momerie.

N'eſt-ce point encore une pure, & groſſiere illuſion, de s'imaginer qu'on a fait une priére à Dieu, à la Sainte Vierge, ou aux Saints, quand on l'a lûë, ou recitée, pour l'ordinaire avec précipitation, la plûpart du tems ſans réverence, & toujours avec peu de reſpect, & de dévotion?

En bonne foi, oſeroit-on parler aux hommes, ſur tout s'ils ſont de quelque rang, avec la même inattention, avec la même indécence, avec quoi on parle à Dieu le plus ſouvent. Que des huées ne s'attireroit point un Acteur ſur le Théatre, s'il récitoit ſon rôle, comme on récite bien ſouvent l'Office Divin. Et preſque perſonne qui s'apperçoive de cette

indévotion, & de cette irréverence; elle a passé en habitude chez bien des gens. On ne dit pas, mais on marmote quelques priéres; & là-dessus on se flate d'avoir prié Dieu. Mais d'où vient cette persuasion si mal fondée? Elle vient des illusions du cœur, qui par leurs prestiges font accroire que pourvû qu'on ait lû, ou récité son office, on a satisfait; comme si un acte de piété ou de religion qui n'est pas animé d'un esprit intérieur, pouvoit être de quelque mérite devant Dieu; ou que le reproche que le Seigneur faisoit aux Juifs, ne regardoit point les Fidéles: ce peuple m'honore des lévres, mais leur cœur est fort éloigné de moi: *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me.* On est Chrétien, on

est dévot de cérémonie, & de culte, mais on ne l'est point de cœur & d'esprit. Les hommes qui ne voyent que l'extérieur peuvent se payer d'un compliment, qui ne consiste qu'en paroles; mais Dieu n'entend, à proprement parler, que le langage qui part du cœur. La Pie, & le Perroquet peuvent articuler & reciter une priére qu'on leur auroit apprise; oseroit-on dire, que le Perroquet, & la Pie, ont prié Dieu? On n'a pas plus de sujet de le dire des personnes qui récitent l'Office Divin, ou quelque autre priére sans attention, sans dévotion, & souvent même sans respect. Et voilà sur quoi peu de gens réfléchissent; prétendent-ils imposer au Seigneur, & commettre une irréverence par ce

faux culte ? Nullement ; mais ils s'imaginent qu'une simple récitation des seuls mots qui composent une priére, suffit pour remplir ce devoir de Religion. L'erreur est grossiere ; elle est cependant bien commune ; & c'est aux illusions d'un cœur qui n'aime point la gêne, qu'est dûë cette grossiere erreur.

Il est étrange que les illusions du cœur ne soient nulle part si ordinaires, ni si efficaces, qu'en matiére de piété, & de religion. S'agit-il des devoirs, & des bienséances de la vie civile ? S'agit-il d'intérêt ? Quelle attention, quelle habileté, quelle justesse ! nul qui ne s'étudie à faire tout dans la perfection ; tout se fait avec la plus juste cadence ; on diroit que les illusions respec-

tent les usages du monde ; du moins elles n'en troublent guere l'armonie. Tous leurs prestiges ne sont employés qu'à rendre défectueux les plus saints exercices de la vie chrétienne ; & elles ont trouvé l'art, ce semble, d'apprivoiser même la conscience des plus gens de bien.

En effet, combien de benignes interprétations pour mitiger les préceptes de la Loi, pour peu que ces préceptes gênent l'amour propre ? Celui de pardonner les injures reçûës, & d'aimer véritablement nos ennemis, tient un des prémiers rangs dans nôtre Religion. Ce n'est pas assez de ne point tirer vengeance d'un ennemi qui nous a offensé ; c'est peu encore qu'une réconciliation purement civile

& extérieure, il faut que le cœur y ait part, & qu'il renonce à tout ressentiment. Vôtre Pere celeste, dit le Sauveur, ne vous pardonnera point, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur : *Si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.*

Ce n'est pas même assez, que le pardon des injures qu'on a reçûës ; pour moi, dit le Sauveur, je vous dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent, qui veulent vous ravir vôtre bien, ou qui le retiennent injustement, pour ceux qui s'en prennent malignement à vôtre honneur, & qui vous calomnient : *Ego autem dico vobis : diligite ini-*

micos vestros, benè facite his qui oderunt vos, & orate pro persequentibus, & calumniantibus vos. Ce n'est point ici un simple conseil, c'est un commandement formel de Jesus-Christ : *Ego autem dico vobis ;* c'est son précepte favori, qu'il a le plus à cœur : *Ego autem dico vobis : ut sitis Filii Patris vestri* ; & sans l'observation de ce précepte, il n'y a point de salut à esperer, on ne doit point s'attendre à avoir part à l'héritage de nôtre Pere celeste.

❖❖❖

Ce n'est donc pas assez pour un chrétien de tout souffrir sans résistance, sans plainte, sans aigreur ; il doit aimer ceux qui le haïssent, ceux qui lui font du mal ; les aimer dans le

tems même qu'ils le persécutent, qu'ils le calomnient, c'est-à-dire, lors qu'ils lui marquent le plus vivement leur haine, comme remarque sagement l'Auteur déja cité des réfléxions morales sur le Nouveau Testament; il doit les aimer d'un amour effectif, en leur faisant du bien, & priant Dieu de leur en faire.

Voilà le précepte positif, & bien formel de l'amour des ennemis, qui exige que nous les aimions sincèrement, c'est-à-dire, non pas en paroles, & par de vaines démonstrations d'amitié qui ne soient que des purs complimens, mais que nous leur en donnions des preuves effectives, en leur rendant service dans l'occasion. C'est maintenant à chacun en particulier, à examiner s'il a

obſervé ponctuellement cet indiſpenſable précepte. Peu de perſonnes qui dans le commerce de la vie civile, ne ſe ſoient trouvés dans le cas de mettre en pratique toute la perfection de ce Commandement.

L'intérêt eſt la paſſion dominante de tous les hommes ; il n'y a même guere de probité à l'épreuve de l'intérêt ; & s'il n'y a guere d'amitié ſans intérêt ; il eſt encore vrai, qu'il y a encore moins d'inimitiés, où l'intérêt n'ait quelque part, & que cette turbulante paſſion ne produiſe, & ne fomente.

L'orgueïl ſi naturel à l'homme, l'ambition, la délicateſſe ſur le point d'honneur, l'antipathie, la jalouſie & toutes les paſſions ſont des ſources fé-

condes, ou du moins des occaſions d'inimitiés. L'amour propre ſur tout, eſt ennemi de tout ce qui le contrarie. Une parole mal interpretée, un rapport douteux, un ſoupçon mal fondé, une mauvaiſe humeur allument tous les jours des haines irréconciliables; & combien de funeſtes incendies ne cauſe pas ce feu malin, qu'il n'eſt pas ſi aiſé d'éteindre? Eſt-il éteint? Combien aiſément ſe rallume-t-il au moindre ſouffle? Tant il eſt vrai que les inimitiés ne ſont pas rares dans le monde. Nul état, nulle condition, où elles ne puiſſent ſe trouver; peu de gens qui n'ait, ou qui n'ait eu quelque ennemi; nul qui n'ait été, & qui ne ſoit obligé de mettre en pratique le précepte du pardon

des injures, & de l'amour sincère des ennemis ; la Loi n'en dispense personne ; que chacun examine serieusement sans prévention, sans préjugé, s'il n'a rien à se reprocher sur la parfaite observation de ce précepte ; & si prévenu par les illusions d'un cœur qui se refuse naturellement à un sacrifice qui lui coûte, on n'a pas pris le change, en faisant consister le pardon des injures, uniquement à ne se point venger.

Il n'est peut-être rien durant la vie, où les illusions du cœur fascinent l'esprit & la conscience avec plus de succez ; rien où elles ébloüissent avec plus de malignité ; rien où elles nous trompent avec plus d'assurance, que dans le prétendu pardon des injures.

On ſe flate d'avoir pardonné, préciſement pour n'avoir pas tiré raiſon de l'injure reçûë. On pardonne, c'eſt-à-dire, on ne ſe venge point, on pardonne, mais on ne ſçauroit voir ſon ennemi, & encore moins lui parler, lui témoigner de l'amitié, ſaiſir les occaſions de lui rendre ſervice. On ne ſçait ſi on a raiſon de dire que les dévots ne pardonnent point; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ſouvent les perſonnes qui font hautement profeſſion de piété, ne ſont pas toujours les plus faciles à oublier une injure, mais ce ſont de faux dévots. Un dévot de ce caractére s'imagine, qu'il ne ſçauroit être offenſé, que Dieu, que la Religion, ne ſoient offenſés & deshonorés dans ſa chere perſonne. L'inju-

re qu'on mépriſe, tombe d'elle-même ; chez lui, nulle qui ne ſoit relevée, & qui ne ſoit une faute irremiſſible. Il pardonne cependant d'un ton mépriſant, & d'un air encore plus dédaigneux, parce que le Commandement de Dieu eſt ſans replique. Mais qu'il eſt difficile que le reſſentiment ne perſévere dans le cœur.

Enfin bien des gens pardonnent, c'eſt-à-dire, on déclare qu'on veut bien oublier une offenſe, une injure, un déplaiſir, qu'on ne veut point pourſuivre en juſtice, le tort qu'on a reçû ; on voit ſon ennemi, la reconciliation ſe fait, on s'embraſſe, mais voilà tout, on ne va pas plus loin ; c'eſt aujourd'hui tout ce que l'amour propre, & les illuſions du

du cœur par reſpect pour la Religion laiſſent faire en fait de pardon. Exiger quelque choſe de plus, c'eſt contre l'uſage, & les maximes du monde ; & moyennant cette pure démarche extérieure, qui n'eſt d'ordinaire qu'une pure grimace réciproque, on ſe flate d'avoir rempli ſur cet article ſon devoir de Chrétien.

Mais que ſignifient ces paroles de Jeſus-Chriſt, qui font le fond, & l'eſſentiel du précepte : *Ego autem dico vobis : diligite inimicos veſtros, benefacite his qui oderunt vos :* pour moi je vous dis : aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïſſent. Ce n'eſt pas même aſſez de ne leur vouloir point du mal, il faut leur faire du bien. L'a-

mour qu'on a pour ſes amis, peut n'être que dans une affectueuſe inclination du cœur, dans une pure bienveillance ; Jeſus-Chriſt veut que l'amour que nous devons avoir pour nos ennemis, ne conſiſte pas ſimplement dans le ſeul pardon des injures reçûës, & du tort qu'on nous a fait, quelque ſincère que ce pardon puiſſe être ; *Diligite*, il veut que l'amour prenne la place du reſſentiment, & comme aimer c'eſt vouloir du bien, le Seigneur demande que celui qui aime ſon ennemi, ſouhaite d'avoir des occaſions de lui faire plaiſir, de lui faire du bien, & ſaiſiſſe celles qu'il a de lui en faire. Cela étant, y a-t-il aujourd'hui beaucoup de gens qui aiment véritablement leurs ennemis ? Y a-t-il bien des gens

qui gardent réellement ce précepte si positif, si essentiel du pardon des injures ?

Un homme de bien, une personne qui fait profession de probité, & qui passe pour telle dans le monde, pardonne hautement à ses ennemis ; mais aime-t-il effectivement ceux à qui il pardonne ? le pardon ne va guére plus loin que le seul compliment ; on se sçait bon gré, on se flatte d'avoir pleinement obéï à la Loi ; on s'applaudit d'avoir fait un acte de Religion si généreux ; & ordinairement toute la prétenduë perfection de cet acte se réduit à dire : Je lui pardonne, à la faveur de ce témoignage superficiel, que les illusions du cœur canonisent, la conscience ne dit plus mot, on est sans remords, on est tranquille : *Le-*

gem implevi. Mais *plenitudo legis est dilectio.* La plenitude de la Loi, consiste dans l'amour. Le pardon est dû aux ennemis par la charité Chrétienne; sans elle le pardon est un pur terme de civilité, qui ne signifie pas plus que celui de vôtre serviteur. En bonne foi oseroit-on s'imaginer que le Commandement que Jesus-Christ nous fait d'aimer nos ennemis, ne consiste qu'à vouloir bien oublier les offenses qu'on en a reçûës; & que tout ce précepte ne nous oblige, qu'à ne se pas venger.

Voilà cependant l'erreur pitoyable où sont aujourd'hui la plûpart de ceux qui pardonnent; le pardon se réduit uniquement à ne tirer pas raison du tort qu'on leur a fait; de là cette froideur, & cette indifference opiniâtre qu'on a pour la

personne à qui on pardonne. De-là cette secrete aliénation, qui à proprement parler, une haine réelle, mais déguisée, dissimulée, assoupie, qui seroit prête cependant à prendre feu dans bien des occasions, si un reste de crainte de Dieu, ou plus souvent le respect humain n'arrêtoient ses saillies. Elle ne laisse pas cependant de se montrer; quoi que masquée, presque dans toutes les occasions où le précepte du pardon des injures, oblige l'amour qu'on doit avoir pour ses ennemis, à paroître publiquement, & pour ainsi dire, à visage découvert.

Se trouve-t-on dans une assemblée, où l'on parle avantageusement de l'ennemi à qui on prétend avoir pardonné? un morne silence, un air glacé trahit le cœur, ou pour mieux di-

re, le prétendu pardon de l'injure. Au contraire, en dit-on du mal ? le visage s'épanoüit, on sourit, on applaudit sans dire mot, mais tout parle. Apprend-on un malheur qui lui soit arrivé ? une secrete & maligne joye, dilate le cœur ; & la compassion même qu'on feint, fait sentir qu'on en est aise. On évite avec soin sa rencontre, de peur, dit-on, que sa présence n'émeuve la bile ; marque certaine que la haine n'est qu'assoupie, & que le feu n'est pas éteint.

Cependant on se flatte d'avoir satisfait au précepte, d'avoir pardonné ; & sur cette bonne opinion qu'on a de sa prétenduë regularité, sans se défier des illusions du cœur dont cette opinion est l'ouvrage, on fréquente les Sacremens, on

prie Dieu, & on lui dit plusieurs fois le jour : Seigneur remettez-nous nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs. J'ai péché, & par mes péchés, je suis comptable à vôtre divine justice ; j'ose donc vous supplier de me remettre toutes les dettes que j'ai contractées envers vous, de me les remettre, dis je, de la même maniére que je remets toutes celles qu'on a contractées à mon égard : *Dimitte nobis debita nostra, sicut & nos dimittimus debitoribus nostris.* J'avouë qu'il n'y a aucune proportion entre mes péchés, & les injures que je puis avoir reçûës : mais qu'est-ce aussi que l'indulgence dont je suis capable envers mes ennemis, comparée à vôtre infinie miséricorde tout ce que je vous deman-

de, c'eſt que vous vouliez bien me pardonner, comme je pardonne. Vous connoiſſez le fond de mon cœur; & vous voyez quelle eſt la ſincerité, la généroſité avec quoi je pardonne à mes ennemis; pardonnez-moi de même. Je leur pardonne les offenſes qu'ils m'ont faites, pardonnez-moi de même, les péchés que j'ai commis; & ſoyez à mon égard dans les mêmes diſpoſitions, dans leſquelles je ſuis à l'égard de ceux qui m'ont offenſé, quelque griéve que ſoit l'offenſe. *Dimitte nobis, ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris.* Comprenons-nous tout le ſens de cette prière? ſçavons-nous bien ce que nous demandons?

Dieu veut bien par ſa miſéricorde, nous accorder nôtre demande, mais à condition que le pardon que nous accordons à

à nos ennemis, sera comme la mesure de celui que nous lui demandons à lui-même. *In quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis.* De la mesure dont vous vous serez servi en pardonnant à vos ennemis, on s'en servira pour vous pardonner à vous-même; c'est-à-dire, que si le prétendu pardon que vous accordez à vôtre frere, n'est pas accompagné de l'amour sincère que vous devez avoir pour sa personne, vous demandez à Dieu de ne vous pas aimer; en effet si vous n'aimez point l'ennemi à qui vous dites que vous pardonnez, vous demandez à Dieu qu'il vous traite de même; & certainement vous serez exaucé.

Il faut avoüer que les illusions du cœur n'aveuglent pas

seulement les personnes grossiéres, & qui ont peu de Religion ; mais qu'elles se joüent encore de bien des gens qui se flatent de mener une vie plus reguliére. Ce qu'il y a de bien triste, c'est que la plûpart fascinés par les illusions du cœur, vivent & meurent d'ordinaire dans ce pitoyable, & funeste aveuglement.

PARAGRAPHE XVI.

Des Illusions du Cœur dans l'usage qu'on fait des biens de ce monde.

IL est certain que Dieu gouverne tout l'Univers, & singuliérement les hommes avec une sagesse infinie ; les soins de la divine Providence s'étendent à

tout ce qui se passe ici-bas. Ce monde ne seroit qu'un cahos immense, & informe de confusion, sans cette divine Providence, qui règle tout avec une sagesse sans bornes, & qui dispose toutes choses, avec mesure, avec nombre, & avec poids: *Omnia in mensura, & numero, & pondere disposuisti?*

Il n'est pas moins constant que c'est de Dieu que nous tenons tout ce que nous possedons dans ce monde; nuls biens qui ne soient ses bienfaits. *Quid habes quod non accepisti.*

On confond souvent la fortune avec la Providence: c'est un langage Payen, que les Chrétiens n'ont point eu honte de retenir, & d'adopter. La Fortune est une chimére, les Chrétiens ne connoissent point d'autre fortune que la Provi-

dence. Ce dérangement continuel des choſes humaines, tout déſordonné qu'il ſemble à nos yeux, eſt pourtant dans l'ordre, & ſelon l'ordre de la Providence. Les choſes humaines ne roulent point à l'avanture, ni au gré de ce qu'on appelle fortune. Que l'un vive dans l'abondance, & qu'un autre manque de tout : le hazard n'a point de part à cette inégalité ſi frappante. Il y a une éternelle Providence qui gouverne tout l'Univers avec une prévoyance, avec une ſageſſe infinie : *Omnia in ſapientia feciſti.* L'eſprit humain eſt trop borné pour pénétrer dans les ſecrets de cette infinie ſageſſe ; mais on peut dire que la foi y a ſuppléé.

La multiplicité, & la différence des conditions dans le monde, ſont encore l'effet de

cette divine Providence, qui fait tout pour sa gloire, & pour nôtre bien. Nôtre salut entre toujours dans l'ordre & dans l'œconomie de la Providence. On se plaint quelquefois de son sort; on a tort; on verra un jour qu'on se seroit infailliblement perdu, si l'on avoit été d'une condition moins obscure, ou qu'on fût né plus opulent. On sçaura combien de moyens de salut Dieu avoit attachés aux prérogatives du rang, de l'emploi, de la naissance; & l'on comprendra que cette diversité d'états, de conditions, de facultés, de talens, de génies, n'étoit pas seulement nécessaire pour l'ornement & la perfection de l'Univers, mais encore pour le bien, & le salut des hommes; & que cette diversité d'états & de con-

ditions, n'eſt pas l'effet le moins brillant de la ſageſſe, & de la Providence divine dans l'Univers.

En effet, où ſeroit cette harmonie admirable de cet Univers, ſi toutes les conditions étoient égales? & quel déſordre; quelle confuſion dans la vie civile, ſi tous les hommes étoient tous également partagés, & que tous fuſſent au même niveau? quel déſordre, s'il n'y eût point eu de ſubordination parmi les hommes; qu'il n'y eût eu ni ſubalterne, ni roturier, ni Laboureurs, ni Artiſans, & que tous fuſſent également ſouverains, & indépendans les uns des autres? avoüons qu'il n'y a peut-être rien où cette Sageſſe œconomique de la Providence divine brille davantage, que dans cette multi-

plicité, que dans cette diverſité d'états, & de conditions parmi les hommes, pour le commerce de la vie civile ; & que par rapport au ſalut éternel, qui eſt le ſeul objet digne de nôtre ambition, & qui eſt ſeul le comble de la félicité, perſonne n'a ſujet de ſe plaindre.

A la verité ſelon les vûës, pour ainſi dire, de la Providence, la correſpondance dans cette différence de conditions, doit être reciproque, & les ſervices mutuels. Si les Grands, ſi ceux qui vivent dans l'abondance des biens du ſiécle ne ſçauroient ſe paſſer des ſervices de ceux qui ſont d'une baſſe condition, & qui vivent dans l'indigence ; ceux-ci, ſelon l'ordre de la Providence, doivent trouver dans ceux-là, dequoi pourvoir à leurs beſoins, de

quoi soulager leur misere. Les riches doivent être comme les peres nourriciers des pauvres. C'est une illusion, c'est une erreur de s'imaginer que Dieu ait donné de si grands biens à des particuliers gratuitement,& sans charge ; nulles richesses qui ne soient à titre onereux, selon les desseins de la divine Providence. Dieu est ce Pere de famille, qui distribuë les biens de ce monde, à ses serviteurs ; quelque inégal que soit le partage, la reddition de compte se fait avec la même précision ; & nous devons tous lui rendre un compte exact, & de l'économat, & de la recette.

Nous sommes tous les économes de Dieu ; tout ce que nous possedons lui appartient, & nous lui appartenons nous-mêmes ; & nous devons un jour

lui rendre compte non seulement des biens extérieurs que nous avons à nôtre disposition, mais encore de l'usage, & de la disposition que nous en aurons faite. Quel fond de réfléxions, bon Dieu, pour les personnes aisées, pour les riches ? & ce sont cependant ceux qui en font le moins.

❖❖❖

On peut dire que c'est ici proprement, où les illusions du cœur agissent avec plus de succès, & où elles séduisent avec plus d'empire. L'éclat de la naissance ébloüit ; & un homme qui a de grands biens, s'enyvre aisément de sa bonne fortune. Comme chacun est maître de son bien ; il en fait l'usage qu'il lui plaît, & en dispose comme ne devant rendre

compte à perſonne. Il ne conſulte que ſa volonté, & ne ſuit que ſon inclination. L'amour propre ordonne la dépenſe ; l'ambition, le plaiſir, la fantaiſie même la règlent ; tout ſe fait au gré des paſſions. On ne conſulte pas même ni les fonds, ni les revenus ; on n'écoute, on ne ſuit aveuglément que la paſſion qui domine. De-là ces dépenſes énormes en repas ſomptueux, en meubles magnifiques, en bâtimens, en préſens, en bijoux précieux, en largeſſes qui tiennent de la prodigalité ; de-là enfin ce gros jeu, & ces pertes conſidérables qui épuiſent tôt ou tard & les fonds, & les revenus ; doit-on être ſurpris, ſi la proſperité, ſi l'abondance vieilliſſent peu dans les familles.

Mais ce n'eſt pas dequoi, à

proprement parler, on doit être surpris, il n'est pas surprenant qu'on fasse de faux pas, & qu'on tombe, quand on n'a qu'une passion aveugle pour guide. Ce qui est étonnant, ce qui doit revolter tout bon esprit, c'est qu'on fasse de si folles dépenses; c'est qu'on fasse un usage si pitoyable de ses biens, sans remords, sous prétexte qu'on n'en doit rendre compte à personne.

Eh! quoi Dieu n'a donné du bien aux Riches, que pour nourrir leur vanité & leur ambition; que pour satisfaire leur amour propre, & leur sensualité; que pour rendre plus impérieuses, & plus absoluës leurs passions; que pour insulter, pour ainsi dire, à l'indigence des pauvres, par le mauvais usage, & l'orgueilleuse dissipation qu'ils font de leurs richesses?

Ils ne doivent rendre compte à perſonne de l'uſage qu'ils font de leurs biens : illuſion pitoyable, erreur groſſiére, s'il en fut jamais ; & Dieu ce Maître ſouverain, ce ſage Diſtributeur de tous les biens, ce tout-puiſſant Pere de famille, qui doit faire rendre compte de la recette avec tant de rigueur à tous les receveurs, ce Dieu n'eſt compté pour rien ?

Les richeſſes ſont des biens que Dieu donne comme en dépôt, avec obligation de n'en faire l'uſage que conformément aux vûës de ſa Sageſſe divine. Les Riches ſont ſes Receveurs, & comme les économes de ces biens, avec obligation indiſpenſable de rendre compte tôt ou tard de l'économat, & de la recette. Sera-t-on

bien reçu à dire : je ne devois rendre compte à perſonne ?

Mais dans ce compte exact, & rigoureux qu'on doit néceſſairement rendre à Dieu, de l'uſage qu'on aura fait de ces grands biens ; ce Dieu ne trouvera-t-il rien à dire touchant cet uſage ? on veut bien que ce ne ſoit point le bien d'autrui que vous aurez mal employé, on veut croire que ce n'eſt que de vôtre propre bien, que vous aurez fait un mauvais uſage. Mais Dieu ne vous avoit donné ce propre bien qu'en économat ; & vous ne deviez pas ignorer qu'il vous demanderoit compte un jour de l'uſage que vous auriez fait de la recette.

On convient qu'une perſonne riche peut légitimement faire de la dépenſe en meubles,

en équipages, en domeſtiques, & en d'autres commodités & bienſéances de la vie, toujours ſelon l'eſprit de nôtre Religion, ſans excéder jamais les règles de la modeſtie chrétienne, & toujours conformément à ſon état; mais peut-on s'imaginer que Dieu ne vous ait donné ces grands biens, que pour franchir impunément toutes ces bornes?

Quelle idée aurions-nous de la Sageſſe, & de la Providence Divine, ſi tandis qu'il laiſſe la plus grande partie des hommes dans l'indigence, quoi qu'ils ſoient également ſes enfans, & ſouvent même plus chers, il répandoit à pleines mains ſes grands biens ſur tant d'autres, uniquement pour en faire des heureux du ſiécle? Si en les

faisant naître, & vivre dans une splendide abondance, il ne leur avoit prescrit d'autres règles, que l'irregularité de leurs passions, & le caprice de leurs désirs dans la joüissance, & l'usage de leurs grands biens. Si tandis qu'il doit faire rendre compte aux pauvres du bon ou mauvais usage qu'ils auront fait de leur pauvreté; il ne devoit point faire rendre compte aux riches du bon ou du mauvais usage qu'ils auront fait de leurs richesses? Et si ces appartemens si magnifiques, si ce luxe si excessif, si ces fêtes mondaines, si tant de folles dépenses qui excedent souvent les revenus, seront des titres suffisans au jour du jugement pour souder leurs comptes.

Certainement voilà bien de quoi allarmer une conscience

timorée ; voilà bien de quoi donner à penſer à tous ceux qui ne conſultent que l'eſprit du monde dans l'uſage vain, & frivole qu'ils font de leurs biens. Ce ſont cependant ces gens riches, comptables envers Dieu de tant de grands biens ſi mal employés, qui vivent dans la plus tranquille ſécurité de conſcience, à l'abri du témoignage de cette même conſcience, qui ne leur reproche ni injuſtice, ni uſure, ni uſurpation du bien d'autrui ; ſans jamais penſer au compte terrible qu'ils doivent rendre à Dieu du mauvais uſage qu'ils auront fait de leur propre bien, qu'ils auront prodigué contre les deſſeins, & les ordres de la Divine Providence.

N'eſt-ce point cette pernicieuſe illuſion dans laquelle vivent

vivent aujourd'hui la plûpart des gens aisés, qui fait dire au Seigneur : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram* : malheur à vous, riches qui ne consultez que vôtre amour propre, & qui ne cherchez que vôtre satisfaction dans l'usage que vous faites de vos biens. *Væ vobis qui saturati estis* : malheur à vous qui n'employez vos biens qu'au gré de vos désirs, sans penser au compte que vous devez me rendre de l'administration de vôtre recette. Ce n'est point à des usuriers, à des gens de mauvaise foi, à des concussionnaires : *Divitibus*, c'est aux gens riches simplement, que Jesus-Christ addresse cet anathême ; & cela uniquement pour ne chercher que leur propre satisfaction : *Quia habetis consola-*

tionem vestram, qui saturati estis.

Telas araneæ texuerunt, dit Isaie ; tout leur travail se reduit à former des toiles d'araignées ; c'est le fruit de la plûpart de leurs grandes dépenses ; *Opera eorum, opera inutilia ;* on fait de grands frais en meubles, on dépense beaucoup en bâtimens, en largesses, en repas, & tout cela à pure perte. Quel coup de foudre, que ce commandement précis, & inévitable du Souverain Maître ? *Redde rationem villicationis tuæ ;* je vous avois confié de grands biens pour les faire valoir : rendez-moi compte de vôtre administration, & de vôtre recette ; car il n'est plus possible, que vous la fassiez valoir ; *Jam non poteris villicare.* Sera-t-on bien rassuré,

sera-t-on bien reçû en faisant voir l'emploi de ses deniers, & tout ce qu'on a dépensé pour satisfaire un luxe outré, une délicatesse extrême, de purs caprices, une sotte vanité ? On peut mourir oberé, & on meurt souvent insolvable envers les hommes ; mais on ne meurt jamais insolvable à l'égard de Dieu ; on ne sort point de ce terrible jugement qu'on n'ait satisfait à la justice Divine, jusqu'au dernier soû : *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.*

Agite nunc divites, s'écrie ici l'Apôtre Saint Jacques, *plorate, ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis.* Allez maintenant riches, qui faites un si mauvais usage de vos biens, pleurez, & jettez les hauts cris sur les malheurs

qui vous vont arriver. Pleurez riches mondains, non seulement sur la fragilité de vos richesses que la mort va vous enlever bien-tôt; pleurez sur le danger de ces richesses qui sont l'aliment de vos passions, & l'instrument souvent de bien des fautes; mais pleurez sur tout sur l'usage peu chrétien que vous en avez fait, & que vous en faites; & pleurez sur la pitoyable illusion où vous avez été, & dans laquelle vous êtes peut-être encore, qui nourrit cette fausse sécurité de conscience, dans laquelle vivent & meurent la plûpart de ceux qui ont le plus de biens; & à qui le Prophête Jérémie addresse ces paroles: *Locutus sum ad te in abundantia tua, & dixisti non audiam.* Je vous ai parlé, lorsque vous êtiez dans

l'abondance ; & vous avez dit : je n'écouterai point.

❖❖❖

Mais un point essentiel qui regarde universellement, & indispensablement tous les riches dans l'usage de leurs biens, c'est l'obligation indispensable qu'ils ont de prélever la portion qui est dûë aux pauvres, & de faire des aumônes à proportion de leurs biens. Et c'est ici où les illusions du cœur fascinent plus efficacement l'esprit de presque tous les riches.

Dans toutes les autres illusions du cœur, il y a toujours quelques lueurs, quelques étincelles d'esprit de Religion, qui causent de tems en tems quelques legeres craintes, qui sont suivies la plûpart de quel-

ques remords. En ceci, l'ombre même de doute eſt bannie ; toutes les avenuës ſont ſi bien gardées par les illuſions, qu'il n'eſt pas même poſſible aux ſcrupules d'y avoir entrée. Si on fait quelque légere aumône par occaſion, on regarde ce petit don, comme une pure libéralité arbitraire, & purement gratuite. Voilà l'erreur pitoyable, & groſſiere dans laquelle ſont aujourd'hui preſque tout ce qu'il y a de gens aiſés, & ſur tout ceux qui vivent dans une plus délicieuſe abondance.

Si du moins les aumônes ſecretes faites aux familles honteuſes, ſuppléoient à ces pieuſes, & édifiantes largeſſes qu'on a tous les jours tant d'occaſions de faire aux pauvres mendians. Mais l'éclat, les plaiſirs, l'a-

bondance, étouffent tout ſentiment de pitié, & empêchent qu'on ne voye, qu'on ne connoiſſe même ceux qui ſont dans l'indigence, ceux qui ſouffrent. La dureté de ces mauvais riches va quelquefois ſi loin, qu'ils ne daignent pas regarder un pauvre; la préſence d'un pauvre mendiant leur eſt importune; l'air dédaigneux, & le mépris avec quoi les pauvres de Jeſus-Chriſt ſont ſouvent rejettés, feroient croire que ces riches ſe croient, ce ſemble, deshonnorés, quand un pauvre leur demande l'aumône.

A la vérité toutes les perſonnes qui ont de grands biens, ne ſont pas de ce caractère. Il y a encore, graces au Seigneur, dans le ſiécle où nous vivons des riches véritablement

chrétiens, qui se font un honneur, & un devoir de Religion, de répandre largement dans le sein des pauvres, une partie de leurs grands biens; qui ne sçauroient voir un pauvre tendre la main, sans être touchés de charité; & qui nourrissent secrétement bien des gens que la honte empêche de découvrir leur extrême misere. Mais le nombre de ces ames choisies, de ces prédestinés, est-il aujourd'hui le plus grand parmi ceux qu'on appelle les heureux du siécle?

Certainement on peut dire, que nous n'avons point de précepte plus formel, plus indispensable, plus intereſſant, & plus souvent intimé dans l'Ecriture, que celui de l'aumône. Jesus-Christ ne se contente pas de nous exhorter, de nous com-

commander en toute occasion de faire l'aumône : *Date eleemosynam*, donnez l'aumône. Il ajoute, pour nous y porter par le motif même de nôtre propre intérêt : *Et ecce omnia munda sunt vobis ;* & par cette charité, vos péchés vous seront bien-tôt pardonnés.

Ce n'est pas encore assez ; le Sauveur pour nous y obliger par un motif encore plus pressant, & auquel il est bien difficile de ne se pas rendre, se met lui-même à la place du pauvre, qui vous prie de l'assister, & déclare, pour ainsi dire, avec serment : *Amen dico vobis ;* que l'aumône que vous aurez faite au plus vil, au plus petit des pauvres, qu'il appelle ses freres, vous la lui aurez faite à lui-même. *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis,*

mihi feciſtis ; vous me l'aurez faite cette aumône, à moi qui ſuis vôtre Dieu, à qui vous devez tout ce que vous avez, tout ce que vous poſſedez, tout ce que vous êtes, tout ce que vous eſperez ; à moi qui ſuis vôtre Sauveur, vôtre Rédempteur, & qui dois être vôtre Juge. Le Fils de Dieu pouvoit-il ſe ſervir d'un motif plus preſſant, plus efficace, & de termes plus forts, pour nous obliger à faire l'aumône; peut-on avoir de la Religion, & ne ſe pas rendre à tous ces motifs ?

Toute l'Ecriture Sainte prêche l'aumône. *Fili*, nous dit le Saint Eſprit, par la bouche du Sage, *eleemoſynam pauperis ne defraudes* ; mon fils ne refuſez l'aumône à aucun pauvre, & ne détournez pas vos yeux de lui, *Et oculos tuos ne tranſvertas à*

pauperi. Donnez l'aumône au pauvre à proportion du bien que vous avez : *Exporrigens da pauperi.* Et plus le nombre de ceux qui vous demandent l'aumône est grand, plus vôtre affabilité, & vôtre charité doit être grande : *Congregationi pauperum affabilem te facito.*

Faites l'aumône de vôtre bien, disoit Tobie en instruisant son fils, *Ex substantia tua fac eleemosynam*, & ne détournez jamais vôtre visage d'aucun pauvre ; *Et noli avertere faciem tuam ab ullo paupere.* Car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous ; *Ita enim fiet ut nec à te avertatur facies Domini.*

Celui qui est porté à faire l'aumône, attirera mille béné-

dictions du Seigneur, dit le Sage dans les Proverbes, *qui pronus est ad misericordiam, benedicetur*, parce qu'il a fait part aux pauvres de son pain; *De panibus enim suis dedit pauperibus.* Quiconque a compassion du pauvre sera bienheureux, *qui miseretur pauperis, beatus erit.*

L'aumône délivre de la mort éternelle, dit encore Tobie, parce qu'elle obtient le pardon des péchés, & fait trouver la miséricorde, & cette vie bienheureuse qui n'aura point de fin: *Eleemosyna à morte liberat; & ipsa est quæ purgat peccata, & facit invenire misericordiam, & vitam æternam.* Aussi l'aumône est un plus riche trésor, que tout l'or qu'on peut amasser; *Eleemosyna, magis quàm thesauros auri recondere.* Et ne

craignez pas que l'aumône appauvriſſe jamais perſonne ; celui qui donne largement au pauvre, dit Dieu, par la bouche du Sage, ne tombera jamais dans l'indigence ; *Qui dat pauperi, non indigebit.* Au lieu que celui qui refuſe l'aumône au pauvre qui la lui demande, quelque riche qu'il ſoit, tombera lui-même dans la pauvreté : *Qui deſpicit deprecantem, ſuſtinebit penuriam.* Voulez-vous laiſſer du bien à vos enfans, faites beaucoup d'aumônes. Car Dieu ſe ſouvient toujours des aumônes qu'a fait un pere, quand il s'agit de la proſperité de ſes enfans : *Eleemoſyna patris non erit in oblivione.* Tandis que les biens que laiſſe un pere qui a été dur à l'égard des pauvres, ne proſpérent jamais dans les enfans.

On ne finiroit point, si on vouloit rapporter ici tout ce que le Seigneur a dit dans les Livres Saints, pour obliger les gens qui ont du bien à faire l'aumône. Non-seulement Dieu se sert pour cela des motifs spirituels ; il employe encore des motifs temporels, & intéressants, auxquels on est plus sensible, comme on a pû voir dans les textes de l'Écriture qu'on a rapportés ; à quoi on se contente d'ajoûter ce que disoit Daniel à un grand Roi, & en même-tems à tous les Fidéles : *Peccata tua eleemosynis redime, & iniquitates tuas misericordiis pauperum ;* rachetez vos péchés par les aumônes ; & vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres. Nous sommes tous comptables à la justice Divine ; les

plus gens de bien, ont toujours de grands comptes à rendre à Dieu ; & nous contractons tous les jours envers lui, de nouvelles dettes. L'exercice continuel des plus austères pénitences, peut dans cette vie, en diminuer le nombre ; & c'est le parti que les Saints ont pris. Les riches peuvent suppléer au défaut de cette sorte de payement, par leurs aumônes. Vous ne pouvez pas, dites-vous, macerer vôtre corps par des jeûnes continuels, & par de grandes pénitences : *Peccata tua eleemosynis redime* ; rachetez vos péchés, par vos aumônes, & vos iniquités, par les œuvres de misericorde, qui accompagnées d'un sincère repentir de vos péchés, & jointes à l'observation des jeûnes d'obligation, & du carême, paye-

ront ce que vous devez à la Justice de Dieu ; *Iniquitates tuas misericordiis pauperum.* Voilà une grande ressource pour les gens aisés ; & laquelle n'ont pas ceux qui vivent dans l'indigence.

C'est sans doute cet avantage que trouvent les riches dans leurs grands biens, qui a fait dire au Roi Prophéte : *Beatus qui intelligit super egenum & pauperem, in die mala liberabit eum Dominus ;* heureux l'homme qui ayant du bien, est attentif aux besoins de l'indigent & du pauvre ; parce que le Seigneur, en considération de ses aumônes, le délivrera de ses frayeurs, en ce jour critique, & mauvais, où il faudra rendre compte à la Justice Divine de tout ce qu'on lui doit. Et non seulement le Prophête rassûre

l'homme charitable, & miséricordieux contre les justes frayeurs de ce dernier jour ; mais il prie encore le Seigneur de prolonger ses jours, & de lui donner une longue vie, dont il fait un si bon usage par ses aumônes : *Et Dominus conservet eum, & vivificet eum, & beatum faciat eum in terra, & non tradat eum in animam inimicorum ejus ;* que le Seigneur non seulement multiplie ses jours, mais qu'il le rende heureux encore sur la terre, pour avoir le moyen de faire tous les jours plus de bien aux pauvres ; & qu'il ne le livre jamais aux mauvais désirs de ses ennemis. Ce seul texte du quarantiéme Pseaume renferme l'idée la plus juste du mérite de l'aumône, & un motif bien intereſſant de la pratiquer.

Il y a un précepte formel de l'aumône ; c'eſt une vérité conſtante, le Sauveur du monde nous l'a expreſſement déclaré en ſon Evangile ; & ce commandement eſt ſi rigoureux, & oblige tellement tous ceux qui ont du bien, qu'il ſuffira de ne l'avoir pas accompli pour être réprouvé de Dieu, & pour entendre ce formidable arrêt : *Diſcedite à me maledicti ;* retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel. *In ignem æternum.* Pourquoi, Seigneur ? En voici la raiſon : c'eſt dira ce Souverain Juge, que j'ai eu faim, & que vous ne m'avez pas donné à manger : *Eſurivi enim, & non dediſtis mihi manducare.* C'eſt que j'ai été malade, & en priſon, & que vous ne

n'avez pas visité : *Infirmus & in carcere, & non visitastis me.* C'est que dans la personne des pauvres que je regardois comme d'autres moi-même, j'ai souffert des besoins extrêmes, je manquois de tout, j'étois dans la derniére misere ; & que vous n'avez pas pensé à me secourir : *Nudus, & non cooperuistis me :* allez maudits loin de moi ! *Discedite à me maledicti in ignem æternum ;* allez pour toujours dans le feu éternel. Remarquez, dit Saint Chrysostome, que l'Evangile ne marque point d'autre chef d'accusation, que celui-là ; comme si toute la rigueur du jugement de Dieu, ajoûte-t-il, devoit consister dans la discussion de ce seul article ; & que Jesus-Christ en qualité de Souverain Juge, ne dût venir à la fin des

siécles, que pour condamner la dureté, & l'insensibilité des riches envers les pauvres. On diroit que le précepte de faire l'aumône renferme tous les autres Commandemens ; & que toute la Loi de l'Evangile se trouve comme en abregé dans le seul précepte de faire l'aumône.

Oseroit-on dire après cela que l'obligation de faire l'aumône n'est que de simple conseil; comme si Dieu, pour l'omission des simples conseils, réprouvoit les hommes.

C'est ici où l'artifice séduisant, & la malignité des illusions du cœur, paroissent dans tout leur jour. C'est par leurs prestiges que le précepte de l'aumône n'est regardé que comme un simple conseil ; & c'est par cette erreur, que la

dureté envers les pauvres, n'eſt jamais matiére de confeſſion. Se trouve-t-il beaucoup de gens riches, qui ſenſibles aux miſéres d'autrui, s'accuſent de n'avoir pas fait l'aumône ? Cependant c'eſt ſur ce manque de charité, que porte l'arrêt terrible de réprobation : *Eſurivi & non dediſtis mihi manducare* ; j'ai eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger : *Sitivi, & non dediſtis mihi potum* ; j'ai eu ſoif, & vous ne m'avez point donné à boire : *Nudus, & non cooperuiſtis me* ; je manquois d'habit, & vous ne m'en avez point donné ; tandis que tant de folles dépenſes au jeu, en luxe ; en répas, auroient abondamment pourvû aux beſoins extrêmes de tant de malheureux, & auroient ſoulagé leurs miſéres.

Quand la Loi de Dieu ne nous ordonneroit pas cette charité compatiſſante, & bienfaiſante ſur les miſéres des pauvres ; faudroit-il une autre Loi que les ſentimens naturels, à la vûë de leurs miſéres ? Dieu en fait un Commandement exprez, ſous peines d'encourir ſon indignation ; & il fait dépendre le ſalut éternel des aumônes que tous ceux qui ont du bien, auront faites ; & on eſt dur, on eſt ſourd à la voix des pauvres dans leur plus grande néceſſité. Sçachez, riches impitoyables, qui bouchez vos oreilles aux clameurs de tant de malheureux, dit le Saint-Eſprit par la bouche du Sage : * *Qui obturat aurem ſuam ad clamorem pauperis, & ipſe clamabit, & non exaudietur ;* que celui qui fer-

* *Prov.* 21.

me l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même, & ne ſera point écouté : *Et ipſe clamabit, & non exaudietur.*

Riches mondains, ſçachez « que Dieu eſt le Souverain « Maître de vos biens, il en eſt « le Seigneur, il en eſt même « abſolument le vrai propriétaire, dit le celebre Orateur « Chrétien, qu'on peut appeller le Chryſoſtome de ce « ſiécle, & par comparaiſon de « vous à lui, vous n'en êtes, « à le bien prendre, que les diſpenſateurs, & les œconomes. « C'eſt ce que la raiſon, & la « foi, ajoûte-t il, nous démontrent évidemment, malgré « la trompeuſe opinion des illuſions du cœur, & leurs « preſtiges ; or puiſque vos « biens, riches du ſiécle, ſont « à Dieu par droit de ſouverai-«

„ neté, vous lui en devez le tri-
„ but, l'hommage, la récon-
„ noissance; & puisqu'il en a la
„ propriété même, & qu'elle
„ lui appartient, il en doit avoir
„ les fruits. Que fait Dieu?
„ continuë le même Orateur
„ Chrétien, il affecte ce tribut
„ & ces fruits, à la subsistance
„ des pauvres, c'est-à-dire,
„ qu'au lieu d'exiger ce tribut
„ par lui-même, & pour lui-mê-
„ me, ce qui ne convient pas
„ à sa grandeur, il l'exige par
„ les mains des pauvres; ou
„ plûtôt il substituë les pauvres,
„ pour l'exiger en son nom;
„ tellement que l'aumône, qui
„ par rapport au pauvre est
„ un devoir de charité, & de
„ miséricorde, est par rapport à
„ Dieu un devoir de justice,
„ un devoir de dépendance, &
„ de sujettion; c'est ce que le
Saint-

Saint-Esprit nous a fait entendre par ces paroles : *Honora Dominum de tua substantia* ; „ honorez de vôtre bien le Seigneur ; reconnoissez par-là son souverain domaine, & avoüez que vous tenez tout de lui

Remarquez que le Saint-Esprit ne dit pas, honorez le Seigneur, en lui donnant le superflu de vos biens ; hélas ; les gens du monde les plus riches aujourd'hui, ne croyent point avoir du superflu, eux qui font de si grandes dépenses pour satisfaire leur ambition, leurs plaisirs, leur luxe. *Honora Dominum de tua substantia* ; c'est du propre fond, du plus liquide de vôtre bien que vous devez prélever, pour lui rendre cet hommage. Est-ce là la doctrine des illusions du cœur, aujourd'hui si universellement

suivie dans le monde ? c'est cependant la doctrine du Saint-Esprit, c'est la doctrine de nôtre Religion, & de l'Evangile. La regarde-t-on comme telle ? & les personnes qui ont dequoi faire de si grandes, & de si folles dépenses, regardent-elles le précepte de soulager la misere des pauvres, comme la plus essentielle de leurs obligations ? le regardent-elles comme un précepte ? & voilà ce que produisent les illusions du cœur, dans lesquelles on vit tranquillement.

❖❖❖

Que de pauvres Lazares accablés de miseres, crient aujourd'hui à la porte des mauvais Riches, sans pouvoir obtenir seulement quelques miettes qui tombent de leur table ;

elles sont destinées ces miettes, pour des chiens, à qui on fait même part des restes des mets. Les cris des pauvres sont importuns à ces ames dures ; & d'ordinaire, tout ce qu'entendent ces malheureux de moins désobligeant, c'est, un Dieu vous assiste ; voilà toute l'aumône que reçoivent ces pauvres, qui en la demandant, ne demandent qu'une légere portion de leurs biens.

Dieu vous assiste ; oüi, Dieu les assistera ces pauvres qui lui sont chers, ces pauvres que Dieu a députés pour exiger de vous le tribut des biens qu'il vous a comme prêtés, des biens qu'il vous a donnés comme en dépôt, & dont vous n'êtes, à proprement parler, que les économes, & les dépositaires.

Dieu les assistera par d'au-

tres mains, que par les vôtres. Il se trouvera des personnes Chrétiennes, qui ayant plus de religion que vous, auront aussi plus de charité; & qui regarderont Jesus-Christ dans la personne du pauvre.

Enfin, Dieu les assistera ces pauvres; leurs cris pitoyables seront entendus par des Prédestinés, qui en auront pitié; aussi seront-ils entendus eux-mêmes du Pere des misericordes quand ils lui répresenteront leurs besoins: *Clamabit ad me, & ego exaudiam eum.* Pour vous, ames dures, qui laissez impitoyablement souffrir tant de pauvres, & qui les voyez presque reduits aux derniéres extrêmités, sans vous mettre en peine de les assister dans leurs misères & de pourvoir à leurs besoins; le jour viendra

que vous aurez besoin de grands secours, & que vous implorerez la divine miséricorde. On ne vous dira pas : Dieu vous assiste ; vous l'avez trop méprisé. Mais n'auroit-on pas sujet de vous dire : que le monde, que l'esprit du monde, en faveur de qui vous avez fait de si grandes dépenses, pour l'amour duquel vous avez prodigué tant de biens ; que ce monde dont les pernicieuses maximes vous ont fait faire de si grands frais, tandis que vous refusiez un verre d'eau aux pauvres ; que ce monde vous assiste. *Clamabitis in die illa, & non exaudiet vos Dominus in die illa.* Vous serez traités, comme vous aurez traité Jesus-Christ lui-même dans la personne du pauvre. *Qui obturat aurem suam ad clamorem pauperis ; & ipse*

clamabit, & non exaudietur. Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-meme, & ne sera point écouté. Quelle interprétation les illusions du cœur donneront-elles à ces Oracles de l'Ecriture Sainte. Saint Pierre Chrysologue appelle les pauvres, les receveurs du domaine de Dieu & il nous fait considerer la main du pauvre comme le trésor de Dieu sur la terre, qu'on nommoit ci-devant Epargne; *Gazophilacium Dei manus pauperis.* Certainement il ne tient pas aux Riches mondains, que ce trésor ne soit épuisé, que cette Epargne ne soit vuide.

Mais enfin est-ce un si grand peché d'être peu sensible aux miseres des pauvres? n'est-ce point ici une morale outrée qui ne tend qu'à allarmer les con-

ſciences par de grands mots ? pourvû qu'on ſoit d'ailleurs honnête homme, eſt-ce un ſi grand crime d'être peu charitable ? & prétend-on nous faire accroire que pour n'avoir pas fait l'aumône, lorſqu'on le pouvoit, on doive être reprouvé ? *Durus eſt hic ſermo, & quis poteſt eum audire* ? combien de gens riches, & durs envers les pauvres penſeront ainſi.

A cela on répond, que ſi le refus de faire l'aumône, ſi cette dureté envers les pauvres n'étoient qu'une faute legere, comme le Sauveur du monde en condamnant un jour tant de reprouvés prendroit-il pour le ſujet capital ? & univerſel de leur réprobation l'oubli volontaire des pauvres : *Eſurivi enim & non dediſtis mihi manducare ; ſitivi, & non de-*

distis mihi bibere ; nudus eram, & non cooperuistis me. Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, & vous ne m'avez point donné à boire, je manquois d'habit, & vous ne m'en avez point donné : *Discedite à me maledicti in ignem æternum* ; allez maudits loin de moi dans le feu éternel. Que les illusions du cœur donnent ici la torture à l'esprit pour adoucir, pour interpréter, pour éluder le motif, la severité, l'infaillibilité de cet Arrêt qui réprouve bien des gens riches.

On ne prétend point condamner ici de peché grief, le refus passager d'une aumône legere à un pauvre qui tend la main, hors des cas d'une extrême néceſſité ; on ne parle que de cette dureté habituelle qui

qui rend les gens aisés impitoyablement insensibles aux besoins des pauvres ; on parle de ceux qui tandis qu'ils vivent dans une délicieuse abondance de toutes choses, oublient volontairement, & sans pitié, un si grand nombre de pauvres familles, qui manquent de tout.

❖❖❖

Il est aisé à quiconque a de la Religion, de convenir de la nécessité de faire l'aumône ; & d'être persuadé que ce précepte oblige indispensablement tous ceux qui ont du bien ; la difficulté est, de terminer la quantité respective de ces aumônes.

Il est certain que l'aumône pour être faite dans le sens, & la rigueur du précepte, doit

être proportionnée aux biens, & à leur quantité. C'eſt un tribut que vous devez au Maître ſouverain de tous vos biens; le fond de ces biens en doit régler la redevance. L'amour propre, & ſes illuſions, ont beau faire valoir cent ébloüiſſantes raiſons de diſpenſe; tout eſt pur ſophiſme; Dieu ne ſe relâche jamais de ſes droits. Il veut bien par ſa bonté pleine de ſageſſe, que chacun préleve ce qui eſt néceſſaire pour ſon entretien ſelon ſa condition, & ſon état. Mais le tribut qu'on lui doit, eſt privilegié; & il doit être préferé à toute autre dépenſe. Une légere aumône, ne ſatisfait pas au précepte, quand on a de grands biens. Abus, dit ſaint Ambroiſe, ce n'eſt point même aumône, que de donner peu, lorſqu'on a

beaucoup reçû : *Non est eleemosyna, è multis pauca largiri.* C'est encore bien moins payer le tribut qu'on doit à Dieu, quand on vit dans l'abondance.

Quel est l'injuste procedé des riches mondains de ce siécle, s'écrie l'Orateur Chrétien qu'on a déja cité, & quel désordre regne aujourd'hui dans le monde parmi des gens qui font même profession d'être Chrétiens ! ils mesurent tout hors l'aumône, sur le pied de leurs revenus & de leurs biens. Ils veulent être richement vêtus, logés, servis, meublés à proportion de leurs biens, & souvent même au de-là de cette proportion par des excessives dépenses ; il n'y a que l'aumône, où l'on ne garde point cette proportion ; quoi qu'il n'y ait

que l'aumône, où cette proportion soit d'un devoir indispensable. Tout publie chez les gens riches, la somptuosité, l'abondance; il n'y a que l'aumône qui n'ait point de part à leur dépense; le tribut qu'ils doivent à Dieu, n'est compté pour rien. Trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de riches du siécle aussi magnifiques dans leurs aumônes par proportion, qu'ils sont superbes dans leurs habits, qu'ils sont prodigues dans leur jeu, qu'ils sont splendides dans leurs tables?

On a beau refuser à Dieu le juste tribut qu'on lui doit pour tous les biens qu'on possede, & qu'il a chargé les pauvres d'exiger. Dieu ne perd jamais rien de ses droits; il sçaura bien tôt ou tard se faire justice.

C'eſt cette juſtice que Dieu doit ſe faire du mauvais uſage que les perſonnes riches auront fait de leurs biens, & du tribut qu'elles auront refuſé de lui payer, en refuſant d'aſſiſter les pauvres, qui oblige l'Apôtre ſaint Jacques de s'écrier : *Agite nunc divites, plorate ululantes in miſeriis veſtris quæ advenient vobis* : allez maintenant riches ; pleurez & jettez les hauts cris ſur les malheurs qui vous vont arriver. Le refus que vous avez fait juſqu'ici de me payer le juſte & ſacré tribut que vous me devez de tous vos biens, & le mauvais uſage que vous en faites pour ſatisfaire vôtre luxe, vôtre ambition, & une demeſurée paſſion d'interêt, tout cela a pouſſé à bout ma juſte colere ; je n'attendrai

pas le jour terrible de mes vengeances, je préviendrai même le jour de vôtre mort.

Divitiæ vestræ putrefactæ sunt : Vos tréfors se tourneront en roüille, & en pourriture, & vous n'en profiterez pas. *Vestimenta vestra à tineis comesta sunt* ; vos riches habits seront mangés des vers. *Aurum & argentum vestrum æruginavit, & ærugo eorum in testimonium vobis erit* ; vôtre or & vôtre argent est tout roüillé, & la rouille qui empêchera que vous n'en profitiez, servira de témoignage contre vous, & me vengera de l'abus que vous faites de vos richesses. *Thesaurizastis vobis iram in novissimis diebus* ; vous avez amassé de grands biens ; & pour ne m'en avoir pas payé par des aumônes proportionnées à ces grands

biens que vous aviez reçûs de ma pure libéralité, dit le Seigneur, le tribut que j'exigeois ; vous vous êtes fait un tréſor de colere pour les derniers jours. Ces biens ſont comme la voix de tant de malheureux, que vous n'avez pas daigné ſoulager par vos aumônes.

Ecce merces operariorum qui meſſuerunt regiones veſtras, quæ fraudata eſt à vobis, clamat, & clamor eorum in aures Domini Sabaoth introivit ; voilà que le ſalaire dû aux ouvriers que vous avez fait travailler, & dont vous les avez fruſtrés, éleve ſa voix ; c'eſt toujours le même Apôtre ſaint Jacques qui parle ; voilà le ſalaire dû à ces domeſtiques qui vous ont ſervi, dû à ces pauvres Artiſans que vous avez employés ; voilà le prix

de ces étoffes que vous avez peut-être déja uſées ; & que vous n'avez pas encore payées ; voilà enfin tant de pauvres honteux, tant de malheureux dans les priſons, dans les carrefours, à la porte même de vos maiſons, reduits à la derniére miſére, qui demandent leur pain, que vous prodiguez à vos chiens, & que vous refuſez impitoyablement aux pauvres de Jeſus-Chriſt, qui ſont à proprement parler, vos créanciers, & dont vous retenez pour ainſi dire, le patrimoine. *Ecce merces operariorum quæ fraudata eſt à vobis, clamat, & clamor eorum in aures Domini Sabbaoth introivit.* Tous ces malheureux élevent leur voix ; vous êtes ſourds à leurs cris Riches mondains, mais ces cris qu'ils pouſſent ſans ceſſe ſont parvenus

aux oreilles du Dieu des armées; & ce Dieu qui eſt leur caution, & qui a chargé les Riches de leur ſubſiſtance, ſçaura bien tirer raiſon de ces iniques débiteurs. Et voilà ces injuſtices criantes que les illuſions du cœur pallient aujourd'hui, & autoriſent.

Riches mondains, que vos plaiſirs, que vôtre luxe coûtent de larmes, & d'impatiences au pauvre? c'eſt ſon pain que vous lui refuſez pour le métamorphoſer en ces mets ſuperflus qui ſont les délices de vos tables. Mais ſi vôtre puiſſance, & ſa pauvreté lui ferment les tribunaux des hommes; il crie vengeance au Ciel, & il s'en fait entendre.

❖❖❖

Les liberalités en fait d'au-

mône aux pauvres, ne doivent avoir d'autre règle, que leurs besoins. Dans les nécessités communes, & ordinaires, c'est le superflu des riches qui doit faire la matiére de l'aumône. Par le superflu on ne doit point entendre ce qui ne peut plus être d'aucun usage, après que la vanité est rassasiée; on doit entendre ce qui est au de-là du pur besoin. Ce qui est par dessus le pur nécessaire, est proprement ce qu'on appelle superflu; & ce superflu est le patrimoine des pauvres; c'est un bien qui appartient aux pauvres; un bien dont les riches sont les dépositaires & les distributeurs; retenir ce bien, dit saint Ambroise, c'est se rendre coupable de vol. *Non enim majus crimen est habenti tollere, quàm cum abundas indigenti de-*

negare ; ce n'eſt pas un plus grand crime de dérober le bien d'autrui, que de refuſer vôtre ſuperflu aux pauvres. Il eſt certain que les riches ſont comptables, & redevables aux pauvres de tout leur ſuperflu ; c'eſt-à-dire, de tout ce qui n'eſt point abſolument néceſſaire à l'entretien honnête de la condition, & de l'état ; & c'eſt ſur cette idée juſte du ſuperflu, que les illuſions du cœur triomphent par leurs preſtiges.

Selon ces illuſions, les riches n'ont point de ſuperflu. Quelque opulentes que ſoient les perſonnes du prémier rang, à peine leurs amples revenus ſuffiſent pour leurs folles dépenſes, peu qui ne meurent endettés, & pluſieurs mêmes inſolvables ; & après avoir retenu, & diſſipé le bien des pau-

vres, ils font perdre encore à leurs créanciers & la créance, & le fond.

Les gens de qualité, pour l'ordinaire, plus ils vivent dans l'abondance, & moins ils ont de superflu. L'ambition, la magnificence, la vanité absorbent tout le bien des pauvres; de sorte que le superflu aujourd'hui chez ceux qui regorgent de biens, est une chimère; ils n'ont pas même souvent dequoi payer l'Artisan qu'ils font travailler, & la legion de valets, & de domestiques qui les servent. Mais si le superflu chez les gens qui ont le plus de biens, est pour ainsi parler, une chimère, que devient la loi indispensable d'assister les pauvres de son propre bien?

Mais ne peut-on pas se servir de son superflu pour s'ag-

grandir, & pour accroître sa fortune ? Ce désir de s'aggrandir, & de devenir plus riche, peut être loüable, pourvû qu'il soit Chrétien ; c'est-à-dire, selon les règles de la modestie, de la charité, de l'équité chrétienne, selon les Loix de vôtre Religion ; qu'il vous soit permis d'aggrandir vôtre état, pourvû qu'en même-tems vos aumônes grossissent à proportion ; puisqu'elles sont une partie essentielle de vôtre état ; sans cela ce ne sera point de vôtre argent, à proprement parler, que vous aurez acheté cette charge, cette terre, ce sera du bien des pauvres que vous aurez fait ces acquisitions. Les illusions du cœur qui regnent despotiquement aujourd'hui dans le monde, se récrieront contre cette mo-

rale ; on la regardera comme une morale outrée qui ne tend à rien moins qu'à la damnation de tous les riches. Ce n'eſt point cette morale qui damne les riches, répond le celebre Gerſon ; mais ce ſont les riches qui ſe damnent, pour ne vouloir pas ſuivre cette morale.

L'aumône n'eſt point une œuvre de ſurérogation, mais une dette dont Dieu a chargé les riches en faveur des pauvres ; or ce n'eſt pas payer cette dette, que de donner ſeulement aux pauvres, le rebut de vôtre maiſon, & je ne ſçai quels reſtes de vôtre luxe ; c'eſt encore ici l'effet des illuſions, de s'imaginer qu'on fait l'aumône quand on donne aux pauvres ce qui n'eſt plus bon à rien : *Non quid faſtidio expuas*,

dit Saint Ambroiſe, *ſed quid religionis affectu, & ſtudio conferas, penſandum eſt.* Eſt-ce par un motif de Religion, & pour obéïr au précepte de l'aumône qu'on donne à Jeſus-Chriſt dans la perſonne des pauvres, ce qu'on n'oſeroit pas preſenter au plus vil de ſes domeſtiques, & à des valets ? Craignez plûtôt, pourſuit le même Saint, qu'au lieu d'être récompenſé pour avoir donné, vous ne ſoyez puni pour avoir donné ſi peu de choſe : *Metuendum eſt enim ne plus plectaris ob retenta, quam compenſeris ob data.*

Mais on a une famille à entretenir, on a des enfans à pourvoir : autre ſubterfuge ſuggeré, & coloré par les illuſions, pour éluder & réduire à rien le précepte de l'aumône. Vous

avez des enfans à pourvoir, dit Saint Auguſtin, & de là vous concluez que vous pouvez garder vôtre ſuperflu en bonne conſcience : *Video quid dicturus es : filiis ſervio : ſed hæc vox pietatis, excuſatio eſt iniquitatis.* Illuſion, erreur, faux prétexte ; rien ne contribuera plus à l'entretien honnête de vôtre famille, & à l'établiſſement avantageux de vos enfans, dit l'Eſprit Saint, que vos aumônes. *Qui dat pauperi, non indigebit.* Ne craignez point l'indigence, tant que vous ſoulagerez par vos aumônes celle d'autrui. Les aumônes d'un pere de famille, ſont le meilleur fond de l'héritage des enfans : *eleemoſyna patris, non erit in oblivione.* Qu'on ait des enfans à établir, ou non ; le ſuperflu eſt dû aux pauvres ; c'eſt leur

leur bien, c'eſt leur patrimoine, & nullement celui de vos enfans.

Ex ſubſtantia tua fac eleemoſynam; l'Eſprit Saint ne dit pas, faites l'aumône de ce qui ne vous ſert plus de rien: *Ex ſubſtantia tua*; c'eſt de vos plus clairs revenus, c'eſt de ces biens que vous avez à vôtre uſage, que vous devez faire l'aumône, à plus forte raiſon de ce qui eſt ſuperflu.

On dit de ce qui eſt ſuperflu, & non pas de ce qu'on a de ſuperflu; car aujourd'hui ſi on conſulte ceux qui ſont les plus riches dans le monde, ils n'ont rien de ſuperflu; tout leur paroit néceſſaire; non pas pour leur honnête ſubſiſtance ſelon leur état, & leur condition; mais pour leur luxe, pour la ſomptuoſité de leur

table, pour leur jeu. Et voilà la pitoyable, la grossiére, la criminelle illusion dans laquelle vivent tranquillement la plûpart des gens du monde.

On demande froidement ce que c'est que ce superflu. On appelle superflu ces deux, ces six, ces dix Loüis qu'on perd au jeu, & qu'on risque souvent sur une carte.

On appelle superflu, ces dépenses énormes que vous faites en bâtimens superbes, en meubles magnifiques, en repas splendides; & en cent autres inutilités; tandis que vous refusez un morceau de pain à un pauvre qui meurt de faim à vôtre porte.

On appelle superflu, femmes mondaines; ce que vous dépensez, ce que vous prodiguez en mille ajustemens frivoles,

& en un faſtueux étalage de luxe, qui entretiennent vôtre vanité, & qui ſeront peut-être un jour le triſte ſujet de vôtre réprobation éternelle. Retranchez une partie de ces vanités, & vous aurez du ſuperflu; & par là ſans vous incommoder, ſans diminuer l'éclat de vôtre condition, ſans avilir les prérogatives de vôtre rang, vous aurez abondamment de quoi aſſiſter un grand nombre de familles honteuſes reduites dans la plus affreuſe indigence; de quoi ſoulager un grand nombre de malheureux; de quoi racheter vos péchés, par vos aumônes, & vos iniquités par les œuvres de miſéricorde envres les pauvres: * *Et iniquitates tuas miſericordiis pauperum.*

* Dan. 4.

On ne parle point ici du saint usage, que doivent faire de leur superflu, les gens d'Eglise; ils sçavent parfaitement leur devoir sur ce point si délicat. Personne n'ignore quels anathémes l'Eglise a fulminez contre ceux qui employeroient ces biens consacrés au Seigneur, à des usages profanes. Tout ce qui est au de-là du nécessaire, pour l'entretien honnête d'un Beneficier selon son état, & sa dignité, est censé superflu. Les revenus de ces riches benefices, sont le patrimoine des pauvres; tous ces riches Beneficiers en sont les œconomes, & les dispensateurs; & ce n'est, pour ainsi parler, que pour reconnoître les soins & la peine qu'ils ont de les amasser, de les conserver, & de les distribuer aux pauvres, & à l'entretien

des Egliſes, que le Seigneur leur permet d'en prélever ce qui eſt purement néceſſaire pour leur honnête ſubſiſtance ; il n'y a pas deux ſentimens dans l'Ecole, & chez tous les Saints Peres, & les Docteurs ſur ce point de morale. Les biens d'Egliſe ſont pour les pauvres, & pour l'entretien des Miniſtres du Seigneur.

Graces au Ciel, le nombre de ces fidéles dépoſitaires des biens Eccléſiaſtiques n'eſt pas rare aujourd'hui dans le Clergé ; combien de grands Prélats, & de riches Beneficiers, à qui nul tître ne fait plus d'honneur, que celui de Pere des pauvres. *Illi viri miſericordiæ ſunt, quorum pietates non defuerunt.* On en voit aujourd'hui un grand nombre de ces illuſtres Prélats, de ces hommes encore plus

recommandables par leur insigne charité, & par leurs œuvres de miséricorde, qui ne font pas seulement l'honneur du Clergé par leur propre mérite ; mais qui font encore l'admiration du peuple par une piété édifiante, & singuliérement par leurs grandes charités : *Viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt.* Certainement une foule de pauvres qu'on voit tous les jours à la porte d'un Palais Episcopal, & qui ne s'y rendent tous les jours, que parce qu'ils y trouvent tous les jours un soulagement sûr dans leurs misères, est la plus riche décoration, le plus noble ornement, la garde la plus magnifique, & la plus sûre, qu'on puisse jamais trouver à la porte des Palais des Grands.

PARAGRAPHE XVII.

Des remedes contre les illusions du cœur.

ON peut dire qu'un remede contre les illusions du cœur, ce sont ces illusions mêmes. Si elles empoisonnent, elles ont en elles-mêmes le remede contre leur venin; semblables à ces insectes venimeux, qu'on n'a qu'à écrafer sur la playe même qu'ils font, pour en être gueri sur l'heure.

Les réfléxions sérieuses sur la source, la nature, & les effets des illusions du cœur, peuvent suffire à un bon esprit, pour en découvrir l'erreur, la malignité, & les fâcheuses suites.

C'eſt toujours l'amour propre, la cupidité, ou quelque autre paſſion qui leur donne naiſſance ? Comme c'eſt toujours pour éluder, pour affoiblir, pour interpréter malignement quelque précepte trop génant de la Loi Divine qu'elles employent leurs preſtiges, & leurs faux jours. C'eſt toujours la ſenſualité, la convoitiſe, qui les produiſent ; ſemblables à ces lueurs trompeuſes, à ces feux follets qu'on nomme ardents, qui ne ſont que des exhalaiſons enflammées qui ébloüiſſent, & qui égarent. La Loi Divine chagrine les paſſions ; la morale de l'Évangile eſt un Directeur ſévere qui condamne le libertinage du cœur humain. Un eſprit chrétien ne pouvant pas annuller cette Loi, toute la reſſource

reſſource eſt dans les faux jours, & les preſtiges des illuſions qui par de ſubtiles & malignes interprétations, décharnent, pour ainſi parler, de telle maniére cette Divine Loi, qu'il n'en reſte plus qu'un ſquelete. La Loi ainſi affoiblie, défigurée par les illuſions, n'eſt plus qu'une ombre, qu'on ne conſulte plus, & qui diſparoit bien-tôt; & la morale du cœur humain, prend ſa place. Voilà l'ouvrage par excellence des illuſions du cœur. Cette pernicieuſe morale eſt trop commode à la cupidité & aux ſens, pour n'être pas du goût de bien des gens; les paſſions ne conſultent point d'autres docteurs; elles s'accommodent fort de cette morale.

Voilà quelle eſt la ſource des illuſions du cœur, qui ſont

elles-mêmes la source de nos erreurs, & par-là de nôtre relâchement, de nos égaremens à l'égard de la morale chrétienne. Il ne paroît guére possible qu'une personne qui a de la Religion, & de la probité, se déterminât jamais de plein gré, à transgresser un précepte; sa conscience a besoin d'être ébloüie, surprise, débauchée par de fausses raisons, qui à la faveur d'un faux jour la trompent, & la rassûrent; & c'est ce que font les illusions du cœur, qui sont toujours comme les émissaires de l'amour propre. Faut-il d'autre motif pour nous en défier, & pour nous faire tenir en garde contre leurs prestiges.

La nature des illusions ne nous fournit pas un remede moins efficace contre leur ma-

dignité ; ni un motif moins persuasif de nous défier de leurs subtils raisonnemens, qui sont tous de purs sophismes.

En effet, que sont en soi les illusions du cœur ? Ce ne sont que de fausses apparences, qui nous dérobent, & font disparoître la vérité, pour nous faire donner étourdiment dans l'erreur. C'est l'artifice malin de quelque passion, pour persuader à l'esprit, que ce qui la flatte est toujours fondé en raison ; & que tout ce qui la gêne, ou la combat, est le pur effet d'un vain scrupule. S'il n'y avoit point de passions, il n'y auroit point d'illusion du cœur ; tout comme s'il n'y avoit point d'illusion du cœur, il n'y auroit point d'erreur en matière de foi, ni de relâchement dans la

morale. Ce ſont ces illuſions jointes à la corruption du cœur humain, & au libertinage des mœurs, qui enfantent toutes les Sectes. Ce ſont auſſi ces mêmes illuſions qui à l'égard des conſciences plus timorées, ſuggerent ces interprétations bénignes de la Loi, leſquelles ne tendent qu'à nourrir toutes les paſſions en les flattant, & à anéantir la ſainte, indiſpenſable & ſalutaire ſéverité de la morale de l'Evangile. Voilà quelle eſt la nature des illuſions du cœur; c'eſt une lueur maligne, qui nous fait faire bien de faux pas, & nous conduit toujours à quelque précipice.

Mais ſi la ſource des illuſions du cœur; ſi leur nature peuvent fournir de ſi ſalutaires réfléxions pour nous en découvrir le faux,

& nous porter à nous en défier ; leurs triſtes effets ſont bien propres à nous les faire regarder comme les plus dangereux ennemis de nôtre ſalut ; & à ne nous laiſſer plus ébloüir par un leurre qui tient ſouvent du preſtige.

Qu'on ſe rappelle ſans préjugé tous ces égaremens d'une vie trop mondaine, qui ne peuvent que faire gemir quiconque a un peu de ſens froid, de jugement, & de Religion ; ces excez en divertiſſemens ſi peu chrétiens, dont il ne reſte qu'un amer regret d'avoir été peu ſages.

Qu'on rappelle en ſon eſprit, tant de folles dépenſes en jeux, en luxe, en repas, dont on n'a aucun remord, parce que l'eſprit faſciné par les illuſions du cœur, approu-

ve, autorise tous ces excez, & rend la conscience muette, en la tenant comme captive.

Qu'on rappelle enfin tous les égaremens d'une vie trop mondaine, pour pouvoir passer pour une vie fort chrétienne; on découvrira aisément, que c'est aux prestiges des illusions du cœur qu'on doit tant de faux pas; & que si on s'est égaré en fait de mœurs, c'est pour avoir suivi aveuglément de si mauvais guides.

Rien n'est plus propre que ces sérieuses réfléxions, pour faire appercevoir les mauvais effets de ces illusions; pour nous obliger à nous en défier, & pour nous faire découvrir le poison habilement déguisé dans toutes ces captieuses, & sophistiques raisons que l'a-

mour propre ſuggere avec tant d'art, & que l'eſprit gagné par le cœur, rend plauſibles, pour nous faire donner dans le piége.

❖❖❖

Une connoiſſance non ſuperficielle, mais profonde, exacte, & nette du cœur humain, peut être un excellent remede contre les malignes exhalaiſons qui en ſortent.

On ne ſçauroit bien manier les matiéres de morale, ſi l'on ne connoit parfaitement les plis, & les replis du cœur; mais auſſi on ne ſçauroit bien connoître les plis, & les replis du cœur humain, qu'on n'en découvre le foible, & tous les artifices dont il eſt capable.

Le cœur eſt la ſource, & en même tems le ſiége des paſ-

sions. C'est le cœur humain qui leur donne naissance, & qui les nourrit ; elles lui doivent tout ce qu'elles ont de vivacité, de fiel, & de hardiesse ; & quoique les passions soient aveugles, elles suivent toujours leur pointe, parce que c'est le cœur qui les conduit.

Les illusions du cœur ne sont pas simplement ses mouvemens & ses désirs qui prennent feu ; il faut encore que l'esprit joigne à ce feu, ses lumières. On peut dire que le cœur, & l'esprit se trompent réciproquement ; l'esprit ébloüi, & déja prévenu par le cœur, prononce toujours en faveur des passions ; & le cœur charmé de les voir justifiées par le jugement de l'esprit, les propose hardiment, & les suit sans scrupule ; aussi faut-il plus souvent chercher la

cause de nos égaremens, dans les affections du cœur, que dans les connoissances de l'esprit.

Comme le plaisir est l'attrait dominant du cœur, rien ne lui plaît naturellement que ce qui flate les sens, & l'amour propre; & tout ce qui contredit ses inclinations, le gêne, & lui déplaît. De-là vient que comme la vertu est naturellement austère, par la contrainte qu'elle impose au cœur en réprimant ses désirs, elle n'est guere de son goût, & encore moins de son choix.

La trop bonne intelligence qui regne naturellement entre le cœur & l'esprit, est la source ordinaire des illusions qui ébloüissent, & qui égarent. Il ne faudroit que faire l'anatomie du cœur humain, &

connoître l'affinité qu'il y a entre ſes ſentimens & la foibleſſe de nôtre eſprit, pour découvrir ſans peine quelle eſt l'erreur & la malignité des illuſions qui viennent de ces deux principes. On verroit que c'eſt le penchant naturel & l'attrait qu'a le cœur pour le plaiſir; que c'eſt l'averſion qu'il a pour la contrainte, & par conſéquent pour les freins que met la Loi; que c'eſt l'amour du relâchement, & du libertinage; que c'eſt tout cela, de concert avec les diſpoſitions ſubornées de l'eſprit, qui produit toutes ces illuſions qui ſont des erreurs ébloüiſſantes, mais qui ſont des erreurs en fait de morale, qui trompent ſans que l'artifice ſoit apperçû; qui étouffent les ſentimens de la piété chrétienne, ſans remords, &

ſans bruit ; qui établiſſent l'empire de l'amour propre, & des autres paſſions, ſans contradiction ; & qui nourriſſent un cœur, & un eſprit tout mondain, aux dépends, pour ainſi parler, de la morale de l'Evangile.

Faut-il à tout eſprit raiſonnable qu'on ſuppoſe être chrétien, d'autres raiſons pour ſe défier des illuſions du cœur, pour les condamner, & pour être ſans ceſſe en garde contre leurs attraits, & leurs preſtiges.

Le cœur a ſon langage, comme l'eſprit a le ſien ; mais ils parlent toujours le même langage, quand il s'agit des intérêts de l'amour propre. Et à moins qu'on ne conſulte les Loix de l'Evangile, la morale chrétienne, & l'affaire impor-

tante du salut : le jugement de l'esprit est toujours favorable aux affections du cœur ; & l'opinion qui favorise ses inclinations, paroit toujours la plus probable. L'empire qu'a le cœur sur l'esprit, est, pour ainsi dire, trop universel, pour que l'opinion relâchée ne trouve pas des Docteurs complaisans, qui ne lui refusent point leurs suffrages. Les autorités sans avoir été mandiées, viennent par troupes au secours de la bénigne décision ; un air froid, joint à un ton décisif fait d'abord regarder l'avocat du relâchement, comme un oracle. On lui prodigue les loüanges à pleines mains ; & si quelqu'un découvrant la supercherie de l'amour propre, & le faux brillant de l'illusion, ose s'inscrire en faux, & plaider pour la

sainte séverité de la morale de l'Evangile : il est regardé en pitié, ou du moins comme un homme peu éclairé, & d'une conscience trop scrupuleuse.

A Dieu ne plaise qu'on veüille ici faire l'apologie du rigorisme, aussi répréhensible, & peut-être encore plus opiniâtre que ce qu'on appelle relâchement en fait de morale. Si celui-ci est l'effet des illusions de l'amour propre ; celui-là est l'effet d'ordinaire des illusions d'un orgueïl secret, d'autant plus à craindre qu'il ne paroît jamais que sous le masque d'une piété qui prend, & qui impose. Quelque differens que soient ces phénomênes, ils viennent tous deux de la même source, ce sont également les illusions du cœur qui les

produiſent ; le relâchement dans la morale naît des illuſions d'un cœur naturellement ennemi de la contrainte, & porté au plaiſir ; le rigoriſme vient ordinairement des illuſions d'un cœur naturellement orgueilleux, qui aime la diſtinction, & qui donne toujours dans des excez, quelque paſſion qui le domine ; il eſt vrai que l'eſprit ſe prête toujours à ces deux émulateurs, par l'intérêt qu'il prend à favoriſer toutes les paſſions.

On comprend aiſément que le relâchement dans la morale, peut être, comme il l'eſt en effet, l'ouvrage des illuſions d'un cœur toujours partiſan de l'amour propre. Mais que le rigoriſme ſi contraire à cette inclination naturelle du cœur puiſſe naître de ſes illuſions,

c'eſt ce qu'on peut avoir de la peine à comprendre.

La difficulté ſeroit plauſible, & il ne ſeroit peut-être pas ſi aiſé d'y répondre, ſi les rigoriſtes eux-mêmes pour la plûpart, ne nous ſuggéroient par leur conduite, la ſolution de cette difficulté. On ſçait depuis longtems, que ces prêcheurs du rigoriſme, ne ſont rigoureux que pour les autres. Ils prêchent la morale ſévère & même outrée; mais ils en ſuivent une plus mitigée, plus douce. Il coûte peu d'étaler impérieuſement une Doctrine auſtère, quand on laiſſe aux autres à en faire tous les frais. *Alligant enim onera gravia & importatibilia, & imponunt in humeros hominum :* ils lient des fardeaux peſans & qui ne ſe peuvent porter, ils les mettent ſur les

épaules des autres, dit Jesus-Christ lui-même. *Digito autem suo*, ajoûte le Sauveur, *nolunt ea movere* : & ils ne veulent pas même les pousser du doigt. Ils accablent les autres d'obligations, dont eux-mêmes se dispensent ; ils débitent la morale sévere ; mais celle qu'ils suivent eux-mêmes, flate leur amour propre, & n'a rien de genant. Quelle pitié, de se servir même de la morale de Jesus-Christ, pour imposer au peuple ! N'est-ce pas un aussi grand mal d'outrer la juste séverité de la morale de l'Evangile par le rigorisme, que de l'affoiblir ; & de la reduire presque à rien par le relâchement.

On convient qu'il peut y avoir des rigoristes de bonne foi, des gens de bien d'un naturel

turel âpre, & auſtère qui outrent tout ; donnant trop à leur génie & qui voudroient, pour ainſi dire, reformer la Loi, & la rendre encore plus auſtère. Durs à eux-mêmes & aux autres, bien loin de rendre la vertu auſſi aimable qu'elle l'eſt, ils en dégoutent ſouvent les ames foibles. Si ces perſonnes pratiquent elles-mêmes, ce qu'elles prêchent, elles ſont très-loüables. Mais ſi elles ont été à l'Ecole de Jeſus-Chriſt, elles doivent avoir appris que la douceur doit accompagner la ſainte ſéverité de la morale de l'Evangile. Apprenez de moi, dit ce divin Sauveur, que je ſuis doux & humble de cœur : *Diſcite à me quia mitis ſum, & humilis corde.* Qu'on ſoit ſévere pour ſoi-même. Mais ſi l'on eſt humble, on ne manquera

pas de douceur envers les autres. Car quoique la Loi Chrétienne soit un joug à l'égard de l'amour propre, & des inclinations de la nature ; ce joug, ajoûte le Seigneur, est doux, & ce fardeau est leger : *Jugum enim meum suave est & onus meum leve.*

C'est visiblement l'effet de l'illusion d'un cœur sensuel & mondain, d'oser rendre la morale de Jesus-Christ commode à la nature ; & ce n'est pas moins une illusion, de rendre le joug de Jesus-Christ plus pesant qu'il n'est, & sa morale trop sévère. Embrassons ses maximes, pratiquons sa morale, & nous apprendrons de lui, la douceur & l'humilité. Aussi a-t-on vû de tout tems que les personnes les plus austères pour eux-mêmes, l'ont toujours été

moins pour les autres. Ceux au contraire qui ſemblables aux Phariſiens, ſe diſpenſent de la ſévérité de la morale de l'Evangile, ſont éloquens à en exagerer la rigueur, & l'amertume. Qu'on ſoit ſévère pour ſoi-même; mais qu'on perſuade les autres, que le joug du Seigneur eſt doux, & que ſon fardeau eſt leger.

Mais de tous les remedes pour guérir les illuſions du cœur, le plus efficace, ce ſemble, eſt la penſée de la mort. Nulle illuſion en fait de morale, qui ne s'éteigne dans ce dernier jour. Durant la vie, le cœur peut aiſément impoſer à l'eſprit, l'ébloüir par ſes charmes, le faire donner dans l'erreur par ſes preſtiges, le dé-

baucher par l'attrait du plaisir, & les sollicitations de l'amour propre, & des autres passions; & c'est par cet artifice, & de ce fond, que naissent toutes les illusions en fait de morale durant la vie. Au lit de la mort toutes ces supercheries de l'amour propre cessent; tous ces faux jours disparoissent; tous les prestiges s'évanoüissent; & à tous ces malins artifices succedent la verité, le pur bon sens, & la Religion.

Interprétations benignes de la Loi; distinctions subtiles, & captieuses; raisonnemens éblouïssans; droits de naissance, prérogatives de rangs, faux prétextes de santé, approbations mandiées, décisions recherchées, artifices malins de l'invention du cœur humain, voilà d'où sortent ces essein d'illusions durant la vie; mais elles

disparoissent toutes au lit de la mort. *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum :* à ce dernier jour s'évanoüissent toutes nos illusions.

A ce jour critique toutes les opinions si amies des sens, si favorables aux passions ; si opposées à la séverité de la morale de Jesus-Christ ; ces opinions si propres à nourrir le relâchement, à flater le cœur humain ; à autoriser la cupidité, & l'amour propre : *peribunt* ; toutes ces illusions disparoîtront, s'éteindront, seront anéanties : *peribunt*.

Durant la vie on a de grandes vûës, on fait de grands projets, on prend de justes mesures. C'est, pour ainsi parler, dans le tribunal du cœur où préside l'amour propre, & où toutes les passions ont voix délibérati-

ve ; chacune y plaide sa cause, bien sûre de la gagner, puisque c'est l'esprit fasciné par les illusions du cœur, qui prononce. La conscience, la Religion ont beau se présenter pour s'inscrire en faux, ou du moins pour réclamer contre tout ce qui s'y délibère contre leurs interêts, contre leurs droits : le tribunal leur est peu favorable ; leurs raisons passent pour de vains scrupules. Voilà à quoi se réduisent toutes ces délibérations si humaines, & ces jugemens si peu Chrêtiens, qu'on peut appeller le triomphe des illusions du cœur durant la vie. A la mort, tout ce vain étalage d'idées, de projets, de mesures, & de raisonnemens si mondains disparoît, est confondu & s'évanoüit comme un éclair. *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.*

Que les illusions ayent eu pour objet, le luxe, l'ambition, ou le plaisir, & l'interêt : *In illa die peribunt* ; à ce dernier jour, elles périssent. Illusions du cœur dans les gens du monde ; illusions du cœur dans les personnes mêmes qui font profession de piété, & par conséquent plus déguisées, plus subtiles ; illusions qui peuvent se trouver dans l'état Ecclésiastique, ou Religieux ; illusions du cœur dans les Partisans de l'erreur & du schisme ; illusions du cœur dans la plûpart des conditions particuliéres des gens du monde ; illusions dans les prétextes spécieux dont on se sert pour se dispenser de quelques devoirs de Religion ; illusions dans le commerce familier de la vie civile ; enfin illusions du cœur dans l'usage

qu'on fait des biens de ce monde : tout ce tas d'illusions, quelque différens que soient leurs objets ; quelque plausibles qu'ayent paru les motifs, & les raisons apparentes qui les ont autorisées ; quelque droit de bourgeoisie, pour parler ainsi, que leur âge semble leur avoir donné ; quelque crédit qu'elles ayent eu dans le monde : toutes ces illusions du cœur, & de l'esprit s'évanoüiront à l'heure de la mort, & ne laisseront qu'un fond éternel de regrets, de repentirs infructueux & de desespoirs, peut-être pour ceux qui en auront été volontairement les dupes : *in illa die peribunt omnes cogitationes eorum.*

❖❖❖

Nul remede certainement plus

plus propre, & plus efficace pour guerir les illusions du cœur, & pour s'en préserver, que la pensée de la mort, où l'on est sûr qu'on aura un vif, & un souverain mépris de leurs prestiges. Quelque hideux, & quelque effrayant que soit cet objet, on devroit l'avoir toujours présent, puisqu'on est assûré qu'il est inévitable.

Les illusions du cœur durant la vie, tendent toutes à autoriser le relâchement dans les mœurs, ou du moins à le pallier. A la mort tous ces nuages se dissipant à la vûë du tombeau; tous ces fauteurs du relâchement disparoissant aux approches d'un Juge souverain, & infiniment éclairé; à la veille d'un jugement sans appel, d'un jugement où l'on doit faire une exacte & sevére révi-

sion des piéces ; d'un jugement où l'on ne doit consulter que la pure morale de Jesus-Christ, & où l'on n'a d'autre règle que la Loi de l'Evangile ; à la veille d'un jugement enfin où les passions du cœur humain n'ont plus de partisans. A ce dernier jour la pure raison, & la Religion rentrées dans tous leurs droits, représentent l'injuste oppression où les illusions du cœur les ont tenuës.

Elles réclament alors contre toutes les décisions qu'on a faites en faveur de l'amour propre, au préjudice de la Loi de Dieu ; elles réclament contre toutes ces interprétations forcées, mais benignes, mais accommodantes, qui ont anéanti la salutaire séverité de cette sainte Loi ; elles demasquent cette prétenduë dévotion, cet-

te prétendue probité, qui abatardies par les illusions, ont donné une espece de vernis au relâchement de la morale, pour le rendre plausible. Enfin elles se récrient contre le parti qu'on a pris si opposé à l'esprit de Jesus-Christ, & si contraire à la morale de l'Evangile. Quels sentimens a-t-on alors de toutes ces illusions du cœur dont on ne s'est point défié, & qu'on a pris même pour règle de sa conduite avec tant de sécurité durant la vie ! quelle vive indignation ne sent-on point à ces derniers momens contre soi-même, de s'être laissé si pitoyablement séduire par son propre cœur, que l'amour propre avoit servilement subjugué ! & quel regret, quel dépit d'en avoir été la duppe !

C'est ainsi qu'on pense, qu'on

raisonne à l'heure de la mort ; pourquoi ne pas penser, ne pas raisonner de même durant la vie. Combien de faux pas n'éviteroit-on point, combien de chûtes ! Les réfléxions sur ce que nous penserons à l'heure de la mort, peuvent produire en fait de morale, ce que fait la mort même. Elles peuvent surtout moderer nos désirs, redresser nos jugemens, & rectifier nos déliberations.

Nul homme qui puisse jamais revoquer en doute, s'il mourra ; on ignore en quel âge, en quelle année, quel jour, & à quelle heure on mourra ; mais on est assûré qu'il y a un jour qui sera le dernier de nôtre vie. Grands, Petits, Riches, Pauvres, Vieillards, Jeunes Gens ; un jour viendra après lequel il n'y aura plus de

jour pour vous dans ce monde : eſt-ce ſageſſe, diſons mieux, quelle folie de ne penſer point à ce dernier jour ?

On a raiſon de dire que la mort eſt la véritable Ecole de la ſageſſe ; mais eſt-on ſage de n'aller à cette Ecole, que quand il n'eſt plus tems, que quand on n'eſt plus en état d'y profiter. A proprement parler, le tems d'y étudier, c'eſt toute la vie ; & cela en penſant ſouvent durant la vie, à la mort. C'eſt à cette Ecole, que les Saints ont appris l'art de ſe faire Saints. C'eſt à cette Ecole que tous les Fidéles apprennent tous les jours la ſcience du ſalut ?

Qu'on penſe ſérieuſement durant la vie, comme on penſera, comme on raiſonnera, comme on jugera à l'heure de la mort ; & tous les libertins ſe-

ront bien-tôt convertis, toutes les personnes mondaines, reformeront bien-tôt leurs mœurs; tous les Sectaires quelque obstinés qu'ils ayent été dans leurs erreurs, deviendront bien-tôt Catholiques. Toutes les fougues des passions se calment; toutes les ruses de l'amour propre disparoissent; tous les préjugés s'évanoüissent; en un mot, toutes les illusions du cœur & de l'esprit finissent à l'heure de la mort. La pensée de la mort peut avoir le même effet durant la vie. Que de regrets, que de malheurs s'épargneroit-on durant toute l'éternité, si l'on n'étoit point les duppes des illusions du cœur pendant la vie? c'est uniquement ce qu'on s'est proposé dans cet Ouvrage des Illusions du Cœur.

FIN.

TABLE

DES PARAGRAPHES

Contenus dans ce Tome second.

PARAGRAPHE DOUZIÉME.

DEs Illusions du Cœur dans tous les artifices dont se servent tous les Hérétiques pour répandre l'erreur. Page 1

PARAGRAPHE XIII. *Des Illusions du Cœur dans la plûpart des conditions particulieres des gens du monde.*

PARAGRAPHE XIV. *Des Illusions du Cœur dans les prétextes spécieux qu'on a de se dispenser des devoirs de Religion, & des préceptes de l'Eglise.* 196

PARAGRAPHE XV. *Des Illusions du Cœur dans le commerce familier de la vie civile.* 240
PARAGRAPHE XVI. *Des Illusions du cœur dans l'usage qu'on fait des biens de ce monde.* 290
PARAGRAPHE XVII. *Des remedes contre les Illusions du Cœur.* 359

Fin de la Table du Tome second.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus, dans la Province de Lyon, ſuivant le pouvoir que j'ai reçû de nôtre R. P. Général, permets au Pere Jean Croiſet de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qui porte pour titre : *Les Illuſions du Cœur, &c.* lequel Livre a été vû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Avignon ce 13. Février 1735.

ESTIENNE LOMBARD.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Recüeil des Oeuvres du Pere Croiſet, de la Compagnie de Jeſus*, dans lequel je n'ai rien trouvé de contraire à la foi & aux mœurs. A Paris ce 29. Mars 1746.

J. TAMPONNET, Docteur & Ex-Syndic de la Faculté de Théologie de Paris.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; à nos Amés, & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien amé BRUYSET, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public *un Recueil Général des OEuvres du Pere* CROISET, *de la Compagnie de* JESUS; *Contenant: Exercices de Piété, ou Année Chrétienne pour tous les jours de l'Année, les Dimanches & Fêtes Mobiles, in-douze 18. tomes, contenant l'explication du Mystère & la Vie du Saint de chaque jour, avec des Réflexions sur l'Epître, & une Méditation sur l'Evangile de la Messe, & quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de Personnes; Les Vies des Saints, pour tous les jours de l'Année, avec de courtes Réflexions Morales à la fin de chaque vie, enrichies de belles Figures en taille-douce, in-folio 2. volumes; La Dévotion au Sacré Cœur de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, avec les Offices, & l'Abregé de la Vie de Sœur Marguerite-Marie à la Coque, Religieuse de la Visitation, avec la Bulle, in 12. 2. vol. Parallele des Mœurs de ce siécle, & de la Morale de Jesus-Christ, in 12. 2. vol. La Vie de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, tirée des quatre Evangelistes, & celle de la Sainte Vierge, Mere de Dieu, entremêlées de Notes Historiques, & de courtes Réflexions Morales, in 12. Les Réglemens ou les Heures pour les Pensionnaires des Jesuites, qui peuvent leur servir de Règle de conduite pour toute leur vie, in 12. Les Illusions du Cœur, dans toutes sortes d'états & de condi-*

tions, in 12. 2. *vol. Retraite Spirituelle pour un jour de chaque mois, in* 12. *La même avec les Méditations & Réflexions Chrétiennes, in* 12. 2. *volumes. Les Heures ou Prieres Chrétiennes.* S'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant : Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Recüeil, en un, ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de *dix Années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de nôtre obéissance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, d'augmentations, corrections, changemens, ou autres, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de *trois mille livres* d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous depens dommages, & intérêts. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon Papier & beaux Caractères, conformément à la feüille imprimée, attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes, & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les expo-

fer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression desdits Livres, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothéque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, feaux Conseillers, & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis, & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois d'Avril, l'An de Grace, mil sept cent quarante six. Et de nôtre Regne le trente-uniéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 621. fol. 548. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 17. May 1746.

VINCENT, Syndic.

C07 2v0l.

316
429

colorchecker CLASSIC
calibrite
mm